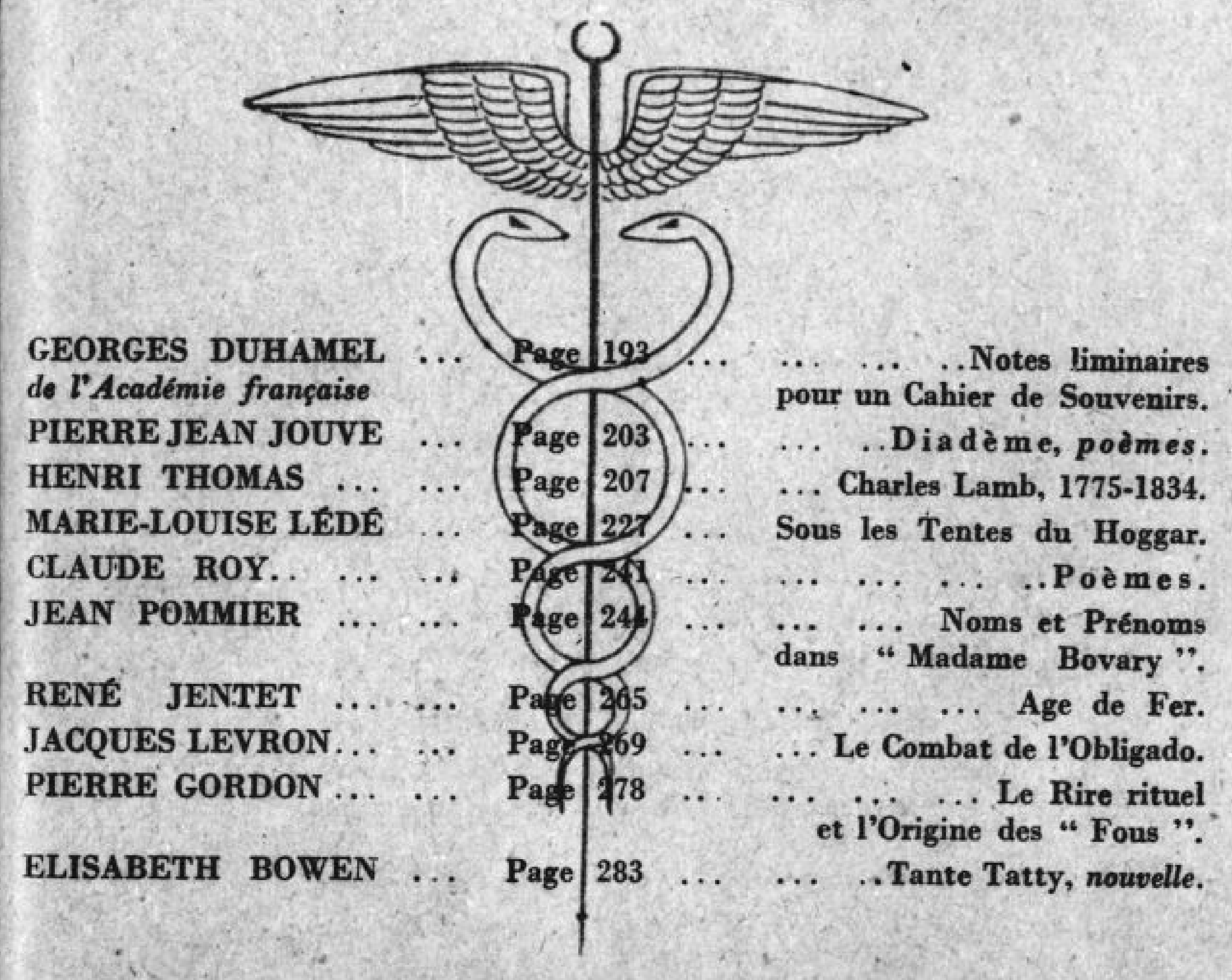
NUMÉRO 1030 · 1er JUIN 1949

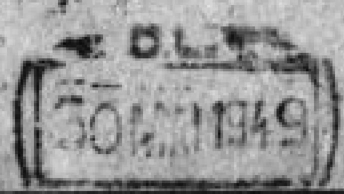
MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE



NOTES LIMINAIRES POUR UN CAHIER DE SOUVENIRS

par GEORGES DUHAMEL,
de l'Académie française.

Au moment de reprendre mon récit, au moment de narrer ce que furent, pour moi, les lentes années de la première guerre mondiale, au moment de retracer ma vie personnelle à travers ce drame démesuré, il m'est arrivé, pendant les semaines de retraite et de recueillement qui doivent, selon les vœux du mémorialiste, favoriser, déterminer les cristallisations initiales, il m'est arrivé, dis-je, de succomber cent fois à l'amertume et même à l'angoisse. On entend bien que cette amertume et cette angoisse, je ne les devais pas seulement à l'effort de rétrospection. Cent fois, au gré des souvenirs et des rêves, j'ai comparé ce qu'était la condition des hommes de race blanche, en l'an 1910, par exemple, à ce qu'elle est aujourd'hui, environ le milieu du siècle. A chaque foulée de cette course, mon esprit se tournait vers l'avenir avec une pressante anxiété.

A dire vrai, quand je parle des « hommes de race blanche », je ne me sens pas tenu par les définitions des ethnologues. Les peuples auxquels je pense d'abord ne forment qu'une partie de la race dite blanche. Ils sont installés, présentement, en Europe, jusqu'aux monts Ourals, autour de la Méditerranée, dans les trois Amériques, en Australie, en certains points de l'Afrique australe et, par petits groupes, en divers autres cantons du monde. Ils forment, bon gré mal gré, ce que l'on appelait autrefois la chrétienté, ce que l'on serait d'ailleurs tenté d'appeler encore ainsi, malgré les conquêtes des philosophies agnostiques et nonobstant les apports du sang hébraïque, du génie

hébraïque, pour nous en tenir à la plus noble des exceptions. Ces peuples sont, malgré les différends et les guerres, malgré les haines qu'il faut bien dire familiales, unis par une civilisation. Leurs apports respectifs à cette civilisation ne sont pas d'égale importance, mais tous l'ont acceptée, reconnue, enrichie parfois, célébrée enfin, modifiée selon leurs besoins et leurs vues. Tous en ont tiré profit. Tous en ont souffert aux heures de crise. Tous ont, à de certains moments, fondé, sur les pouvoirs et les promesses de cette civilisation, des espérances extravagantes. Presque tous auront, en quelque mesure, précipité sa décadence et sa ruine.

Cette civilisation est fort ancienne et ses ambitions ne sont pas du dernier siècle. Bien que chaque génération apporte encore, dans tous les domaines, aujourd'hui comme hier, ses monuments et ses ouvrages, la civilisation des hommes de race blanche a fait la preuve de ses extraordinaires vertus depuis plus de deux millénaires. Elle a, dès la fin du Moyen Age, traversé les océans, déclaré ses desseins, fondé maints établissements, enseigné ou dicté ses lois. Mais le temps de son expansion impérieuse correspond au triomphe de la méthode inductive, à la vulgarisation technique, à cet âge, tout proche encore, où les hommes blancs, mis en possession de recettes qui semblaient infaillibles et de pouvoirs qu'il était séduisant de croire illimités, ont pu, selon la formule cartésienne, se juger « maîtres et possesseurs de la nature », oui, de tout ce que contient la nature : les eaux, les terres, les richesses minérales et végétales, les animaux, les hommes, les âmes.

Les personnes qui gèrent directement une entreprise, qui administrent une maison de quelque importance ou dirigent une grande famille tirent parfois leçon des faits et sont alors assez prudentes pour comprendre que les obligations et les charges grandissent à proportion de la puissance. Il n'apparaît pas que les peuples de race blanche, dans leur ensemble, non plus que les chefs de ces peuples aient jamais mesuré le surcroît de responsabilité dont la victoire de leur civilisation allait nécessairement les accabler. Les conflits qui, jusqu'au XVIII[e] siècle, opposaient l'une à l'autre deux nations d'Europe pouvaient avoir quelque retentissement en telle ou telle région lointaine du

monde, ils ne risquaient toutefois pas de compromettre l'équilibre général des sociétés humaines; ces conflits demeuraient à peu près ignorés des nations lointaines; ils ne pouvaient exercer une influence décisive sur les cheminements et les destinées de la civilisation occidentale.

Les grandes transformations, évidentes sur toute la surface du globe, et dues à la diffusion des techniques scientifiques, notamment en ce qui concerne le déplacement des personnes et des matériaux, l'exploitation des richesses naturelles, l'information et l'endoctrinement des multitudes, l'usage militaire des engins de mort et de destruction, ces grandes transformations qui ont, sans doute, été rapides mais non pas absolument soudaines, auraient pu, auraient dû tenir en éveil l'attention des conducteurs de peuples et les incliner sinon à imaginer, à proposer, à imposer un changement total dans les relations internationales, du moins à marquer, dans tous leurs actes, une circonspection extrême, une sourcilleuse vigilance. L'observateur qui s'applique à revenir sur les faits s'étonne et se désespère de voir avec quelle assurance, avec quel orgueil enivré les hommes nantis de quelque autorité dans l'ordre politique, intellectuel ou moral, ont accepté les pouvoirs nouveaux qui leur étaient dévolus. Les agresseurs, les ordonnateurs de désastres ne semblent pas avoir douté de leur victoire ni de ses effets proches ou lointains. Ils pensaient, visiblement, qu'elle serait prompte et péremptoire, qu'elle permettrait tout, qu'elle excuserait tout et que, finalement, elle arrangerait tout.

Les deux guerres préparées et menées par le peuple allemand contre ses voisins, guerres qui, de proche en proche, ont gagné le monde entier, seront considérées, par les historiens de l'avenir, comme des guerres civiles de la race blanche. Pour manifestes que soient les contrastes entre les caractères intellectuels ou affectifs des peuples en lutte, pour exigeants que paraissent les intérêts engagés, ces conflits monstrueux se présentent, au regard d'un observateur de sang-froid, comme des luttes de sécession. A deux reprises, et pendant un total de dix années et plus, les hommes de race blanche se sont employés, avec un acharnement absurde, à souiller, à profaner, à détruire les œuvres de leur vieille civilisation. Ils ont, dans ces aventures déshonorantes,

immolé par millions les membres de leur propre race; ils en ont mutilé plus encore. Ils ont gaspillé les richesses obtenues du sol ou de l'art ou de l'industrie. Ils ont avili les âmes, soumis d'antiques vertus à des épreuves exhaustives, exaspéré des vices répugnants, foulé au pied toutes les règles de toutes les morales et tous les préceptes du bon sens.

De ces combats, les hommes de couleur, les étrangers, ont été les témoins ahuris, silencieux et parfois méprisants. Nombre d'entre eux se sont trouvés enrôlés et poussés dans l'action. Ils sont venus sur les champs de bataille. Ils ont vu l'homme blanc humilié, maltraité, contraint dans sa chair et dans son esprit, offert à la souffrance et à la destruction. Ils ont, avec lui, partagé des périls sans nom. Les plus intelligents d'entre eux ont remporté dans leur pays natal une idée sans doute déformée, tout à fait incomplète et fausse, mais sûrement dérisoire de cette civilisation dont l'instituteur européen leur avait quelquefois parlé.

Les maîtres de la civilisation scientifique, et c'est une des raisons de sa véritable grandeur, n'ont cessé de répéter qu'elle n'était point ésotérique. Elle s'adresse à la raison de l'homme, sous la réserve élémentaire que cette raison soit saine et non sollicitée par des superstitions dirimantes. Les hommes de race blanche, par la parole et par les textes, ont mille et mille fois déclaré que leur science pouvait s'apprendre, qu'il suffisait de s'y appliquer avec ordre, avec persévérance. Un peuple de l'Extrême-Orient, ayant compris que, dans une telle étude, réside le principal secret de la puissance temporelle, a, pendant la fin du XIXe siècle et le début du XXe, fait un effort opiniâtre pour s'initier à la civilisation mécanique. En peu de temps, le Japon s'est vu capable d'édifier et d'équiper des usines, une armée puissante, une flotte redoutable. Il a, dans cette entreprise, été non seulement conseillé, non seulement assisté, mais encore poussé par les marchands, dont la seule pensée est de vendre et de gagner, quand bien même ils procureraient à l'adversaire les instruments de leur propre ruine. On sait comment, et surtout depuis 1904, le Japon a fait usage de cette civilisation purement industrielle, dont il n'a contribué en aucune manière à découvrir les méthodes fondamentales, mais à laquelle il a demandé tout de suite des moyens de puissance et des armes offensives.

L'indifférence apathique manifestée dans maintes conjonctures par certains hommes de couleur et même par certains Musulmans de race blanche à l'égard des techniques occidentales ne saurait nous abuser. C'est, colorée parfois d'une certaine aversion religieuse ou d'une défiance organique bien naturelle, c'est, dis-je, l'indifférence des multitudes ignorantes. Pourtant même dans les pays où règne encore la torpeur médiévale, on sent les esprits s'éveiller; les lettrés, les hommes cultivés, les ambitieux se tournent avec fièvre, avec ressentiment aussi, vers cette science occidentale qu'ils n'aiment pas, mais qui est, de toute évidence, la dispensatrice de force, la clef de domination.

Le principal reproche adressé par les peuples en tutelle aux peuples dits colonisateurs est de se voir injustement écartés de la technique. Impatients du joug, ces peuples se plaignent de n'avoir pas été, plus tôt et plus amplement, introduits à cette industrie dont ils attendent non seulement la richesse, mais encore et surtout l'indépendance. Faut-il dire que ce reproche n'est pas toujours fondé? La plupart des peuples qui ont quelques raisons de se juger soumis se trouvent, de décennie en décennie, saisis par telle industrie à laquelle ils se déclarent propres, dont ils ont sur place les matériaux et dont les plus intelligents d'entre eux finiront par tenir les rênes.

Le voyageur qui, la seconde guerre mondiale terminée, a recommencé de parcourir le monde, s'est assez vite senti tenaillé par l'angoisse : les peuples de race blanche, appauvris, anémiés, déshonorés en quelque mesure, divisés par des querelles sans cesse renaissantes, donnent désormais le spectacle d'une collectivité riche d'histoire, riche encore de génie, mais dangereusement éparse et disparate, mais aussi minée par ses passions, mal défendue contre elle-même, promise, devant la marée des autres races, à de très inquiétantes retraites.

Les peuples de race blanche, à quelques exceptions près, ont écouté les conseils d'une philosophie malthusienne qui se pourrait défendre, sans nul doute, si toutes les nations de toutes les races l'adoptaient en même temps et consentaient à s'y tenir, ce qui est une chimère absurde. Les hommes de race blanche, parce qu'ils ont écouté la candide leçon de leurs maîtres scientistes, parce qu'ils ont accepté de prime abord cette idée que la machine

les délivrerait de « l'effort pénible », ont, en beaucoup de pays, laissé retomber tout le poids de l'effort pénible sur des sujets appartenant aux autres races. Comme ils ont bien rarement profité de cette démission pour, du moins, s'élever dans l'étude et la recherche intellectuelle, ils risquent d'avoir, sans aucune compensation, perdu les vertus animales, ou si l'on veut organiques, vertus si nécessaires aux groupes humains qui veulent conserver leur place et leurs biens. Enfin la plupart des hommes de race blanche ignorent — et comment pourraient-ils en être instruits? — la position actuelle des problèmes démographiques et donc les dangers auxquels leur civilisation se trouve promise.

Or le voyageur des continents et des mers ne tarde pas à comprendre, au cours de son périple, que nous sommes entrés dans un nouvel âge du monde, qu'une page de l'histoire est tournée, que les hommes de couleur, depuis la dernière guerre mondiale, ne doutent plus de leur affranchissement, qu'ils ont, dès maintenant, bien des raison de le considérer comme acquis et que certains d'entre eux, déjà, se demandent si leur temps n'est pas venu. Ils sont prolifiques, non de parti pris, mais avec innocence. Ils apprennent, chaque jour, de nous, quelque moyen de traiter leurs maladies. Ils comprennent bien, par exemple, que, sous la conduite des médecins français, la population autochtone du Maroc a doublé en quarante ans et qu'en soixante-dix ans la population de l'Indochine est passée de seize à vingt-cinq millions.

L'énorme Asie jaune sortira prochainement du chaos, n'en doutons pas. Par les ouvrages de la philosophie, de l'art et des lettres, elle a forcé depuis longtemps l'admiration des observateurs éclairés. Elle a donné jadis, particulièrement en Chine, des savants. Est-elle incapable de s'initier promptement à la science occidentale? Il serait bien téméraire de l'affirmer, et l'exemple du Japon incline à la réflexion.

Même en réservant l'Inde, grouillante et fertile en surprises, si l'on s'en tient à l'Asie jaune, il suffit de noter la suite des événements pour imaginer tel tournant, tel développement de l'Histoire. Les populations de cette Àsie jaune sont sobres, laborieuses, capables d'efforts soutenus. Elles sont en train d'accomplir une révolution politique dont les épisodes se succèdent avec

une étonnante rapidité. Cette révolution se poursuivra et s'achèvera certainement dans un prodigieux effort industriel. Les ressources minérales du continent sont encore mal connues. Mais quoi! nous savons qu'une substance vulgaire peut devenir demain la clef d'une industrie maîtresse. Le temps est proche où la Chine achètera des savants, fera venir à prix d'or les techniciens qui lui sont nécessaires. Chine et Japon, réconciliés peut-être avant que les hommes de race blanche n'aient encore conclu quelque trève de nécessité, se tourneront alors vers l'Occident, non seulement pour assouvir une bien prévisible passion de vengeance, non seulement pour retrouver la route millénaire des invasions, mais encore et surtout pour mettre à profit la faiblesse d'une proie à demi saignée.

Il est inconcevable que la Russie soviétique, dès ses débuts, ait formé l'espoir utopique, en endoctrinant l'Asie jaune, de la mettre dans son jeu et, par ainsi, de réussir là où tant de peuples conquérants ont échoué. Les défiances et les retranchements de l'Occident ne suffisent pas à légitimer cette aventureuse politique de la Russie. L'idée qu'une Chine communiste, forte d'une masse de quatre cent cinquante millions d'hommes, sur laquelle elle pourrait lever une armée de cinquante millions de soldats, l'idée que cette Chine pourrait demeurer le satellite respectueux de l'assez petite Russie, cette idée doit faire sourire le plus novice des politiques. Non! Non! aidée ou non d'un Japon ressuscité, l'Asie jaune reprendra le chemin du ponant et la Russie sera, nécessairement, pour des raisons géographiques, la première victime. La Russie qui, du XVIIe au XIXe siècle, avait tiré grand profit des leçons de l'Occident, la Russie qui, par les œuvres de ses poètes, de ses philosophes, de ses romanciers, de ses musiciens, de ses savants, avait apporté son tribut magnifique à la vieille civilisation européenne, la Russie connaîtra quelque jour l'horrible loyer de sa défection.

Sans armes, sans batailles, les peuples de l'Inde et du Pakistan ont entrepris aussi des conquêtes, à leur manière. Ils sont en train de poursuivre celle du Continent africain. Ils ont, jadis, passé la mer pour répondre à l'appel des planteurs et des industriels. Ils ont formé des colonies sur le littoral oriental de l'Afrique, aussi bien que dans les îles, grandes et petites,

de l'Océan Indien. De proche en proche, ils ont entrepris, sur le sol africain, quelque chose de comparable à ce que l'on a, dans l'autre monde, appelé la marche vers l'Ouest. Du Kenia au Natal, le voyageur les rencontre. Ils sont déjà dans la Rhodésie, ils sont déjà dans le Congo belge. Ils se montrent patients, obstinés, travailleurs, en général silencieux. Il en sera sans doute ainsi jusqu'au jour de tous les changements.

En certains endroits, ce jour n'est pas fort lointain. La petite île Maurice, qui vit sous pavillon britannique, mais qui, au principe, doit tout aux efforts d'une poignée de colons français, nourrit quatre cent dix mille habitants, répartis à peu près ainsi : deux cent soixante dix mille Indiens, cent trente mille Africains, et dix à douze mille Blancs, presque tous de langue française. Là comme ailleurs, l'évolution des idées poursuit sa course fatale. Pour me faire comprendre, je vais citer quelques lignes d'une lettre que m'adresait, récemment, un Mauricien de mérite. « Vous apprendrez sans doute avec peine, dit-il, que notre position, celle du *dernier carré* de la pensée française dans l'ancienne île de France, vient de se trouver gravement compromise par les résultats d'élections accomplies sur la base d'un cens élargi, quasi universel. Sur dix-neuf députés ainsi élus, on trouve un seul blanc, six hommes de couleur, dont deux travaillistes extrémistes, et, pour le reste, des Indiens... L'avenir est sombre. Nous nous attendons au pire. Et que deviendra la langue française dans ce bouleversement! Mais nous sommes une poignée d'esprits bien résolus à lutter jusqu'au bout. Pour ma part, je suis déterminé à diriger mon apostolat vers cette masse d'Asiatiques que l'on peut conquérir petit à petit, à force de patience et d'esprit évangélique. Ne nous abandonnez pas dans notre lutte! »

Ceux qui ne veulent pas entendre cet appel en entendront bientôt d'autres, non moins angoissants, qui s'élèveront de tous les points du continent africain. Il faut avoir les oreilles bien closes pour ne pas percevoir l'immense plainte que les hommes de race blanche demeurés en Indonésie ou en Indochine adressent à l'Europe maternelle. Quels avertissements!

Lawrence et quelques autres auteurs ont tâché de nous faire comprendre le lent et véhément travail poursuivi par les peuples Indiens de l'Amérique centrale pour se ressaisir de leurs des-

tinées. Le même phénomène est sensible dans tous les pays du Nouveau monde que l'on dit Pays incas. Au Brésil, le drame est différent. Ce que tous les hommes blancs redoutent, s'ils sont sages et s'ils ont quelque sentiment de leur responsabilité, c'est l'inévitable multiplication, l'inévitable ascension des Noirs, amenés jadis par les trafiquants, par les marchands d'esclaves.

Le problème qui se pose aux Etats-Unis n'est pas un problème indien. Cette grande nation, qui se plaît à donner aux peuples européens d'austères avis en ce qui touche le colonialisme et les devoirs de la race blanche a, dès le début, simplifié le débat en anéantissant de manière presque complète les populations autochtones. Mais cette nation, qui détient aujourd'hui la plus grande puissance temporelle du monde, nous la devinons, à cette heure de son triomphe, profondément troublée de sentir, mêlée à sa substance même, une multitude sans cesse croissante de Noirs. La présence de ces hommes de couleur rappelle, à chaque minute, que certaines fautes humaines sont finalement inexpiables. La nation de race blanche qui semble désignée pour recueillir le bénéfice de notre civilisation savante est, dans son isolement même entre deux larges océans, et alors qu'elle semble à l'abri des invasions, menacée par ce péril qui grandit au plus intime de son être et contre lequel il n'est ni vaccin, ni prémunition et même ni consolation philosophique.

Pourrais-je, avouant ainsi mon anxiété, laisser le moindre doute sur mes sentiments profonds? Il se tromperait lourdement celui qui me croirait consterné parce que les hommes de race blanche vont devoir abandonner leur position de régents tyranniques. Non, non! Que l'on m'entende bien! Tout observateur de sang-froid sait que l'équilibre est, dans les choses humaines, ce qu'il y a de plus nécessaire et, toutefois, de plus difficile à trouver et à maintenir. La mission de la race blanche, en admettant qu'elle fût vraiment consciente de ses dons intellectuels, de ses vertus, de son hoirie, était de trouver, pour le monde, un honnête système d'équilibre et, l'ayant trouvé, de s'y tenir. Il lui fallait, pour ce faire, marquer, en tous ses actes, un sentiment élevé de la civilisation dont elle avait la garde, de cette civilisasation qui était son honneur et son trésor. Il lui fallait assumer

humainement un rôle d'arbitre et de juge. Elle ne s'en est point souciée.

A l'heure où j'écris ces lignes, les hommes de race blanche envisagent, chaque jour, les chances d'un troisième conflit dont ils seraient, naturellement, les acteurs et les victimes. Ils en discutent avec gravité les péripéties possibles et le développement. Ils s'efforcent d'en prévoir les détours et même ce que les classiques appelaient la catastrophe, mot que nous avons traduit mais affaibli en disant le dénouement.

Il n'y aura pas de dénouement raisonnable ou logique à la troisième guerre mondiale. Les survivants, à quelque parti qu'ils appartiennent, connaîtront que la civilisation est un phénomène biologique. Or, les phénomènes de la vie se maintiennent et se propagent à la faveur de conditions très strictes qu'on ne saurait troubler sans que la mort, aussitôt, ne vienne imposer son empire.

Ainsi vont mes pensées, à l'heure où je me prépare à conter ce que fut, pour moi, la première guerre mondiale.

DIADÈME

par PIERRE JEAN JOUVE

D'UNE VILLE

Un objet rouge en émail vert
Un émail de sang rouge et de plante et de larme
Sur d'illustres canaux de magique épaisseur
Où des tours éperdues dressent des beautés d'armes
Règnent sur le corps vieux des silences herbus

Des magies de vert noir de vert vieux de vert vert
Des velours de sang précieux du Christ et de charmes
Des cryptes ivres du cadavre très pieux
Des soleils espagnols sur une unique brique
Et musiques de ponts et anges chaleureux :

Des meurtres des amours les résidus antiques.

STELE A LA MORT

En habituant à ce cœur funèbre
L'image et parcourant en soi
Un long jaune chemin sans mémoire et sans pas

De terre immémoriale et triomphe de jade

En recueillant une eau de pluie venue de larmes
Dans une paume de cristal pieuse acceptant
L'absence de tous les connus rayons ardents

L'éternel avançant sans dire qu'il est âme

O monstre de l'effroi des vers saurai-je enfin
Où elle est engoncée à la pierre sereine
Et où je fus au bord du chemin clandestin

Si nous inscrivons dans la mort divine
L'amour sempiternel pour ne mourir point
Et franchissons la forme et le Sein et la ligne.

LES OUDIDES

I

Une escalade sur le ciel avec cent verts
Roides silences vraiment sombres bleus
Et néant renversé grosse hauteur de mer
Ce ciel sur la roche aux sentiments très pieux

Monde muet des brousses sur l'envers
De la pensée et du désespoir indicibles
Indifférence chaste à l'anxieux revers
De moi-même et le rayon d'or après l'horrible

Reparu! afin que frisant l'année lumière
Il dévore ce cumulus et ma prière.

II

Les grands âges les pierres taillées par le vent
Les imaginations d'eaux et de formes

La sécheresse de nos yeux sous les milans
La douceur d'harmonie au déchirant informe

Les fous amours courbés des arbres morts
Dans les genévriers les genêts les messugues
Nous font plus chaste que toi nue et avec art
Ombre! Démon! et solitude avare, et fugue.

LE BEAU NU

Quand reprendra la fureur d'espérance
Le beau nu la belle pensée
Le seul amour au Vainqueur de souffrance
Quand reviendra la force humiliée

Quand, le poème ayant créé un monde
Seul, réel, franchissant la mort d'un seul trait,
La lumière éternelle et des monts bleus sur l'onde
En serai-je le maître indifférent défait

Qui regarde à la porte de Dieu? et ne tremble.

A SOI-MEME

Ecris maintenant pour le ciel
Ecris pour la courbe du ciel
Et que nul plomb de lettre noire
N'enveloppe ton écriture

Ecris pour l'odeur et le vent
Ecris pour la feuille d'argent
Que nulle laide face humaine
N'ait regard connaissance haleine

Ecris pour le dieu et le feu
Ecris pour un amour de lieu
Et que rien de l'homme n'ait place
Au vide qu'une flamme glace.

MANDALA

Dans une contrée étrangère
Entretien sur ce qui n'est pas :
Recherche du Nom sans personne
Et de la personne sans nom

Recherche des routes sans pont
Et de lacs où nulle eau ne sonne
Des temples bâtis sans lumière
Nuit où le soleil ruissela

Désir du membre sans moteur
De l'action sans corps de bête
De l'éternité sans pâleur

Et par le silence des fêtes
Faim du Souverain qui là-bas
Se dérobe dedans l'état.

CHARLES LAMB
1775-1834

par HENRI THOMAS

> Ordonner, en fragments intelligibles et probables, pour la traduire, la vie d'autrui, est tout juste, impertinent... Seulement je me renseigne.
>
> MALLARMÉ.

A Pierre Leyris.

« Je ne vais nulle part et ne connais personne. Lent de discours et réservé de manières, personne n'a cure de ma société ni ne la recherche, et je suis laissé à moi-même. Allen vient me voir de temps en temps seulement, plutôt par devoir on dirait, et reste rarement dix minutes. Juge, dans ces conditions, à quel point je te suis reconnaissant de tes lettres... Je revois en esprit la petite chambre enfumée, à l'auberge du Chat et de l'Annonciation, où nous étions ensemble les soirs d'hiver, trompant par la Poésie les soucis de la vie. Quand vous (Coleridge et sa femme) avez quitté Londres, j'ai senti dans mon cœur un vide lugubre, je me suis trouvé séparé au même instant de deux êtres infiniment chers... Vous mettiez dans votre conversation tant de plaisantes imaginations qu'elles me dérobaient à ma peine. Mais, vous absents, le flot de tristesse a de nouveau fait irruption, et mis le comble à sa méchanceté en submergeant ma raison. Je me suis rétabli. Mais j'éprouve une torpeur qui me rend indifférent aux espoirs et aux craintes de cette vie. Je désire parfois me mettre l'esprit à la piété, mais les habitudes sont quelque chose de fort, et mes ferveurs religieuses se limitent hélas! à quelques moments passagers de dévotion solitaire survenant au hasard. L'échange de lettres commencé entre nous m'a réveillé un peu de ma léthargie et m'a donné conscience d'exister. Continue-moi cette faveur. Je ne t'im-

portunerai pas beaucoup. Je te décrirai quelque jour, pour ta distraction, aussi complètement que ma mémoire me le permettra, l'étrange tour qu'avait pris mon délire. Il y a des moments où j'y repense avec une espèce de sombre envie. Car tant qu'il a duré, j'ai connu mainte heure de pure félicité. Ne t'imagine pas, Coleridge, avoir goûté tout ce que l'Imagination a de grandiose et de sauvage, tant que tu n'auras pas été fou. Tout, à présent, me semble fade, comparativement. Pardonne-moi cette digression égoïste. » (A S. T. Coleridge, juin 1796.)

Charles Lamb, à l'époque de cette lettre, a vingt et un ans; il est déjà employé aux écritures depuis plus de trois ans à la Maison des Mers du Sud, mais vient seulement d'être élevé au rang de salarié régulier (quarante livres pour l'année 1795-1796). La courte crise de folie dont le souvenir semble peu l'émouvoir, et qui nécessita cependant un internement de six semaines, ne laissa pas en lui de trace sensible; il fit preuve, au contraire, de la plus solide raison et d'une heureuse stabilité en de terribles circonstances, moins d'un an après qu'il écrivait cette lettre. De son caractère à cette époque, de ses inclinations, il serait difficile de rien dire de précis. Mais l'aspect extérieur de son existence (qui variera peu, et dont il se plaira lui-même à noter le détail) se laisse reconstruire assez aisément. Il vit avec sa famille — son père, sa mère, sa tante Sarah, sa sœur Mary et son frère John — dans un seul logement où six personnes doivent se trouver plutôt à l'étroit; la famille vit petitement, presque dans la gêne, et se défend mal; le père, trop âgé, a quitté son emploi d'huissier au Palais de Justice voisin du quartier qu'ils habitent, et il ne fait plus rien, que vieillir rapidement; alors que Charles est encore adolescent, son père n'est déjà plus qu'un fardeau dont la famille n'ose s'avouer tout le poids. La mère est vieille elle aussi, presque impotente, constant souci pour sa fille Mary, suffisamment occupée déjà par son travail de mantelière. Des trois enfants, c'est sur Charles et Mary que retombent toutes les difficultés, mais surtout sur Mary, de dix ans plus âgée que Charles. C'est d'eux que dépend le sort de la famille car ils sont seuls à posséder le sens des responsabilités et le dévouement nécessaires; John, l'aîné des enfants, qui travaille comme Charles à la Maison des Mers du Sud, se maintient à l'écart et semblera plus tard assez indifférent aux malheurs qui fondront sur la maisonnée. Si pénibles cependant qu'aient été ces années de jeunesse, Charles Lamb

plus tard n'accusera jamais son sort; ses lettres laissent percer de nombreux mouvements d'humeur (au sujet de sa mère et surtout au sujet du travail abrutissant qu'il lui faut fournir à la Maison des Mers du Sud), mais nulle part on ne peut conclure à une révolte, à un retournement offensif contre des circonstances étouffantes. On ne peut dire pourtant que ce soit un esprit naturellement résigné, ou que la religion, quelque philosophie triste, rendrait docile; car s'il se déclare Déterministe (Necessarian) dans les premières lettres à Coleridge, c'est plutôt pour s'amuser, en si docte compagnie, à jouer au Philosophe. Doctrines et Mystiques lui importent peu. A mesure qu'il avancera dans la vie, il semblera de moins en moins pressé de la juger ou d'en résoudre les contradictions. Son attitude à l'égard de Christ' Hospital est à cet égard particulièrement révélatrice. Cette vénérable institution de bienfaisance, primitivement destinée à recueillir des orphelins pauvres et des enfants de familles nécessiteuses, était devenue, à la fin du XVIIIe siècle, gardant toutefois son caractère d'institution de bienfaisance gratuite, une école renommée, surtout par son enseignement des langues anciennnes et d'où sortirent, avec Lamb et Coleridge, beaucoup d'hommes remarquables (1).

John Lamb le père, faisant valoir à juste titre l'impossibilité où il se trouvait d'élever et d'éduquer ses trois enfants sans secours extérieur, et possédant quelques appuis en haut lieu, avait réussi à faire admettre Charles à Christ' Hospital en 1782; l'enfant y resta de sa septième à sa quatorzième année, jusqu'en 1789. Ces années de Christ' Hospital ont sans doute été pour Lamb beaucoup plus décisives qu'elles ne furent pour Coleridge; c'est dans cette école, où le meilleur et le pire se côtoyaient, pleine de coutumes bizarres, de survivances baroques et parfois sinistres, que Charles Lamb a fait l'apprentissage de la diversité de la vie et d'une certaine solitude; il est un peu resté, sa vie durant, le collégien de « Christ », l'enfant des jours de sortie, captivé par le spectacle des rues de Londres mais lié par un étroit devoir. A plusieurs reprises, dans son œuvre, il revient sur les souvenirs de ces années. Un des *Essais d'Elia* leur est consacré : « Christ' Hospital il y a trente-cinq ans ». Mais voici où se manifeste le tour d'esprit particulier à Lamb : l'Essai en question respire, au moins par

(1) Elle existe toujours, ayant seulement été transférée de Londres dans le Sussex; ses élèves portent le même uniforme qu'au temps de Lamb où il était déjà de tradition ancienne.

endroits, une espèce d'horreur à l'égard de Christ' Hospital, de la discipline terrible et absurde qui y écrasait les enfants (encore que les élèves, dans la classe du professeur Field, vécussent « sans plus de soucis que les petits oiseaux »). Dans l'ensemble, le tableau est sinistre. Or il existe d'autres pages de Lamb sur sa vieille école — celles mêmes auxquelles, ruse presque kierkegaardienne, Lamb-Elia est censé donner la réplique, qui sont un pur éloge de Christ' Hospital. On y retrouve les mêmes détails de la vie à l'école, ici montrés sous un jour si noir, comme autant de singularités innocentes ou justifiées. Ces deux versions des mêmes souvenirs figurent presque côte à côte dans l'œuvre de Lamb. C'est l'objet sous toutes ses faces, et cette manière de l'évoquer est peut-être la vraie méthode pour s'en délivrer. Mais plutôt que de méthode, il s'agit chez Lamb d'approches multiples, de petites découvertes certaines, fragmentaires si l'on veut, mais chaque fragment est vivant, comme en suspension dans l'esprit attentif, sûr indice de tout ce qui reste invisible.

A l'époque où nous reporte la lettre à Coleridge dont j'ai cité plus haut un passage, Lamb est loin d'avoir atteint la souplesse et le détachement qui lui permettront d'écrire les *Essais d'Elia*. S'll a déjà entrevu la gaîté, le foisonnement intellectuels qui seront sa seule forme de bonheur (mais supérieur), ce n'a été qu'à de rares moments : ses rencontres avec Coleridge, lors d'un bref séjour de celui-ci à Londres — Coleridge que Lamb saluera si noblement dans l'Essai sur Christ' Hospital. L'amitié entre les deux anciens condisciples continuée (avec les nécessaires chamailleries), jusqu'à la mort, est mêlée intimement au destin de Lamb; elle en est une des forces vives sans laquelle — Lamb nous le dit lui-même — l'engourdissement d'une existence étroite et confinée aurait peut-être eu raison de son courage. Mais, plutôt qu'une influence, c'est une impulsion, une incitation que Coleridge apporte à Lamb. Tout au début, à vrai dire, Lamb s'était cru poète comme son ami, et ils publient dans le même recueil leurs premiers vers. Mais leurs domaines ne tardent pas à s'affirmer différents. L'esprit parent de Coleridge en poésie, c'est plutôt Wordsworth, comme en témoignent les *Ballades Lyriques*. Il faut croire que la communauté d'idées et d'inspiration n'est pas essentielle à l'amitié. Coleridge traite parfois Lamb comme un profane ès métaphysique, médiocrement sensible aussi à la poésie nouvelle que Wordsworth et lui révèlent aux Anglais étonnés. Lamb lui réplique par

de fines bouffonneries, et de son côté lui fait la leçon : « Grande est mon inquiétude, très cher ami, à te voir, dans les plans que tu fais pour ta vie, vaciller d'une espérance à l'autre, et ne te fixer nulle part. Est-ce (pour parler avec indulgence) une fatalité perverse qui agit là à ta place, un concours de circonstances obstiné et irrésistible? Ou la faute gît-elle, comme je le crains bien, dans ton propre esprit? Tu ne sembles former de magnifiques projets d'avenir que pour les abandonner, et ta fortune est un feu follet qui t'a conduit en pensée de je ne sais où à je ne sais où... (Lettre à S. T. C., octobre 1796.) Ce sera là, jusqu'à la fin, le ton de leur camaraderie, où le respect, l'affection, l'admiration, ne nuisent en rien à la sincérité. A l'instant le plus tragique de sa vie, c'est vers Coleridge que Lamb se tourne aussitôt.



Le drame rapide qui ébranle profondément Charles Lamb et décide de toute sa vie à venir est bien connu. Il éclate le 22 septembre 1796. Le *Morning Chronicle* du 26 septembre en donne le récit suivant : « Vendredi dernier dans l'après-midi, le Coroner et les Jurés ont examiné le corps d'une dame du quartier de Holborn, décédée par suite d'une blessure que lui avait portée sa fille le jour précédent. Il apparaît, d'après les divers témoignages, qu'alors que la famille allait se mettre à dîner, la jeune femme avait saisi un couteau à découper se trouvant sur la table et avait poursuivi autour de la pièce, d'un air menaçant, une petite fille, son apprentie; aux clameurs que poussait, pour l'empêcher, sa mère impotente et sans défense, elle avait renoncé à sa première intention, et s'était avancée vers sa mère en jetant des cris aigus. Les cris de l'enfant avaient rapidement attiré sur les lieux le propriétaire de la maison, mais trop tard — un spectacle d'horreur s'offrit à sa vue : la mère inanimée dans son fauteuil, percée au cœur, sa fille encore furieusement dressée sur elle avec le fatal couteau, et le vénérable vieillard, son père, pleurant à ses côtés, lui-même saignant au front, par suite du choc violent d'une des fourchettes qu'elle avait jetées à travers la pièce dans son égarement.

« La famille avait remarqué depuis quelques jours chez elle certains signes de démence qui s'étaient tellement accrus le mercredi soir, que son frère, le jour suivant, était parti de bonne heure chercher le docteur Pitcairn — et s'il avait

rencontré ce dernier, la fatale catastrophe aurait pu être, selon toute probabilité, évitée.

« Il semble qu'une fois déjà, dans son adolescence, la jeune femme ait eu la cervelle dérangée, par suite des accablantes fatigues d'un travail excessif. Comme sa conduite envers sa mère avait toujours été dévouée à l'extrême, on suppose que c'est à l'attention croissante réclamée par les infirmités de cette parente qu'il faut attribuer la démence actuelle de l'infortunée jeune femme.

« On a écrit dans certains journaux du matin qu'elle avait un frère malade de l'esprit, également interné. L'information est sans fondement. »

La lettre que Lamb adresse à Coleridge le 27 septembre, cinq jours après le drame, reflète la terreur et les angoisses du premier moment. Lamb tient presque le langage d'un coupable : « Ecris-moi — une lettre aussi religieuse que possible — mais ne me parle pas de ce qui est fini, à jamais fini — les choses d'hier sont mortes pour moi, et j'ai mieux à faire qu'à m'occuper de sentiments (il s'agit d'un amour qui est le thème des quelques poèmes de jeunesse de Lamb). Ne me parle pas de poésie. J'ai détruit tout vestige des anciennes vanités de ce genre... Veille sur ta famille — ma raison et mes forces me restent pour prendre soin de la mienne. Je te demande instamment de ne pas songer à venir me voir. »

Coleridge lui répond aussitôt; sa lettre, pleine d'affection certes, est résolument et assez étourdiment métaphysique, à tel point que dans une lettre suivante, Lamb rappellera son ami à une certaine humilité en termes assez vifs. On dirait que, presque du jour au lendemain, une fois l'épouvante instinctive passée, le jeune homme a acquis une gravité, une indépendance d'esprit, un ton d'affirmation, qui lui faisaient défaut jusqu'alors. Mais le malheur le convertit à une sorte de sérieux qu'il aurait sans doute atteint de toute façon, car l'amour auquel il renonce si subitement ne semble pas avoir été bien profond, et si aucun autre ne prend la place vide (sauf une brève chimère, à quarante-quatre ans), c'est que le besoin d'amour ou la sensualité qui en tient lieu se laissent chez lui supprimer ou dévier assez aisément. Le vin et les petits plats (il est enthousiaste de bonne cuisine), le tabac (qui l'inquiète; il fera toute sa vie d'étonnants efforts pour cesser de fumer), la conversation, l'amitié, les rues de Londres, suffiront, semble-t-il, à le combler, sans compter sa tâche d'employé, accablante et qui ne le lâchera que très tard. Et

sa sœur, si elle lui facilite la vie domestique dans les intervalles de ses crises, lui est aussi un continuel souci, car elle ne cessera jamais d'avoir des rechutes.

Sur sa manière de supporter l'épreuve, et, dirait-on grossièrement, de s'en tirer, une lettre à Coleridge du 3 octobre 1796 nous renseigne avec précision : « Je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit (après le soir du drame), mais j'étais resté couché sans éprouver de terreur ni de désespoir. Depuis, je n'ai jamais perdu le sommeil. J'étais accoutumé de longue date à ne pas me fier aux choses sensibles, je m'étais efforcé de les appréhender en esprit, ne pouvant me contenter de l'ignare présent, et c'est cela qui m'a soutenu. J'avais à porter soudain tout le fardeau de ma famille, car mon frère, déjà peu disposé en temps ordinaire (ne vois pas dans ce que je dis un manque d'affection) à se charger de vieilles gens et d'infirmes, se trouvait à ce moment libéré de tels devoirs du fait de sa jambe blessée (John s'était cassé une jambe quelques semaines auparavant), et j'étais à présent tout seul. Un petit incident te fera mieux comprendre ce qui se passait dans mon esprit. Un jour ou deux après CELUI du malheur, nous apprêtâmes pour le dîner une langue que nous conservions dans le sel depuis quelques semaines. Lorsque je me mis à table, une sorte de remords s'empara de moi : la pauvre Mary avait acheté cette langue pour moi, et je suis capable d'en prendre ma part, alors que Mary est bien loin. Mais une pensée me vint et me fit du bien : si je cède à ce genre de sentiments, il n'y aura pas une chaise, une chambre, un objet dans cette chambre, qui n'éveille le chagrin le plus poignant; il me faut m'élever au-dessus de telles faiblesses. J'espère que ce n'était pas là manquer d'âme. Je n'ai pas laissé, cependant, ce mouvement m'emporter trop loin. Le deuxième jour (je compte à partir de la journée d'horreur), comme c'est l'usage en pareilles circonstances, il y avait bien, je crois, une vingtaine de personnes à souper dans notre chambre. Elles me persuadèrent de manger en leur compagnie (car *manger,* je n'avais jamais refusé). Toutes ces personnes s'amusaient! — dans la chambre — certaines étaient venues par amitié, d'autres par une indiscrète curiosité et d'autres par intérêt; j'allais prendre part à leur repas lorsque je pensai que la morte, ma pauvre mère gisait dans la pièce voisine, à deux pas — une mère qui de toute sa vie n'avait souhaité autre chose que de voir ses enfants heureux — et l'indignation, un chagrin furieux, quelque chose comme le remords, envahirent d'un coup mon

esprit bouleversé d'émotion — je me dirigeai comme un automate vers la chambre voisine et tombai à genoux à côté du cercueil, implorant le pardon du ciel, et par moments le sien à elle, pour l'avoir oubliée si tôt. Le calme revint; ce fut la seule fois que l'émotion violente s'empara de moi et je crois qu'elle me fit du bien. »

Cette double impulsion — le consentement aux choses de ce monde et l'affliction profonde — se répétera souvent dans la vie de Lamb, et d'abord à chaque rechute de sa sœur Mary. Son rétablissement assez prompt après la terrible crise initiale avait probablement fait illusion à son frère, d'autant plus enclin à se rassurer qu'il ne pouvait guère se passer de Mary dans la vie de chaque jour : « Mon sort, Coleridge, est indissolublement lié à celui de ma sœur et de mon pauvre père. » Mais il comprendra bientôt qu'il n'a pas à compter sur beaucoup de sécurité domestique; le bonheur est à plus forte raison exclu. Une lettre à Coleridge du 12 mai 1800, écrite après la mort de Hetty, marraine de Lamb dont il parlera avec attendrissement dans les *Essais d'Elia,* et durant la première rechute grave de Mary, révèle de quelle lourde obsession Lamb était menacé : « Demain je l'ensevelis, et ensuite je serai complètement seul, n'ayant rien qu'un chat pour me rappeler que la maison a été pleine d'êtres vivants comme moi-même. J'ai le cœur à bout et ne sais où me tourner pour trouver secours. Mary se rétablira de nouveau, mais qu'elle soit constamment exposée à de telles rechutes est une chose effrayante; et le moindre de nos maux n'est pas que sa maladie et toute notre histoire soient si bien connus autour de nous. En quelque sorte nous sommes *marqués.* Excuse-moi de t'importuner; mais je n'ai personne autour de moi à qui parler. J'ai dormi hors de chez moi la nuit dernière, n'étant pas en état de supporter le changement survenu et le silence. Mais je n'ai pas bien dormi, et il me faut revenir à mon lit. Je vais essayer de trouver un ami qui viendra ici et restera avec moi demain. Je suis complètement brisé. Ma tête va plutôt mal. Je voudrais presque que Mary soit morte. »

C'est un homme à peine âgé de trente ans qui parle ainsi; ensuite de pareilles plaintes deviendront rares (et il en a honte aussitôt prononcées). Mais on peut dire que quelque chose est définitivement détérioré en lui; ce ne sont pas l'esprit ni le cœur qui s'altèrent, au contraire, ils s'affinent; c'est le lien secret avec la vie qui est atteint. Lamb ne pouvait traverser impunément une jeunesse aussi sombre, besogneuse

et confinée. Il manquera toujours à son futur épanouissement un certain élément de confiance et d'ambition heureuse dont l'idée même a disparu pour lui dès avant la vingtième année : « Les gens autour de moi parlent un langage que je ne comprends pas; je leur cache des sentiments qui seraient pour eux une énigme. Je ne puis m'entretenir qu'avec toi par lettres et avec les morts dans leurs livres. Certes, ma sœur a toutes les qualités qu'on peut souhaiter chez un être qui vous accompagne dans la vie, mais nos esprits à tous deux sont pareillement démunis, nos lectures et notre savoir viennent des mêmes sources, nos contacts avec ce qui se passe dans le monde extérieur sont également minces; n'ayant jamais vu de gens différents, chacun de notre côté, et même n'ayant guère vu de gens *ensemble* — n'ayant jamais lu de livres différents, et un petit nombre seulement *ensemble* — quel savoir aurions-nous à nous communiquer l'un à l'autre? Dans notre petit cercle de devoirs et de relations, combien peu de sentiments peuvent trouver place — sans amis, avec quelques livres seulement, et un certain goût de la piété plutôt qu'une profonde habitude de la religion. Nous avons besoin d'un soutien, de quelque main qui nous guide et nous encourage » (décembre 1796).

Dans une lettre précédente, on perçoit une irritation qui en dit long sur les tracasseries de la vie quotidienne dans le logis de Holborn; il ne s'agit que du détail d'un soir, mais on peut être sûr que nombre d'autres soirs répétaient la même exaspération : « Je t'écris de la maison des mers du Sud, mourant de faim; il est près de sept heures et je n'ai pas dîné; c'était ainsi les jours derniers, et ce sera ainsi presque toute la semaine. Le soir je rentre à la maison, fourbu, sans la moindre force, et alors : LES CARTES avec mon père, qui ne me laissera pas jouir d'un repas tranquillement. Mais je dois me conformer à ma situation, et j'espère que je ne suis pas, dans l'ensemble, un ingrat. Me voici enfin à la maison, et après maintes parties de cartes, mon père me donne la permission d'écrire un instant : j'ai eu du mal à l'obtenir, car aux objections que je faisais à continuer à jouer, il répondait fort pertinemment : « Si tu ne veux pas jouer avec moi, tu ferais aussi bien de ne pas rentrer du tout à la maison. » L'argument était sans réplique, et je m'y remettais de plus belle. »

L'enthousiasme nécessaire pour écrire des poèmes s'étiole forcément dans ces circonstances. Lamb le constate et s'y

résigne précocement; il se contentera de goûter la poésie des autres : « La musique de la poésie peut charmer pour un temps les méchants et pressants soucis de la vie, mais un homme tracassé et inquiet n'est pas en état de composer lui-même cette musique. »

Si la vie de Coleridge se présente à cette époque (et restera toujours) comme un carrefour de possibilités changeantes, celle de son ami n'est qu'un étroit sentier monotone et inévitable, ou plutôt elle fait songer à quelque ruelle de Londres, triste en toute saison. Mais que le promeneur suive une de ces ruelles, et il aura parfois la surprise de déboucher sur une large rue très animée.

★

Au début de 1801, Wordsworth, de sa retraite de Westmoreland, avait adressé à Lamb le second recueil des *Ballades Lyriques,* qui, avec sa préface-manifeste, était la première révélation exemplaire de la poésie dite romantique en Angleterre. Lamb s'enthousiasma modérément. Cette poésie, ainsi que les théories qui la fondaient, n'étaient pas chose nouvelle pour lui; il avait eu mainte occasion de s'en entretenir avec l'un des deux promoteurs. Nullement fermé à la beauté des *Vers écrits près de l'Abbaye de Tintern,* et admirant profondément le *Dit du Vieux Marin* (qu'il défend ingénieusement contre certaines critiques venant de Wordsworth même), l'ensemble des *Ballades Lyriques* l'amène à formuler des réserves qui blesseront Wordsworth, caractère ombrageux. Elles semblent pourtant aussi modérées que justifiées. Cependant, Wordsworth et Coleridge n'avaient pas tort de s'inquiéter : si favorable que soit le jugement de Lamb, il n'en est pas moins celui de quelqu'un pour qui l'effusion lyrique au sein de la nature inculte n'a guère plus de sens qu'elle n'en aura cinquante ans plus tard, en France, pour Baudelaire, protestant énergiquement qu'il ne peut trouver une âme dans un chou. Wordsworth, en envoyant à Lamb les *Ballades,* l'avait invité à venir le voir dans ses montagnes, ce qui donne occasion à Lamb de prendre, comme on dit, position sur ce sujet; il le fait en termes qui méritent d'être cités au long :

« Tous mes jours se sont passés à Londres, si bien que j'ai formé là des attachements aussi nombreux et forts que ceux qu'aucun de vos montagnards a jamais eus avec la nature inerte. Les boutiques éclairées dans le Strand et Fleet-Street,

les commerces sans nombre, les commerçants et les clients, les voitures, les charrettes, les théâtres, tout ce qui fourmille, le diable aidant, autour de Covent-Garden, les femmes mêmes de la rue, les veilleurs de nuit, les scènes d'ivrognerie, les tumultes — la vie, si vous vous éveillez, toujours éveillée à toute heure de la nuit, l'impossibilité de s'ennuyer dans Fleet-Street, les foules, la crotte et la boue même, le soleil brillant sur les maisons et les pavés, les marchands d'estampes, les bouquinistes, les pasteurs marchandant des livres, les cafés, la buée des soupes montant des cuisines, les pantomimes, Londres lui-même pantomime et mascarade — toutes ces choses entrent dans mon esprit et me nourrissent sans parvenir à lasser ma faim. L'admiration pour ces spectacles me pousse à des promenades nocturnes par les rues populeuses, et souvent je verse des larmes dans le Strand aux mille aspects, si grande est ma joie devant tant de vie. Toutes ces émotions doivent vous être bien étrangères. Il en est de même pour moi de vos émotions champêtres. Mais, je vous le demande, quel homme aurait-il fallu que je fusse, ma vie durant, pour ne pas prêter, et avec usure, une grande part de mon cœur à de tels spectacles?

« Mes attachements sont tous locaux, purement locaux. Je n'ai aucune passion (ou du moins n'en ai plus eu depuis que j'étais amoureux, et ce n'était alors que le produit factice de la poésie et des lectures) pour les bocages et les vallées. L'appartement où je suis né, le mobilier que j'ai eu sous les yeux toute ma vie, une bibliothèque qui m'a suivi dans tous mes déménagements (comme un chien fidèle, seulement plus savante) — de vieux fauteuils, de vieilles tables, les rues, les squares où je me suis assis au soleil, ma vieille école — voilà mes maîtresses. N'ai-je pas suffisamment sans vos montagnes? Je ne vous envie pas. Je vous plaindrais, si je ne savais que l'Esprit lie amitié avec toute chose. Votre soleil, votre lune, et les cieux et les collines et les lacs, ne me touchent pas davantage, ou m'apparaissent à peine plus vénérables qu'une salle dorée, avec tapisseries et flambeaux, où je pourrais vivre en compagnie de belles choses visibles. Je ne vois dans les nuages au-dessus de moi qu'un plafond, magnifiquement peint mais qui ne saurait satisfaire l'esprit, et finalement, comme les tableaux dans l'appartement d'un connaisseur, impropre à donner de la joie au bout d'un certain temps. Autant, à force de désuétude, les beautés de la nature — comme vous les appelez bien arbitrairement — se sont

fanées pour moi, autant toutes les inventions des hommes et les réunions d'hommes dans cette immense ville me paraissent toujours neuves, vigoureuses, chaleureuses » (janvier 1801).

Ce n'est plus là le langage d'un homme étouffé de tracasseries et doutant de soi. Il ne gémit plus sur l'indigence de sa vie, au contraire : il affirme, il est en possession d'un monde à lui qu'il oppose sans crainte à celui de Wordsworth. Année par année, sans rupture ni métamorphose surprenante — il est toujours employé à la Maison des Mers du Sud et habite avec sa sœur le même quartier de Londres — il a élargi son horizon, lié de nombreuses et encourageantes amitiés. Il est même devenu, sans avoir bougé, le centre d'une petite société activement mêlée à toute la vie intellectuelle anglaise. S'il s'est essayé dans des genres très divers, il a relativement peu publié : en 1798 un mince récit, *Rosamund Gray,* qui est un curieux mélange de candeur convenue et d'atrocité vraie (2); en 1805 *John Woodwill,* un drame marqué d'influences élizabéthaines. Evidemment, il n'est pas pressé; on ne discerne pas dans ses lettres l'impatience d'un créateur appelé par l'œuvre future. C'est plutôt quelqu'un qui ne néglige rien de ce qui est là : cette lettre à écrire, cette personne à voir, cette pièce nouvelle qu'on joue à Drury Lane — et Londres toujours, le miracle des rues de jour et de nuit. Les amis s'en vont au loin : Coleridge partira pour Malte et l'Italie, ne donnera plus de nouvelles et l'on se demandera les uns aux autres : où est Coleridge? Thomas Manning, mathématicien, explorateur et humoriste, fera d'immenses voyages en Chine et jusqu'au Thibet (il est le premier Anglais à entrer à Lhassa); d'autres se marieront, s'éloigneront socialement. Lamb reste à Londres; les quelques sorties qu'il fera par amitié en Angleterre l'agaceront plutôt : les trajets en diligence l'esquintent, et il n'est jamais sûr que sa sœur ne tombera pas malade en route. A quoi bon quitter Londres, par où passe le monde entier, où les théâtres ont des acteurs prodigieux, où pas un jour ne se passe sans rencontre et sans drôleries : « J'affirme sans hésitation qu'une foule aux visages réjouis, se pressant à l'entrée du parterre de Drury Lane, à six heures tapantes, me donne mille fois plus de vrai plaisir que je n'en pourrais recevoir de tous les troupeaux de moutons idiots qui jamais

(2) Dont Shelley dit (lettre de Leigh Hunt) : « Quelle charmante chose, son *Rosamund Gray*, quelle connaissance on y trouve de ce que notre nature a de plus tendre et profond! »

blanchirent les plaines d'Arcadie ou les collines d'Epsom... J'aime jusqu'à la fumée de Londres, comme étant le milieu le plus familier à ma vision. Je vois de grands principes d'honneur se manifester dans l'enceinte malpropre enfermant deux combattants qui s'affrontent aux poings, et les principes d'une justice non moins éternelle dans la découverte d'un pickpocket » (*Morning Post,* 1802).

Vous avez reconnu *l'homme des foules.* C'est par définition un personnage fuyant, facile à perdre de vue, un homme du soir et même de la nuit, puisqu'il est l'homme des grandes villes. Moralement aussi il est fuyant et difficile à repérer. On pourrait croire d'abord qu'il s'enfuit, qu'il plonge dans l'anonyme par une sorte de lâcheté devant lui-même. Le cas se présente certainement. Mais on n'a pas affaire alors au véritable homme des foules, car cette fuite dans l'anonymat n'est alors qu'un pis-aller et ne procure pas de joie, tout au plus un étourdissement, comme dans le film *Le Mouchard.* L'homme des foules ne vise ni à se perdre ni à se trouver; sa vie personnelle se réduit — ou s'élargit — à la seule conscience d'exister. Il est l'homme des idées premières et essentielles, manifestées dans tous les gestes, fixées dans les architectures, révélées dans chaque rencontre, chaque vision. Toutefois ne simplifions pas. Le personnage n'est quand même pas tout à fait rassurant. Le fait est qu'il ne peut guère avoir de foyer, tout au plus une retraite d'où s'élancer à nouveau. On ne lui voit pas bien une maîtresse, et il est certain que son point de vue sur le bonheur n'est pas celui de la sentimentalité habituelle. Les malintentionnés ne se trompent pas en pensant qu'il y a chez lui un vide, des liens qui manquent. Ils se trompent en estimant qu'il devrait en souffrir; ils ne voient pas qu'eux-mêmes, dans leur compacte existence, concourent, par un étrange renversement, à la plénitude de l'homme des foules.

Parler de Lamb, à partir de l'époque où se situe la lettre à Wordsworth que j'ai citée, c'est dessiner le réseau de plus en plus compliqué de ses amitiés et de ses intérêts, ce serait donner une image de Londres et tracer une carte des idées de l'époque. Non toutefois des idées politiques; la Révolution Française, grand sujet de réflexion, d'enthousiasme ou de haine pour beaucoup de ses amis (en premier lieu les *jacobins* Wordsworth et Coleridge) ne semble pas l'intéresser. Son sens du concret, son goût pour le détail, le retiennent de s'emballer au sujet des théories politiques et de cet événement dont il n'est pas le témoin. Plus tard, s'il s'enquiert

de Napoléon auprès de son ami Manning qui l'a vu de près, c'est afin de savoir quelle taille, quelle tête, quelle allure a le phénomène. En août 1814, la paix vient d'être rétablie en Europe; comme disent les journaux en pareil cas, c'est la fin du cauchemar. De ce grand événement, Lamb, dans une lettre à Wordsworth, décrit ce qu'il voit : la foule en liesse, Hyde-Park envahi par tous les cabaretiers de Londres qui y ont dressé des tentes, d'incongrus bateaux sur la rivière du Parc, et les feux d'artifice. Ce soir de Londres en 1814 nous est présent grâce à ce bon observateur dépourvu du sens de l'histoire.

Mais il ne suffit pas qu'un auteur ait le sens du concret pour que ses écrits vivent à cent ans de distance; il y faut aussi l'intuition des valeurs, la liberté du jugement, l'accord avec les lignes de force cachées qui ressurgiront dans l'avenir; les *Essais d'Elia* sont moins révélateurs sur ce point que beaucoup de fragments moins connus de l'œuvre de Lamb. Chose curieuse, ces Essais destinés au large public du *London Magazine* ont presque toujours un caractère intime, familier, parfois chimérique, qui les lie beaucoup moins à l'époque qu'à la personne même de Lamb; c'est lui que nous y cherchons, dans la Maison des Mers du Sud ou sur le bateau qui l'emmène périculeusement vers Margate. Ajoutons que l'art malicieux de Lamb sait égarer la curiosité, et que bien des traits de l'homme et de sa vie n'y figurent que transposés. Brigitte, la chère cousine et gouvernante, est sa sœur Mary, mais exempte de la maladie. Par là, ainsi que par certains développements psychologiques curieux (sur les terreurs nocturnes, sur l'enfance, sur l'illusion théâtrale), ils feraient songer aux Mémoires de Quincey. Lamb ne mangeait pas d'opium comme son ami Coleridge (et luttait de son mieux contre le tabac et le gin), mais l'époque pesait sur les esprits et poussait au repliement et à la recherche des justifications; la *Biographia Litteraria* de Coleridge donne une idée de ce qu'était le malaise des esprits dans l'Angleterre du temps des guerres napoléoniennes et longtemps après.

Si Lamb éprouve une hostilité presque plébéienne envers les attitudes à la Byron (« Un satyrique, tout au plus, et sous tout autre rapport plutôt médiocre, écrit-il en apprenant la mort du poète en 1824. Peut-être suis-je injuste, mais je n'arrive pas à l'aimer, et sa mort ne me tire pas une larme »), son jugement sur l'époque n'est pas moins sévère que celui de Byron, et autrement pénétrant. Prenant la défense de Words-

worth dont le grand poème l'*Excursion* était mal accueilli, il écrit, en 1814 : « Les raisons qui ont empêché la poésie de M. Wordsworth d'arriver au plein succès qui lui est dû, ne sont autres que la hardiesse et l'originalité même de son génie. Les temps sont loin où un poète pouvait sans crainte suivre son propre esprit en tout domaine où il plût à celui-ci de le mener. Un écrivain désireux du succès doit côtoyer timidement le rivage des sentiments et des sympathies prescrites. Son imagination doit avoir sur celle de ses lecteurs, juste ce qu'il faut de supériorité pour ne pas laisser leurs facultés inactives, mais pas assez pour éveiller leur jalousie. Il ne faut pas qu'il pense ou sente trop profondément. »

Sous une forme plus détournée, il va plus loin encore dans sa critique de l'esprit du temps, lorsqu'il plaide pour la comédie libertine de Congreve et de Wycherley (*Essai d'Elia :* sur la Comédie de mœurs du siècle dernier) : « Nous n'osons pas contempler une Atlantis, une fiction, d'où, pour notre momentané soulagement, notre prétentieux sens moral se trouve exclu. Nous n'avons pas le courage d'imaginer un état de choses où n'existe ni récompense, ni châtiment. Nous nous cramponnons à la pénible nécessité de la honte et du reproche. Nous traduisons en justice jusqu'à nos rêves. »

Le petit employé de la Cité de Londres, célibataire casanier, un peu ivrogne et maniaque, manifeste ici une singulière hardiesse d'esprit; la lampe de son logis de Temple-Lane éclaire bien plus sûrement l'époque que le brasier des protestations romantiques. Qu'il sache distinguer la vraie grandeur, la singularité exemplaire, ce qu'il dit de William Blake le prouve; en 1824 avait paru un certain *Album de l'Ami des Petits Ramoneurs* dont le produit était destiné à venir en aide aux chétifs racleurs de suie des foyers londoniens. Lamb avait contribué à cet Album par l'envoi d'un poème de Blake, *Le Ramoneur,* extrait des *Chants d'Innocence*. L'œuvre de Blake était si peu connue alors que Bernard Barton, poète lui-même (et Quaker), sachant le poème envoyé par Lamb, avait cru que celui-ci en était l'auteur : « Blake est vraiment, je vous assure, le nom de l'auteur, lui écrit Lamb (15 mai 1824), et c'est un homme des plus extraordinaires, si toutefois il vit encore. C'est ce Robert Blake (3) dont les compositions fantas-

(3) Robert Blake, mort en 1787, était le frère de William. La méprise de Lamb sur le prénom s'explique, surnaturellement, puisque c'est Robert (William nous en assure), qui révéla à son frère, dans une vision, la façon dont il devait s'y prendre pour reproduire *Les Chants d'Innocence.*

tiques illustrent une magnifique édition in-folio des « Pensées nocturnes » (4) que vous avez peut-être vue; l'une d'elles représente la séparation du corps et de l'âme : une masse solide à forme humaine s'éloigne, flottant Dieu sait comment, d'une masse inerte (fac-similé de soi-même) qu'elle laisse derrière elle sur le lit de mort. Il peint à l'aquarelle des scènes étranges et merveilleuses, visions de sa cervelle, qu'il affirme avoir vues. Elles sont d'une haute qualité. Il a *vu* les anciens bardes gallois, sur le Snowdon, il a vu l'Homme le Plus Beau, l'Homme le Plus Fort, l'Homme le Plus Hideux, seuls survivants du massacre des Bretons par les Romains, et les a peints de mémoire (j'ai vu ses tableaux), et il affirme qu'ils ont autant de valeur que les figures de Raphaël et de Michel-Ange, mais non davantage, puisque tous deux avaient précisément les mêmes visions rétrospectives ou prophétiques que lui. Des peintres peignant à l'huile (ce que ne faisaient, prétend-il, ni l'un ni l'autre de ces deux artistes), il affirme qu'ils ont été la ruine de l'art, et déclare que tout le temps qu'il travaillait à ses aquarelles, Titien ne cessait de l'importuner — Titien, le Mauvais Génie de la Peinture à l'huile. Ses compositions, l'une en particulier, *Les Pèlerins de Cantorbéry*, sont de grande valeur, mais dures, sèches — et pourtant, elles ont de la grâce. Il a écrit pour elles un Catalogue, accompagné d'une Critique de Chaucer des plus hardies, mais mystique et pleine de Visions. Ses poèmes ne se sont vendus jusqu'ici qu'en manuscrit. Je ne les ai jamais lus; mais un ami m'a procuré, sur ma demande, le poème du *Ramoneur*. Il y en a un adressé à un Tigre, que j'ai entendu réciter, commençant ainsi :

Tigre, Tigre, brûlant clair
Par les déserts de la nuit,

qui est splendide, mais, hélas! je n'ai pas le livre; car l'auteur s'est envolé, où, je ne sais — vers l'Hadès ou une Maison de fous. Mais je le tiens pour l'un des hommes les plus extraordinaires du siècle. Le poème de Blake est la perle de cet album, je suis sûr que vous serez de mon avis. »

C'est à la fin de cette même lettre qu'il parle de Byron dans les termes que j'ai cités; il n'est guère plus tendre pour Shelley. Mais à prendre çà et là des jugements sur divers

(4) Blake dessina pour *Les Nuits* de Young 537 illustrations dont 47 seulement furent publiées.

contemporains et les citer comme bons points ou mauvais points, on donnerait une idée peu exacte de la pensée de Lamb. Juger ne l'intéresse pas tellement; plutôt il participe, écoute, revit avec une sympathie qui n'exclut jamais l'ironie, les existences bien différentes de la sienne, et il n'en est pas jaloux. On a vu, au début de ces pages, combien, avant sa vingtième année, il sait gré à Coleridge de l'entraîner hors du domaine étroit où il risque vraiment d'étouffer. Ce même sentiment de gratitude, d'étonnement devant l'étrangeté de la vie, de curiosité sans fiel, il l'éprouvera jusqu'à la fin, et c'est dire que son esprit restera jeune en dépit de circonstances bien fatigantes (le poste de comptable à la Compagnie des Indes, vers 1815, était loin d'être une sinécure; Lamb y laissera le meilleur de ses forces et n'en sera délivré qu'à cinquante ans, en 1825; encore s'estimera-t-il bien plus favorisé que ses collègues). Mais, tandis que l'esclavage aux Bureaux de la Compagnie va s'aggravant d'année en année (on supprime des jours fériés, on supprime la franchise postale pour les employés, ce qui affecte particulièrement Lamb), le tableau change par ailleurs, s'élargit, se nuance. Charles Lamb dans sa jeunesse souffrait de ne connaître presque personne; à quarante ans, il gémit de ne plus avoir une minute à soi, non sans secrète satisfaction, probablement, et quelque facétie : « Si je ne peux pas écrire de lettre chez moi, c'est pour la raison que je n'y suis jamais seul. L'animal, dans Platon, séparé en deux moitiés, n'a jamais plus ardemment souhaité d'être réuni à lui-même en sa primitive composition que moi, bien des fois, d'être pour un seul instant seul et séparé de tous. Sauf le matin quand je me rends au bureau — et rien qu'à cause de cela je crois fouler alors des sables d'or — je ne le suis jamais... J'aimerais avoir du monde chez moi chaque soir, si j'avais mes matinées, mais chaque matin que Dieu fait je suis saturé de visages humains (*divins* peut-être) et de paroles; cinq soirs par semaine où voir du monde suffiraient à mes convoitises, mais les semaines ou je peux avoir deux soirs à moi ou même un seul, sont, je vous assure, extraordinairement rares. Je ne suis jamais Charles Lamb, mais toujours Charles Lamb et Compagnie. » Cette pléthore de relations, ce succès d'un certain genre (particulièrement remarquable à Londres, ville sans grande conversation) risquait peut-être d'abîmer son bénéficiaire. Les plaintes de Lamb ne sont pas de complaisance, sans compter qu'à ce moment sa santé n'est pas brillante, celle de Mary encore

moins. Chaque rechute de Mary signifie pour son frère détresse et angoisse jusqu'au retour de la malade (qu'on hospitalise dès que la crise s'annonce), et, si souvent répétés, ces effondrements laissent des traces profondes dans la conscience de Lamb : « Je sais que j'ai gâché et empoisonné la vie de Mary sans cesse pendant cinq ans avec mes maudites beuveries et mes façons d'agir. » (A Dorothy Wordsworth, juin 1805.) Mais peut-être cette détresse privée rétablit-elle en quelque sorte l'équilibre compromis par les distractions amicales. Il est difficile de saisir le centre de gravité de pareilles existences. Lamb semble par moment échapper totalement au souci : « Je suis résolu à saisir toutes les bribes de joie qui pourront nous échoir dans les entr'actes de notre malheureux drame », écrit-il à Coleridge dès 1800. Il ne s'agit pas tellement de joie que d'une sorte de détachement, et de légèreté, qui ôtent leur caractère maléfique aux circonstances de la vie, une sorte d'humour dangereusement innocent : « J'ai assisté au mariage de Hazlitt, et j'ai failli me faire mettre à la porte plusieurs fois au cours de la cérémonie. Tout ce qui est imposant me fait rire. Une fois, je me suis conduit comme il n'est pas permis lors d'un enterrement. Pourtant je peux lire avec les sentiments de piété convenables le récit de ces cérémonies. Ce sont seulement les réalités de la vie qui me semblent des farces. ...Après tout, Bonaparte est un fameux gaillard, comme dit mon barbier, et je ne verrais pas d'inconvénient à le servir tête nue à sa table, dans son abdication. On aurait dû lui donner Hampton-Court ou Kensington, avec un rayon de promenade de soixante kilomètres autour de Londres. Question : est-ce que le peuple n'aurait pas, un beau jour, expulsé les Brunswick en sa faveur? Allons, nous verrons bien. » (A Robert Southey, août 1815.)

Ce n'est pas là une disposition passagère chez Lamb : en 1798, comme il hébergeait chez lui un certain Robert Lloyd, enfui de sa famille à la suite de querelles confuses, Lamb écrit à Southey : « Robert loge toujours chez moi, son père ne lui a fait part d'aucune intention; toutefois, aimerait bien le ramener au foyer par de belles promesses. Mais Robert est doué d'une sage fermeté, et il a agi dans cette affaire tout à fait indépendamment, et sagement agi. Ses parents devront bien faire les premiers pas à la fin. J'aime réduire les parents au sentiment de la désobéissance. J'aime mettre le désordre dans les relations de la vie » (février 1795).

Est-ce le goût trop poussé du paradoxe qui l'incita, en juil-

let 1819, dans sa quarante-quatrième année, à demander en mariage la jeune et belle actrice Fanny Kelly, ou l'exigence du bonheur ressurgissant à l'improviste? Seule et unique tentative, en tout cas, à laquelle le net refus de Fanny Kelly coupe court aussitôt. Fanny, dans une lettre à sa sœur écrite quelques jours après l'incident, donne une explication qui confirme singulièrement, à des années d'intervalle, la phrase de Lamb citée plus haut : « En quelque sorte nous sommes *marqués*. » Elle écrit, en effet : « Je ne pouvais donner mon consentement à une proposition qui m'aurait amenée dans cette triste atmosphère d'insécurité mentale, dont sa vie domestique est environnée. Le mariage aurait bien risqué de nous apporter à tous deux, dans les années à venir, des causes accrues de douleur et de regret. »

Si pénible qu'ait été cet épisode, il ne semble pas que Charles Lamb s'en soit trouvé durablement affecté. Quelques mois plus tard, il promène gentiment dans Londres le fils de Wordsworth, âgé de huit ans, et trace dans une lettre à Dorothy Wordsworth, la femme du poète, un charmant portrait de William junior.

On serait tenté de dire que chez ce curieux personnage, l'essentiel, c'est la pensée du moment. Comment désigner les traits marquants d'un homme qui semble attacher autant et plus d'importance à sa résolution de ne plus fumer qu'à n'importe quel problème philosophique ou moral? Assurément, il ne fait pas grand effort pour qu'on le prenne très au sérieux, autrement dit pour se donner de l'importance. N'assumant aucune attitude, ne *posant* jamais, il échappe à qui veut tracer son image morale. C'est la vie même, sensible et jamais immobile, qui scintille furtivement dans sa prose. S'est-il caché? A-t-il vécu sur un secret? Son beau portrait par Hazlitt, à la National Gallery, où il figure en gentilhomme vénitien, nous montre un jeune homme aux traits fins, mais d'une physionomie résolue et presque téméraire. Agressif avec les sots, abusant parfois du franc-parler (quand il avait un peu bu), il s'excusait ensuite comiquement. Il bégayait un peu, ce qui ajoutait à sa drôlerie naturelle. Excellent à monter des mystifications compliquées, la méchanceté, sœur de la bêtise, lui était profondément étrangère. Qui l'eût félicité d'être bon se serait sans doute vertement fait remettre à sa place.

★

Coleridge sur son lit de mort, en juillet 1834, écrit au crayon sur un exemplaire de ses Œuvres Poétiques, en face d'un poème de jeunesse, ces mots : Charles et Mary Lamb — chers à mon cœur — oui, comme s'ils étaient mon cœur, 1797-1834 — 37 années! »

Ces trente-sept années d'amitié que Coleridge revit en esprit à peu de jours de la mort, c'est toute la vie spirituelle de Charles Lamb comme c'est celle de Coleridge, puisque Lamb meurt cinq mois après lui. Coleridge lui avait légué, ainsi qu'à Mary, par une clause de son testament, une petite bague en or contenant une mèche de ses cheveux. « Lamb, écrit Forster, un de ses amis, ne pensa guère à autre chose (qu'à la mort de C.) — sa sœur n'étant qu'une autre part de lui-même — jusqu'au jour où son grand esprit à lui rejoignit son ami. Il avait toujours eu l'habitude d'exprimer sa mélancolie par une sorte de gaîté. Dans une facétie, ou quelques phrases plaisantes, il mettait à jour les ultimes replis de son cœur. Il en fut ainsi pour la mort de Coleridge. Certains de ses vieux amis ont été frappés de voir comme son esprit revenait sans cesse aux mêmes pensées. Il s'interrompait, et les arrêtait eux-mêmes presque à tout instant, jouant je ne sais quel étonnement, ou stupeur, ou mélancolie pleine d'humour, sur ces mots : *Coleridge est mort.* Rien ne pouvait l'en distraire, car cette pensée ne le quittait jamais ». La dernière page de Lamb est cet hommage, inscrit sur l'Album du Libraire Keymer, à celui qu'il avait nommé un jour, avec plus d'inquiète admiration que d'ironie, « l'archange endommagé » : « Lorsque j'appris la mort de Coleridge, ce fut sans éprouver de chagrin. Il me semblait qu'il vivait depuis longtemps sur les confins de l'au-delà — qu'il était affamé d'éternité. Je m'affligeai alors de ne point parvenir à m'affliger. Mais depuis lors, je sens quelle part immense de moi-même il était. Son grand et cher esprit me hante. Je ne puis avoir une pensée, je ne puis formuler une critique sur des hommes ou des livres, sans — bien en vain — me tourner vers lui, m'en référer à lui. Il était l'épreuve et la pierre de touche de toute réflexion en moi. »

Cette amitié vivifiante, ce goût du dialogue où les plus précieuses richesses s'éprouvent, le lecteur de Lamb les sent s'éveiller en lui. Bien des œuvres plus hautaines n'ont ni ce rayonnement ni cette secrète présence.

SOUS LES TENTES DU HOGGAR

par MARIE-LOUISE LÉDÉ

I

Dès que le soleil est moins abrupt, on amène nos mehara, et nous nous mettons en selle. Juchée sur la haute rahla de cuir rouge brodée de blanc, et les jambes pendantes sur le col pelé de ma monture, je m'efforce de tenir l'équilibre, et de cheminer tant bien que mal entre Akhamoud et Mohammed Lamine. Bien entendu, les Touareg ne m'ont pas fait monter leurs chameaux de course, qui sont les plus beaux et les plus rapides du Sahara. Celui d'Akhamoud est un superbe animal à la robe gris souris, aux pattes fines, qui trottine à longues foulées souples, la tête haut levée, presque horizontale sur son long cou de serpent, et que son maître retient à grand peine à une allure modérée. Le mien, quoique pacifique et moins fringant, est capricieux, et refuse, en se tortillant et en tournant sur lui-même, de franchir les petites seguias qui coupent le sable de place en place, à la sortie de l'oasis. Je ne sais pas le conduire à la mode targuia, par des pressions du pied sur son long cou qui se dérobe et me laisse pantelante dans le vide. J'essaie de le conduire avec la ficelle que l'on m'a mise entre les doigts et qui est reliée à l'anneau de nez, mais hélas! chaque fois que je tire tant soit peu, il s'arrête net et s'agenouille.

Mon embarras est grand et je dois me cramponner à la croix de ma rahla pour ne pas tomber. Que faire? Mes deux compagnons l'invitent de la voix à se relever, ce qu'il finit par faire en grognant et en jetant à droite et à gauche sa tête mécontente. Je prends alors l'unique parti possible : celui de le laisser marcher à sa guise et, l'air protecteur, très fier et dédaigneux de mon ignorance, il suit très exactement la piste que ses semblables ont tracée à travers les siècles, et dont il connaît chaque pierre et chaque touffe de drinn. Impassible,

il vient de me donner la grande leçon d'humilité du désert, où la science et la présomption des hommes doivent sans cesse s'incliner devant l'instinct des bêtes.

Maintenant, nous suivons un long couloir encaissé entre des roches violettes qui rappellent les descriptions romanesques. Tout, d'ailleurs, se prête aux fantaisies imaginatives : le but de mon voyage vers celle qui fut la réelle Antinéa, le décor étrange et solitaire, ces deux chevaliers voilés cheminant à mes côtés, les craquements bizarres des rochers, et jusqu'à ce lac enchanteur aux rives fleuries de lauriers-roses et d'oiseaux, découvert dans les replis inaccessibles de la Koudia par le capitaine Coche et par M. Henry Lhote, oui, tout cela existe, magique et troublant. Et c'est ainsi qu'il faut voir le désert, au pas lent des mehara, avec ceux qui le hantent et qui en connaissent les secrets.

De temps à autre, Akhamouk lance le T-i-it des chanteurs, une note rauque et vibrante qui semble un appel complice à tous les échos de la montagne, comme si, de chaque creux de rocher, allaient surgir, pour un guet-apens, des têtes voilées, des yeux braqués, des lances pointées, toute une harka de sombres démons...

Aux confins de l'oued Tefirt et de l'oued Abalessa, que nous atteignons un peu plus loin, le roi du Hoggar fait brusquement baraquer sa chamelle. Et, très grave, il descend, ramasse une grosse pierre et va la déposer pieusement au pied d'une gara qui se dresse devant nous, noire et cabalistique. Nous abordons la région des tumulus funéraires où sont les tombeaux sacrés des ogres et des ancêtres des Touareg, et sur lesquels chaque caravanier qui passe jette une pierre en guise d'offrande, afin de protéger les morts des mauvais esprits. Le geste d'Akhamouk me ramène à l'un des plus anciens cultes de l'humanité que pratiquent encore ses tribus, et, à la déférence avec laquelle il a accompli son rite lapidaire, je devine qu'il doit s'agir du tombeau de l'aïeule maternelle des nobles Touareg, de la première reine du Hoggar, Tin Hinan, la princesse légendaire, enterrée là, il y a des siècles...

Quand il se retourne, je tends le doigt vers la gara :

— Tin Hinan?

Une lueur passe dans ses yeux.

— Tin Hinan, répond-il en s'inclinant légèrement. Puis à voix basse, il ajoute :

— Mais elle n'est plus là!

C'est tout ce qu'il me dira d'elle. Et je n'insisterai pas, car je sais que c'est une histoire douloureuse pour la susceptibilité des Touareg, et dont il vaut mieux ne point trop leur parler.



Quelle fut cette morte? D'après la légende, elle serait venue du pays des Berabers avec sa suivante Takhamat à une date indéterminée. Longtemps, longtemps, montée sur sa chamelle blanche, elle marcha dans le désert. Après des jours et des jours, sa provision de dattes et de mil commença à s'épuiser, et nulle oasis n'apparaissait à l'horizon. Les dunes succédaient aux dunes, et les rochers aux rochers. La caravane eut faim.

Un soir que Takhamat faisait accroupir son mehari devant un petit monticule, elle vit bouger le sable. Elle se pencha, haletante, creusa légèrement, et découvrit une fourmilière où les fourmis avaient peu à peu emmagasiné du grain. Aidée des esclaves noirs, Takhamat ramassa la manne précieuse et alla l'offrir à Tin Hinan, qui put ainsi continuer sa route jusqu'au Hoggar.

Là, elle s'arrêta, et, dit-on, fonda la race des Touareg. Et c'est en souvenir de cet épisode que les tribus vassales des Dag Rali et des Kel Ahnet, descendantes de la servante Takhamat, paient la tioussé aux tribus nobles des Kel Rela, descendantes de Tin Hinan.

Quel attrait mystérieux retint en ce pays terrible la belle fugitive? Quels secrets ou quelles nostalgies vint-elle y cacher? Fut-elle la véritable Antinéa? Il est permis de le supposer en ces lieux où la légende se confond sans cesse avec la réalité.

Pendant des siècles, la belle inconnue dormit sous cette gara. Chaque Targui qui passait y déposait une pierre. Peu à peu s'éleva ce monument de rocailles, haut de trente mètres et jamais achevé, symbole de piété et de vénération.

Mais en 1925, une mission franco-américaine, dirigée par le savant préhistorien M. Reygasse, entreprit de fouiller le tumulus. Longtemps, les Touareg s'étaient opposés à cette profanation. Les dollars et les libations de thé finirent par vaincre leurs scrupules, mais aujourd'hui encore, leur émoi n'est pas apaisé, et leur fierté nationale souffre de cette violation. La gara sacrée fut bouleversée. Bientôt, l'on trouva des murs d'enceinte, des portes qui révélaient un endroit fortifié, comme si quelque seigneurie avait jadis existé là, et l'on pénétra dans la demeure éternelle de la belle endormie.

Dans une première chambre funéraire, l'on découvrit son squelette, accroupi à la façon des morts numides, sur un lit de parade en cuir et bois sculpté. Aux bras et au cou, elle portait des bracelets et des colliers d'or... Près d'elle, comme rejetés par un ultime caprice, gisaient d'autres bijoux d'argent et d'antimoine, avec l'écuelle en bois dont elle se servait, et la natte sur laquelle elle s'étendait, pareille à celles qui ornent encore les tentes touarègues... Autour d'elle, dans des niches, étaient accroupis d'autres squelettes masculins — ses esclaves ou ses amants?...

Sept ans plus tard, M. Reygasse, achevant de fouiller le monument, découvrit dix autres chambres funéraires et d'autres objets, dont une lampe d'argile romaine, datant du IIIe siècle de notre ère. L'on en conclut que Tin Hinan avait dû vivre à cette époque et être enterrée suivant des rites préislamiques, en cette prison de sable où elle espérait dormir toujours avec les êtres et les choses qu'elle avait aimés. Mais la science en décida autrement. La mission américaine emmena d'abord la reine à New-York, d'où le gouvernement français la fit revenir à grands frais pour la confier au Musée du Bardo à Alger.

J'ai vu là-bas, ses ossements intacts dans leur cercueil de verre. Un instant, grâce à l'amabilité de M. Reygasse, j'ai glissé autour de mes bras les sept lourds bracelets d'or. Pour quels fastes et sous quels cieux Tin Hinan s'en parait-elle?

— Elle était assez grande, élancée, de structure égyptienne, m'a dit M. Reygasse. D'autre part, ces bijoux d'or indiqueraient bien une origine égyptienne, car l'on n'a trouvé jusqu'ici, chez les Touareg, que des bijoux d'argent.

Maintenant, la fille présumée des Atlantes et des Pharaons, celle qui fut peut-être Antinéa, n'est plus que cette carcasse anonyme, exposée aux regards profanes. S'en vint-elle des bords du Nil ou du royaume d'Hercule? Fut-elle femme ou déesse?

Le mystère demeure. Captive sous son globe de verre, Tin Hinan n'a pas livré son secret.

II

Le campement des Kel Rela n'est plus qu'à une heure de marche. Excitant du pied son méhari, Akhamouk est allé de l'avant pour annoncer notre arrivée. Déjà, nous avons croisé

ses troupeaux que garde au pâturage un bel enfant nu et bronzé. A notre approche, les chameaux libres ont pris le trot, filant tête au vent, tels des vaisseaux qui prennent le large. De petits ânes entravés, les deux pattes de devant liées ensemble, font de curieux petits sauts de jouets mécaniques, assez comiques dans ce décor sans truquage.

Je chemine seule avec Mohammed Lamine, à travers un ondulement de petites dunes parsemées de rochers. Le désert, ici, se fait moins hostile, la nature s'humanise et consent, en signe de trêve, à laisser pousser quelques touffes, quelques rameaux dont l'ombre courte est juste assez haute pour abriter un homme accroupi. Mon mehari avance maintenant à longues foulées rapides, sentant l'étape finale et coupant d'autorité par des raccourcis qui me séparent de mon guide et qui me donnent quelque inquiétude.

Après quelques détours, apparaissent dans un repli de terrain une trentaine de tentes, blotties, brunes et basses, sur le sable pâle. Faites de peaux de chèvres et de moutons, teintées en rouge sombre, elles se détachent harmonieusement sur le fond bleuté du Hoggar. Elles sont ouvertes de deux côtés, seules quelques palissades d'épineux, formant une sorte de courette d'entrée, les protègent contre le vent. Je regarde autour de moi ces taupinières humaines dont l'aspect est misérable. A voir ce dénuement extrême, ces gens en haillons, maigres et faméliques, la pitié et la déception me gagnent. Et pourtant, lorsque j'aurai vécu là quelques jours, je ne quitterai qu'à regret ces abris lamentables et ces nomades en guenilles. Car ce qui va me séduire, ici, c'est la simplicité et la poésie des choses, ce repos des ambitions et ce doux anéantissement de soi dans la grande paix des premiers âges.

Dès que nos mehara sont signalés, la femme et les filles d'Akhamouk viennent à ma rencontre. Elles sont grandes et sveltes et, tout de suite, je remarque leur démarche harmonieuse, leur port hautain, leur aisance et leur distinction sous les longs voiles indigos qui les drapent, en laissant le cou et les bras nus. Un voile plus court, de même couleur, posé sur leurs cheveux noirs et brillants, encadre leur visage bistré, sans dérober leur sourire. Ainsi vouées au bleu, filles de l'azur et des nues, elles ressemblent un peu à des religieuses. Intelligentes et racées, elles ne manquent pas d'usage et elles me reçoivent dans leur campement avec des manières de grandes dames. Après m'avoir tendu gracieusement la main en frôlant la mienne sans la serrer, à la mode targuia, elles me conduisent

sous la tente d'Akhamouk où, seules, les femmes de la famille pénètrent avec moi. Cette tente abrite à peine de son ombre quelques mètres carrés de sable que fleurissent deux petits tapis aux tons vifs. Il faut se courber pour entrer et rester ensuite étendu ou accroupi, les jambes repliées à l'orientale.

A droite sont les affaires et les armes d'Akhamouk, la haute lance ciselée, le fusil, le sabre tahelé, les mezoueds où l'on range les vêtements d'apparat, le bouclier en peau d'antilope et le tobol (1). Le côté gauche est réservé à sa femme, Demla, à ses objets de toilette et à ses ustensiles de cuisine qui se composent de quelques écuelles en bois et — luxe imprévu — d'une marmite émaillée, exilée de quelqu'un de nos bazars et curieusement posée sur la selle brodée du mehari. J'aperçois même une valise anglaise, qui doit venir en droite ligne de Kano et qui, avec la marmite équestre, représente les derniers raffinements de la civilisation. Par terre, un plateau de cuivre avec quelques verres dépareillés pour le thé, et le petit marteau d'argent qui sert à casser les pains de sucre.

C'est là toute l'installation du roi du Hoggar... Elle est, évidemment, un peu sommaire, mais elle n'empêche pas les Touareg de prendre des airs de princes du sang, puisqu'ils possèdent la plus belle tente du monde, qui est le ciel du désert — et ce désert à eux seuls.

D'ailleurs, n'était cette poignante misère matérielle, je n'aurais pas l'impression d'être chez ce que nous appelons « des sauvages ». Akhamouk me présente ses petits enfants, nus comme de jeunes Dieux, qu'il soulève tendrement dans ses bras ainsi que font tous les grands-pères du monde. Ses filles se sont assises en lui tournant le dos, car dès qu'ils sont pubères, les enfants ne doivent plus regarder leur père en face; et elles s'ingénient à répéter mon nom en gazouillant.

J'offre les présents d'usage, du thé, des pains de sucre, des bracelets de perles multicolores, des parfums, et, luxe rare ici, des oranges que j'ai apportées précieusement d'El Goléa, la dernière oasis où on les trouve, à mille kilomètres au Nord. Immédiatement, les beaux fruits éclatants et juteux, sont partagés entre tous, et dégustés avidement. Puis, les filles du désert se parent des bijoux, et répandent les parfums sur leur chevelure et sur leurs mains dont je remarque la finesse et les attaches délicates.

Qu'elles sont gracieuses, ainsi, les paupières baissées, les

(1) Tambour de guerre.

lèvres entr'ouvertes sur un sourire, avec un léger chuchotement de fleurs! Tadelouit, la plus jeune et la plus jolie fille d'Akhamouk, a les joues fardées d'ocre vif, ce qui la fait ressembler à un bouton d'or dans sa gaine. Elle berce très doucement son nouveau-né dans ses bras et elle s'applique à me dire « merci » en français, de sa petite voix d'enfant, frêle et fraîche. Avec sa sœur dont les yeux damneraient tous les Saint-Avit de la terre, elle m'emmène rendre visite aux femmes nobles. Toutes me reçoivent aimablement et m'offrent le rituel thé à la menthe, qui est excellent et dont les Touareg font une abondante consommation. Là, comme en cours de route, le nom prononcé de Dassine me vaut tous les hommages. Toutes l'ont connue, et mon attention les touche. Et ce qui paraît surtout les flatter, c'est que je vais demeurer avec elles et partager leur vie.

— Les Françaises viennent rarement au campement, me disent-elles. Elles ne font que passer, accompagnées d'un officier, et nous n'avons pas le temps de les voir.

Regrettent-elles réellement la rareté de ces contacts ou veulent-elles simplement me faire un compliment de politesse? Leur sourire ne me permettra pas de l'apprendre. Un grand diable qui me regarde de tous ses yeux sous son voile me demande, narquois :

— N'as-tu pas peur de rester seule avec nous?

Je lui réponds, du tac au tac, que je sais les Touareg trop chevaleresques pour attaquer une femme seule, et que je ne crains que les vipères à cornes.

Tous, alors, leur amour-propre piqué au vif, rient aux éclats et, la main sur la poitrine, m'assurent solennellement de leur protection.

— Tu peux dormir tranquille, les vipères ne s'éveillent qu'au printemps!

★

Entre temps, Hamali est arrivé avec les bagages intacts, et, tous deux, nous nous installons sous la tente qu'Akhamouk a fait dresser prudemment près de la sienne à mon intention, en me faisant comprendre que malgré l'accueil qui m'était réservé, mieux valait ne pas trop m'éloigner.

Il m'envoie par un esclave le fusil et les cartouches d'Hamali.

A peine suis-je installée que les femmes nobles, fidèles au

protocole, viennent, en longue théorie bleue, me rendre ma visite. Parées de leurs bijoux et de leurs colliers d'amulettes auxquels les plus riches ont ajouté un trousseau de clés, elles s'accroupissent autour de moi, et nous bavardons par l'intermédiaire d'Hamali. En s'excusant de ne pas savoir le français; elles me posent mille questions sur mon voyage, examinent ma trousse et mes lainages, dont elles cherchent à relever le point que leur enseigna jadis le Père de Foucauld. Sur ma demande, elles me font une démonstration de leur coiffure, composée de nattes très fines séparées en bandeaux et terminées par la croix d'Agadès, qui est leur bijou fétiche. Elles m'apprennent leur manière de se farder avec un bout de chiffon, à l'indigo qui bleuit les tempes et le dessus de la bouche, et à l'ocre qui dore les joues d'un reflet de soleil. Et, sous le tropique dépassé du Cancer, nous échangeons ces mille petites futilités qu'échangent entre elles les femmes sous toutes les latitudes. La plus jolie d'entre elles, Taharit aux dents très blanches, me propose de me faire connaître le secret d'être éternellement belle. Si je le désire, elle me conduira en cachette chez la sorcière où je pourrai acheter le talisman qu'elle vend en grand mystère à toutes les femmes du Hoggar. A regarder la jeune fille, je ne doute pas un instant de l'efficacité de ce talisman qui auréole sa beauté d'une origine merveilleuse. Elle brode délicieusement de la main gauche un saraual blanc qu'elle doit destiner à quelque beau galant rôdant aux alentours. Car elle est en état « d'as rit », « de liberté de mœurs » qui lui permet de mener avant son mariage la vie libre et galante, durant laquelle elle a le droit, selon l'expression des poètes, « de changer d'amour comme elle change de sandales, et où les amants qui passent dans sa couche ne comptent pas plus que les nuages qui passent devant la lune sans la ternir ».

Quand elle aura vingt-cinq ans, elle se mariera, si telle est sa fantaisie, en choisissant elle-même son époux et en gardant la libre disposition de ses biens. Si cet époux a cessé de lui plaire, il lui suffira de se refuser à lui trois fois de suite pour obtenir le divorce. Et elle reprendra la vie de garçon... Les maris touareg admettent cela fort bien et ne songent nullement à s'offusquer du passé de leurs belles compagnes. Avec leur doux visage de madone et leur voix d'enfant, elles ont réussi à établir entre les sexes l'égalité la plus osée et la plus complète et à bannir même de leurs coutumes la jalousie masculine : un Targui n'a pas le droit de se montrer jaloux sous peine d'être moqué et désapprouvé par sa tribu. Seul, le caprice

de la belle fille qu'il aime, peut le combler ou le désespérer.

Une femme ne doit, en principe être fidèle que lorsqu'elle est mariée; et encore a-t-elle la permission de conserver auprès d'elle un chevalier servant qui la console en l'absence de son mari, et qui s'efface discrètement dès le retour de celui-ci. Il serait curieux de rechercher d'où viennent cette suprématie, ce renversement des rôles qui dépassent de loin les plus audacieuses revendications féminines des deux mondes. Faut-il croire, comme certains l'ont suggéré, que la polyandrie existait jadis au Hoggar, et que ces prérogatives en sont les derniers vestiges? Pas plus que les autres, cette question n'a été élucidée. Bien entendu, les Touareg, quoique convertis à l'islamisme, mais peu pratiquants, ne sont pas polygames, et une seule chose est considérée comme déshonorante pour une femme : c'est d'avoir un enfant avant son mariage.

Mais à cette idée, Takharit sourit. Elle connaît l'herbe magique, dont la sorcière ou la matrone noire d'In Salah feront un breuvage qui la délivrera de tout souci maternel. Et, tranquille, elle continue sa broderie.

Que pensent-elles de moi, ces brunes filles des sables? Tout à l'heure, l'interprète arabe s'est penché à mon oreille d'un air entendu :

— Est-il vrai, m'a-t-il demandé, que les Françaises ont toujours trois ou quatre amants à la fois? (*sic*).

Hélas! la propagande insidieuse a fait jusqu'ici ses ravages. J'essaie de persuader mes nouvelles amies qu'on les a trompées, que les Françaises sont, avant tout, d'excellentes mères de famille, et que la vie libre et galante n'est même pas admise pour les jeunes filles.

Elles m'écoutent avec attention, étonnées. Elles paraissent me croire. Mais elles connaissent si peu de Françaises! Il faudrait que d'autres vinssent les voir.

Je ne me sens, d'ailleurs, nullement dépaysée en leur société, et ce soir, ma supériorité d'Européenne n'est plus marquée que par ma petite trousse de voyage, insolite et bizarrement échouée sur le sable, par mon dégoût pour leur nourriture (si le couscous et le lait aigre me plaisent, le vieux bouc est immangeable et je n'ai pu m'en dispenser sans provoquer d'incidents qu'en invoquant la coquetterie et la nécessité de garder ma ligne) et par cette manie, que je perdrai forcément demain, de me laver avec cette eau sablonneuse qui râpe la peau et rend malade, disent-elles, et qu'on n'utilise, ici, que

pour faire le thé ou pour laver les morts. Car elles ne se débarbouillent jamais.



Cependant, la femme d'Akhamouk se lève et sollicite la permission de se retirer. Toutes mes belles invitées la suivent. Je les regarde s'éloigner, tenant d'une main leurs longues draperies qui traînent derrière elles, tel un manteau de cour, en laissant apparaître à chaque pas l'éclair de leurs pieds nus, dont l'empreinte — fleur oubliée — demeure un instant sur le sable. Elles vont s'étendre sous leur tente et jouer de l'amzad, leur doux violon monocorde, ou se faire courtiser jusqu'à l'heure des repas. Car, filles de caste noble, elles ne travaillent pas et laissent la besogne aux esclaves. Leurs journées coulent, oisives et douces, faites uniformément de lumière et d'amour.

Le lendemain, Tadelquit m'invite à l'assemblée politique qu'Akhamoud vient de convoquer et à laquelle les femmes assistent au même titre que les hommes.

La réunion est déjà nombreuse lorsque nous arrivons. Tous sont accroupis en cercle autour de l'amenokhal, et ils se lèvent chaque fois qu'une femme arrive pour la saluer et lui baiser la main. Les filles d'Akhamouk vont s'asseoir derrière lui, à côté de leur frère Bai, le beau Bai, qui m'observe, hautain et dédaigneux, mais qui, malgré sa superbe et comme ses sœurs, n'osera parler que timidement et toujours derrière le dos de son père, pendant le Conseil. L'on discute d'un droit de pâturage que réclament les Touareg de l'Air sur les territoires hoggar, et d'une bagarre qui vient de se produire au Soudan pour une histoire de femme, entre les jeunes nobles Taitoq et les Kel Rela, constamment en train de batailler. Il y a eu des morts et il faut éviter que l'affaire ait des suites. Ce sont les femmes, écoutées avec déférence, qui proposent la meilleure solution et qui tranchent la plupart des questions en litige. Demla enverra une délégation aux femmes Taitoq pour leur demander d'apaiser les esprits. Sans bulletins de vote et sans récriminations, d'un geste et d'un sourire, elles gouvernent en fait, et complètement, ces farouches guerriers.

Sauf le confort matériel, dont elles n'ont que faire, que pourraient-elles nous envier dans leur galant royaume?

Parfois, un officier qui passe propose de les emmener vers les villes tentatrices.

Elles ont, alors, un bref haussement d'épaules, un regard dédaigneux. Puis, soumises aux seules lois du soleil, elles regagnent leurs tentes de nomades, dans le désert qui s'étend à deux pas — implacable et merveilleux.



Un soir de lune, Taharit m'a emmenée chez la sorcière. Sa tente est dressée contre un rocher, un peu en dehors du campement, du côté des tumulus. C'est une vieille femme, naturellement, mais elle n'est pas laide et son visage tanné ressemble à ceux de nos paysannes. Quand nous sommes arrivées, sur un signe de Taharit, elle a pris sans mot dire l'argent que je lui tendais et elle a ramassé dans l'empreinte de mes pas, une pincée du sable que je venais de fouler, puis elle est partie vers les tumulus. De loin, sous le ciel couleur d'argent, je l'ai vue lever les bras vers l'astre de la nuit « pour tirer de ses mamelles le liquide merveilleux qu'elle mêle aux ossements des morts », puis se pencher et fouiller dans les pierres tombales. Elle est restée ainsi un grand moment. En revenant, elle cachait sous ses voiles quelque chose qu'elle est allée piler entre deux pierres dans un coin de sa tente. Elle m'a tendu ensuite deux petits sachets : le philtre d'amour et le talisman de beauté.

— « Si tu les gardes fidèlement, m'a-t-elle dit, tu seras toujours belle et toujours aimée. »

Nous sommes rentrées en silence sous nos tentes. Et j'ai rapporté précieusement à Paris philtre et talisman.

III

Presque chaque soir, les Touareg vont à l'ahal. C'est la réunion littéraire et mondaine, la cour d'amour qui se tient, comme le chantent les poètes, « chez les jeunes femmes libres », soit sous leur tente aux piquets de bois décorés et scupltés, soit sous la tente des gommiers à l'ombre des feuilles qui caressent leur front, soit sous la tente de la montagne, à l'ombre des rochers inclinés pour les saluer.

Il est des ahals très fréquentés, où les jeunes gens, élégamment vêtus, viennent en grand nombre des campements voisins, à plusieurs jours de marche. C'est là qu'ils chantent leurs belles, leurs exploits et leur mehara, ainsi que faisaient jadis nos troubadours ou les aèdes de l'Hellade. Parfois, les

femmes se mêlent au tournoi, et tous improvisent, sous les étoiles, les poèmes qui composent la littérature du Hoggar.

Mais, éclose au gré des heures et de leur fantaisie, dans la poussière dorée des caravanes ou dans l'ombre bleutée des ahals, cette littérature n'est pas écrite, elle se transmet de père en fils et il est très difficile de la reconstituer. D'après le Père de Foucauld qui nous les a révélés, les poèmes touareg ont des rythmes et des rimes et sont soumis à des règles de versification. Les vers ont leur mètre propre avec des syllabes longues et brèves, des hémistiches et des alexandrins, et lorsqu'on songe que la plupart de ces pièces sont improvisées et qu'elles ne comportent souvent qu'une seule et même rime pour toute leur longueur, l'on ne peut qu'admirer la virtuosité poétique de ces auteurs primitifs. Les rythmes diffèrent également, l'on ne chante pas l'amour ou la guerre sur le même rythme que Dieu ou la religion. Certains rythmes sont même exclusivement réservés aux vers chantés par les femmes, tels les rythmes « taré » ou « alioucn » (les oliviers) qu'on n'emploie que pour les poésies chantées dans les cérémonies de noces.

A chaque air de chant correspond un air de violon pour l'accompagner. Il y a l'air « du dernier tiers de la nuit », celui « des terres imbibées d'eau », celui des femmes Izaduren, l'air de l'autruche, de la fantasia à mehari, d'autres encore aux noms évocateurs. Malheureusement, la traduction de ces poèmes ne peut nous en rendre le charme fruste et naïf, et je vais regretter sincèrement de ne pas comprendre le tamacheq, car, ce soir, l'ahal a lieu sous ma tente. D'après le code de la politesse targuia, il aurait dû se tenir, en mon honneur, sous la tente d'Akhamouk. Mais un ahal chez l'amenokhal a toujours quelque chose de cérémonieux et d'officiel. C'est la réception à l'Elysée saharien; beaucoup de jeunes gens n'osent y assister et Akhamouk m'a expliqué que je ne verrais rien d'intéressant et qu'il valait mieux, si tel était mon bon plaisir, l'organiser chez moi, « puisque j'étais en état d'asrit ». Bien entendu, j'ai suivi le conseil d'Akhamouk et, dès qu'apparaissent les étoiles, Hamali et moi allumons un grand feu de bois, avec des branches de tamaris recueillies alentour. La nuit descend, douce et bleue. Une à une, des ombres glissent sur le sable et viennent s'accroupir autour du feu. Comme à une réception parisienne, je les reçois sur le seuil imaginaire en leur tendant la main.

Bientôt, elles sont toutes là, les belles filles du Hoggar, Taharit oult Mesla en tête, Khakhou, la meilleure joueuse

d'amzad, Bellata aux yeux cerclés d'indigo, Taledonit, qui a effacé l'ocre de ses joues et changé de fard pour le soir, Tamaharet aux dents éblouissantes et Dashin, frileuse et mince, qui tousse lamentablement. Car les nuits sont froides à l'altitude où nous sommes (1.400 mètres) et ces pauvres poitrines mal couvertes frissonnent et me font pitié. Pourtant, les cas de tuberculose sont rares chez les Touareg. Le climat des montagnes, la merveilleuse limpidité de l'air et le soleil qui purifie tout, triomphent du froid et de la misère.

De temps à autre, une haute silhouette, strictement voilée, surgit de l'ombre comme un fantôme, grandie par le reflet de la flamme, s'incline devant moi, puis va se blottir en silence auprès d'une jolie fille. C'est un prince targui qui entre, farouche et superbe. Je reconnais Sidi Halil, Marly qui arrive de Tamanrasset, et Bai qui vient de divorcer et dont toutes les femmes sont amoureuses. Quelle belle mystérieuse le soumet à ses charmes? Il reste à l'écart, très prince du sang, mais Taharit s'est rapprochée ostensiblement de Sidi-Halil et le sourire qu'elle semble décocher pour lui seul illumine toute la nuit.

Voici Aggoua ag Douka, de la tribu des Taitoq, dont le campement est à cinq heures de marche dans la montagne. Depuis cinq ans, il courtise Bellata, attendant que ses lèvres moqueuses laissent tomber une réponse favorable. Mais Bellata est capricieuse. Elle fait la coquette avec un art tout aussi consommé que celui de nos plus modernes Célimènes. Elle ne se décidera peut-être jamais, ou bien, elle se décidera pour un autre. Ce qui n'empêche pas le fidèle amoureux de faire le voyage régulièrement trois fois par semaine depuis cinq ans pour assister à l'ahal de celle qu'il aime. Quel fiancé d'Europe nous offrirait un tel hommage?

La flamme rosit le sable et fait briller étrangement les yeux des hommes sous leur lithan. A quelques pas, les mehara sont baraqués. Alentour, c'est le mystère, le vide, dans le cirque hallucinant des montagnes où rôdent les djinns.

Soudain, dans l'immense silence, monte un son grêle, étrange, indéfinissable; comme le murmure du désert ou la voix même des djinns sortie des rochers proches. C'est la chanson de l'amzad, douce, frêle et nostalgique qui révèle dans son humble mélodie l'âme du peuple targui. Malgré la gaieté apparente de ses fils, sa musique et ses poèmes sont presque toujours mélancoliques. Ils disent la tristesse des longues absences dans le désert, l'âpre vie quotidienne, et la lente

rêverie des jours, brusquement coupée de rezzous et d'aventures.

Sur le thème primitif, Taharit chante un poème célèbre en s'accompagnant sur la calebasse monocorde :

Quand les hommes partent pour la guerre,
Les femmes se mettent à pleurer...

Cette phrase, hélas! universelle, revient sans cesse en refrain. Tous me récitent à tour de rôle d'autres poèmes en choisissant de préférence, en mon honneur, ceux qui célèbrent les exploits des chefs français. Il est une poésie que chante Tadelouit et qui me charme particulièrement par la délicatesse des sentiments qu'elle exprime et par la légèreté de sa forme qui rappelle celle des hai-kai japonais. Elle reproche à un homme d'avoir mangé des oiseaux, ce que les Kel Ahaggar considèrent comme un déshonneur. Il a tué « *ceux qui ont des ailes et qui volent près du soleil* », disent les vers; il a oublié qu'ils ressemblent aux jeunes filles et que celles-ci repoussent et méprisent un homme déshonoré.

D'autres poèmes blâment des jeunes gens qui ont mangé, bien qu'il fût blessé et mourant, le méhari que montait habituellement une jeune femme, et ce respect des animaux favoris, allant jusqu'à se priver, eux qui sont affamés, d'un mets succulent et rare, a quelque chose d'infiniment noble.

Tandis que les femmes jouent de l'amzad, les hommes les accompagnent en sourdine, d'un « HO-HO » cadencé, qui est comme la plainte confuse et secrète de leur âme. Des couples se forment qui, sans doute, seraient moins corrects s'ils ne se trouvaient en ma présence, et qui se bornent à se respirer les narines, ce qui est la forme du baiser touareg.

Mais la Croix du Sud qui apparaît à l'horizon indique qu'il est plus de minuit. L'ahal est terminé. Mes invités me font demander la permission de se retirer et, tous, viennent me saluer, le bras tendu, la paume ouverte, en frôlant mes doigts :

— Hartoufat! (*Au revoir.*)

— Hartoufat!

Les voix gutturales ou douces s'éteignent dans le silence. Des silhouettes se rejoignent et s'en vont enlacées, deux par deux, sous les étoiles.

POÈMES

par CLAUDE ROY

PRESENCE D'ESPRIT

Pour Claire

Plus tard, extrêmement plus tard,
très de l'autre côté des grands rideaux usés,
quand une cloche nue, sa façon de sonner,
de laisser son appel s'enfoncer dans le sable,
quand un jardin, un ciel, le tournant d'une allée,
la rumeur d'une rue, son presque mal de mer,
une pipe oubliée sur une table laide,
quand tout cela sera soudain si merveilleux,
si gravement mêlé à notre mal de cœur,
au lent cérémonieux tourbillon d'être ailleurs
— alors il suffira de te donner la main
(et nos mains cependant existeront à peine)
— de sentir le tic-tac de ton cœur très caché
(et nous aurons pourtant des cœurs si incertains)
pour rendre un peu de vrai, de chaud et de soleil
au monde où nulle part n'est écrit notre nom.

LE VEILLEUR DE NUIT

Le veilleur de nuit écoute ses pas
Ils s'en vont de lui s'éloignant tout bas
Un autre que lui se sert de ses pas
Il proteste En vain l'autre n'entend pas
On vole ses pas sur les pas de personne

Il entend très loin ses pas qui résonnent
Alors le veilleur attend que reviennent
Les pas

les pas perdus

au delà
des persiennes.

PILOTE MORT

Ni ton sommeil, celui du vent. Ni ton repos,
celui des arbres dans le noir hésitant,
quand tâtonne la nuit dans ses ombreuses eaux.
Ni ton regard, les cils et leur doux battement,
ni ton cœur monotone, et ton rire, et ta voix,
Tout cela qui fut toi, perdu, porté manquant,
dans l'herbeuse prairie à la corne du bois,
dans les coquelicots et les reines des prés
qui caressent la joue de ce mort de vingt ans.

Couleuvre doux-glissant dans l'herbe au bois de mai,
évite le dormeur plus froid que ton écorce,
le dormeur sans sommeil, sans paupières fermées,
plus seul qu'un astre mort, qu'une étoile sans force
dans la grise épaisseur des nuages de l'hiver
continuant de briller dans son trompeur été.

Ainsi veillent sur toi au profond d'autres terres
l'inquiétude et le songe, asiles, cécités.
Le mort entre en vivant, pour quelque temps encore,
dans le rêve et le temps de ceux qui l'attendaient,
avec ses mains qui caressaient, avec son corps
qui respirait, avec sa voix qu'on entendait,
avec son goût pour le pain chaud, pour le vin blanc,

son odeur de tabac, sa démarche, son pas,
la mèche ébouriffée qu'il peignait méchamment,
la montre-bracelet qu'il ne remontait pas.
Mort tu te crois vivant au miroir des vivants.

Les lampes allumées, les lits frais, les visages
encore un peu de temps palpiteront pour toi
déjà si froid, déjà si loin dans l'herbe sage.

Mais s'étonne déjà la fourmi sur ta main,
refaisant le chemin des lignes emmêlées,
ce grand brouillard de jours composant un destin,
si simple maintenant, si simple à déchiffrer.
Mais s'étonne déjà l'oiseau vite envolé,
et l'abeille incertaine au long du lent jour blond,
s'éloigne du dormeur aux cheveux dépeignés
dans son sommeil ocreux, si paisible, si long.

NOMS ET PRÉNOMS DANS "MADAME BOVARY"

par JEAN POMMIER

I

L'art crée une seconde nature, une seconde société. Pour faire concurrence à l'état civil, selon l'expression célèbre, romanciers et dramaturges doivent trouver un nom et un prénom pour leurs personnages, quand ils ne les reçoivent pas de l'Histoire ou d'une tradition spéciale. Ce problème s'est posé différemment à un Molière, à un Racine, à une Mlle de Scudéry et à un Balzac ou à un Zola. Comme ce dernier en a fait l'observation, les écrivains du XIX[e] siècle n'en étaient plus « au temps des personnages abstraits », ils ne pouvaient plus « nommer [leurs] héros Cyrus, Clélie, Aristée » (1). A cette « fantaisie » ils opposaient un souci — classique — de vraisemblance : « Nos personnages, ce sont les vivants en chair et en os que nous coudoyons dans la rue. Ils ont nos passions, ils portent nos vêtements, et il faut bien qu'ils aient aussi nos noms. »

On les prenait, ces noms, sur les enseignes, dans l'*Armorial des familles nobles de France,* dans un vieux Bottin des départements, dans les journaux (particulièrement dans les listes de souscription), et jusque sur les affiches électorales, — sans oublier, j'imagine, le souvenir des lectures, des parents, des amis, des connaissances, toutes ces voies dont le détail risque fort de nous échapper, si bien que la plupart de nos rapprochements seront conjecturaux. A l'occasion, on transformait le Pirée en homme, ce qui n'est pas tellement hardi, étant donné l'origine locale des noms nobles, et même de beaucoup d'autres. Le *Hernani* de Hugo est le nom d'une ville espagnole,

(1) Lettre du 29 janvier 1882.

le *Nègrepelisse* de Balzac celui d'une localité du Tarn-et-Garonne, et l'on sait quel secours, à cet égard, Stendhal a tiré de certains lieux du Dauphiné.

Cette dernière solution a un avantage : elle évite ou à peu près les réclamations et les procès que des homonymes réels ne ménagent pas aux pères de la population fictive, pour peu que leur nom leur paraisse compromis dans l'aventure. Ne maudissons pas trop ces susceptibilités, grâce auxquelles, de *Chapatin* en passant par *Barbarin,* Daudet est arrivé à son immortel *Tartarin.* Mais gardons-nous de confondre l'art et la vie. Non seulement la conduite d'un personnage n'entraîne aucun discrédit pour son nom, mais le commentaire que nous présenterons tout à l'heure de tel nom, de tel prénom, ne doit nullement froisser ceux qui les portent. Notre propos vise ces rapports idéaux qu'établit la sensibilité ou l'imagination des grands créateurs, et auxquels ils ne seraient pas loin de conférer, abusivement sans doute, une vérité absolue. Rapports que la vie offre parfois, mais auxquels elle contrevient souvent en retombant dans les à peu près et les inconséquences du hasard.

Avant d'examiner l'usage épuré, rectifié, que les écrivains font des noms de famille et de baptême, on remarquera que certains de ces mots ont d'emblée une signification : ils sont *parlants.* Ce qui parfois joue des tours aux vivants, quand leur manière d'être dément ces mots expressifs. Les parents n'y peuvent rien pour le nom qu'ils transmettent. Mais qu'ils fassent attention au choix des prénoms, pour éviter un désaccord avec le devenir de l'enfant : à une *Claire* ou à une *Blanche,* la nature donnera un teint de pruneau, ou un cœur de lièvre à un *Martial.* Les écrivains, à cet égard, risquent moins : que le nom préexiste au personnage ou que ce soit l'inverse, ils ne vont pas de gaîté de cœur créer une disconvenance, ou s'ils l'acceptent, c'est qu'ils décident d'imiter la vie dans ses antiphrases, c'est pour en tirer un effet artistique, et faire dire au sergent de Molière : « Je m'appelle Loyal, natif de Normandie », ou à sa servante : « Ce monsieur *Loyal* porte un air bien *déloyal.* »

L'emploi des noms parlants (que le sens s'en découvre à nous plus ou moins apertement) donnerait lieu à une curieuse étude. Balzac, pour ne citer que lui, n'a pas négligé ce moyen de baptiser ses personnages. On saisit la façon dont il apercevait le sens usuel dans le nom, lorsqu'il écrit, à propos d'un de ses éditeurs qui le liait d'obligations : « Lecou que j'appelle

Licou. » Faut-il rappeler l'avare *Pingret* du *Curé de village*, le *Renard* du *Médecin de Campagne*, « qui n'avait pas volé son nom », le *Grassou* de Fougères « qui ressemblait à son nom : grassouillet et d'une taille médiocre », etc., etc. (2)?

Dans tous ces cas le nom est énonciatif du physique ou du moral. Mais il faut tenir compte aussi du lieu d'origine, qui impose parfois certaines particularités : *Nucingen* est un juif d'Alsace ou de Pologne, *Schinner*, un Alsacien; et *Rastignac*, issu de la Charente, rime avec *Balzac* lui-même, dont la famille (*Balssac*) venait du Tarn.

Cette invention ou plutôt ce choix des noms régionaux ne requiert pas du romancier une subtilité d'imagination bien grande. Il en est autrement de l'élection qu'il fait de certaines syllabes pour leur sonorité et leur physionomie, par des considérations sur lesquelles Zola — encore lui — s'est expliqué : « Nous mettons toutes sortes d'intentions littéraires dans les noms. Nous nous montrons très difficiles, nous voulons une certaine consonance... » Le nom propre, ici, est appelé à éveiller certaines impressions; ne signifiant pas il suggère, ou il signifie par suggestion. Pourquoi Barbey d'Aurevilly est-il satisfait de tel ou tel nom de baptême que lui envoie Trébutien pour *Le prêtre marié*? Comment le mot de *Brabant* paraît-il « mordoré » à Marcel Proust? Pourquoi Flaubert trouve-t-il sublime le nom de *Quarafon* que lui donne M. Du Camp? Certains cas nous mettent en facile accord avec l'écrivain. Ainsi l'auteur de *Madame Bovary* avait tout d'abord situé le bris de la statue de plâtre du curé sur la côte du Bois Guillaume. Ensuite, il l'a localisé sur le pavé de *Quincampoix*, et l'accident se fait mieux entendre en effet dans le choc de ces syllabes, que dans le mot trop mou qui n'invitait guère à y croire. — C'est ici une province de cet art du symbole, de l'emblème, Diderot disait du « hiéroglyphe », qui tire ses effets de l'apparence sensible de chaque vocable.

Dès lors, ce n'est plus par son sens en clair, mais par des rapports autrement délicats, que le nom ou prénom nous semble convenir à la personne. Parfois l'on tombe sur un cas mixte. Ainsi dans la *Béatrix* de Balzac, le remplacement de *Rochegude* par *Rochefide* : Sp. de Lovenjoul souligne la supériorité de cette seconde terminaison, d'où résulte un nom « si félin, qu'il semble distiller par chacune de ses lettres la ruse et

(2) De même le *Regimbart* de *L'Education sentimentale*, toujours prêt à contredire et à critiquer. Et dans une pièce sur la Bourse, un spéculateur nommé *Duhautcours*, etc...

la perfidie » (2 *bis*). C'est vrai, mais la raison n'en est-elle pas que nous sous-entendons instinctivement la première syllabe de *perfide*, en sorte que ce nom participe à l'effet des noms parlants?

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas perdre de vue ce souci des romanciers, d'obtenir des noms adéquats à la personne, et qui s'y appliquent, disait Balzac à Gozlan, aussi étroitement que « la gencive à la dent, l'ongle à la chair ». La personne, c'est le caractère (« nous voyons souvent », écrit encore Zola, « tout un caractère dans l'assemblage de certaines syllabes »), c'est aussi le portrait physique (3), et même la profession. En bon disciple de Balzac, ce même Sp. de Lovenjoul, devant une liste de noms recueillie à l'avance par l'auteur de *la Comédie humaine,* imagine ce qu'auraient pu, ce qu'auraient dû être *Courmancel, Dutordoir, Hurepot, Boudias,* etc...

Les intuitions de l'érudit ont-elles, en l'espèce, rejoint exactement celles du grand romancier? On peut en douter. Comme on l'a déjà laissé entrevoir, le subjectif n'est pas plus écarté dans cet ordre d'impressions qu'il ne l'est dans les synesthésies (4). Nous ne saurions nous affranchir des souvenirs que nous ont laissés, dans notre vie ou dans l'histoire, les homonymes du personnage fictif; souvenirs qui ne favorisent pas toujours les résonances que l'écrivain voudrait produire dans notre sensibilité.

Qui donc, demande le père de Tristram Shandy, consentirait à appeler son fils *Judas?* Ce mot, annonciateur d'une trahison sordide, ne condamnerait-il pas l'enfant ou l'homme fait à l'avarice, à la coquinerie? Les noms de baptême, « par une étrange vertu magique », influent irrésistiblement, en bien ou en mal, sur notre caractère et notre conduite (5).

(2 *bis*) Voir Sp. de Lovenjoul, *Un roman d'amour*, Calmann Lévy, 1899, pp. 113 et suiv., le chapitre intitulé : « A propos de la recherche et de la physionomie des noms dans la *Comédie humaine* ». Je signale également une analyse de *Mariquita* dans Georges Hirschfell, *Balzac und Delacroix*, 1946, p. 120-121; cet auteur cite une remarque fort juste de P. Abraham dans son *Balzac* de chez Rieder, p. 63, sur les noms de Maxence Gilet et de Flore Brazier dans *La Rabouilleuse.*

(3) Sur le seul nom de *Matifat*, Balzac imagine une « face pâlote de chat », etc... (cité par A. Billy dans la *Vie de Balzac*, t. I, p. 230).

(4) Et nous laissons ici de côté ce qui arrive quand il est possible de vérifier l'intuition. Balzac croyait *Marcas* graveur, ciseleur, orfèvre... Il était tailleur. — Voir aussi dans un roman psychologique de K. Ph. Moritz, *Anton Reiser*, l'erreur faite sur le chapelier L. C'est en ce sens que les noms (du moins ceux des personnes réelles) sont « des dessinateurs fantaisistes », selon l'expression de Marcel Proust (cf. le curieux article de F. Baldensperger dans la *Revue de Littérature comparée* de juillet-septembre 1948, pp. 331-333).

(5) *Vie et opinions de Tristram Shandy*, liv. I, chap. XIX.

Balzac a lu Sterne, admirateur, comme lui-même, de Rabelais. Reconnaître un pouvoir occulte aux prénoms, rien de mieux; mais pourquoi pas aux noms? « Je ne voudrais pas prendre sur moi », écrit l'auteur de la *Comédie humaine*, « d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée ». Revers de leur emblématique. Si les deux syllabes de *Marcas*, précédées du *Z* de Zéphirin (Un *Z!* « quel vent a soufflé sur cette lettre? »), si cet ensemble figure une carrière manquée, une fin prématurée, comment l'histoire du personnage ne se déroulerait-elle pas telle qu'on la lit dans son nom? L'allégorie sonore ou physionomique est alors doublée par un sens cabbalistique, qui fait voir dans *Z. Marcas* un « assemblage fantastique » de 7 lettres : d'où la mort de l'homme à trente-cinq ans, un multiple de 7, etc... « Peut-être », disait Balzac dans ce même passage, « reviendra-t-on aux sciences occultes » : on voit qu'il avait, quant à lui, devancé ce jour.

Il ne tiendrait qu'à nous de le suivre sur ce terrain. De commenter de cette façon, par exemple, le malheureux *Charles Bovary* de Flaubert. Charles, un prénom malchanceux... Lui aussi il y a sept lettres : « Sept! dirait Balzac, le plus significatif des nombres cabbalistiques. » Et, circonstance aggravante, *Charles* ajouté à *Bovary* donne un total de 13 lettres. N'y a-t-il pas de quoi frémir?

Nous ne frémirons pas. Les chimères de l'*onomancie* ou de l'*onomatomancie* ne nous détourneront pas de l'onomastique littéraire, dont l'étude, croyons-nous — et nous ne sommes pas le seul à avoir cette opinion — doit apporter de nouvelles lueurs sur la création poétique et romanesque (6). Un commencement de preuve en sera donné dans la seconde partie de cet article.

II

Avec son génie épris d'absolu et facilement outrancier, Flaubert a parlé de l'imposition des noms comme d'un acte quasi sacramentel. « Un nom propre, écrivait-il en 1867 ou 1868, est une chose extrêmement importante dans un roman, une chose *capitale* (7). » Selon Taine, il était, vers 1862, dans le cas de ne pas pouvoir encore écrire son roman sur Paris,

(6) Voir *Annuaire du Collège de France*, 1948, pp. 187-188 (résumé d'un de nos cours), et plus récemment, dans *Le Monde* du 2 mars 1949, l'article d'Albert Dauzat, *Des noms propres chez quelques poètes*.

(7) *Corr.*, 5e série, p. 427.

« parce qu'il n' [avait] pas trouvé les noms de ses personnages » (8). — Une fois trouvés ceux de Bouvard et Pécuchet, il les cacha, paraît-il, disant « mes bonshommes », et faisant un mystère du titre du livre; même après l'avoir confié à ses amis, il ne le désignait encore dans ses lettres que par les initiales *B.* et *P.* C'est du moins ce que raconte Zola (9), qui rapporte également ce propos : « Flaubert poussait... la religion du nom jusqu'à dire que, le nom n'existant plus, le roman n'existait plus » (10).

Aussi se refusait-il à en changer en cours de route. La lettre citée plus haut était pour répondre à une parente de Nogent-sur-Seine, qui l'avait prié de renoncer au patronyme de *Moreau* (dans *l'Education sentimentale*) : « Il n'est plus temps pour moi de revenir là-dessus... On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. C'est vouloir blanchir un nègre » (11). Cet attachement au nom choisi confinait à la toquade : c'était — un peu — un entêtement d'enfant gâté. Zola ayant dit devant lui qu'il avait trouvé pour un de ses personnages un nom excellent, *Bouvard,* Flaubert, alors en train d'écrire son dernier roman, l'aurait, « avec une grosse émotion », supplié « de lui abandonner ce nom de *Bouvard* ». « Je le lui abandonnai en riant », continue Zola. « Mais il restait sérieux, très touché, et il répétait qu'il n'aurait pas continué son livre, si j'avais gardé le nom. Pour lui, toute l'œuvre était dans ces deux noms : *Bouvard* et *Pécuchet.* Il ne la voyait plus sans eux » (12).

Ces témoignages nous autorisent, ou plutôt nous invitent, à choisir ce point de vue pour considérer le plus célèbre roman de Flaubert, et pour demander, non seulement au texte définitif, mais aux scenarios et aux brouillons récemment publiés (13), comment l'auteur de *Madame Bovary* a nommé ses *dramatis personae.*

L'HEROINE

L'origine du nom de mariage *(Bovary)* ayant été indiquée ailleurs (14), nous n'examinerons ici que le nom de jeune fille et le prénom.

(8) H. Taine, *Corr.,* t. II, p. 235.
(9) *Figaro,* 11 déc. 1880. Mais on peut croire aussi bien que Flaubert usait de l'initiale simplement pour abréger.
(10) *Corr.,* t. II, p. 570 (l. du 29 janvier 1882). Ed. François Bernouard.
(11) *Corr.,* 5e série, p. 427.
(12) *Figaro,* art. cité.
(13) Voir l'édition de J. Pommier et G. Leleu chez J. Corti, 1949.
(14) Voir *R H L F.,* juillet-septembre 1947, p. 214.

Avant de s'appeler *Rouault*, le fermier du pays de Caux, père de la future épouse de l'officier de santé, s'est appelé *Lestiboudois*. Ce dernier nom n'a point disparu du roman : l'auteur l'a transféré au sacristain, et nous le retrouverons tout à l'heure.

Le prénom d'*Emma*, lui non plus, n'est pas primitif. Il a été précédé par celui de *Marie*, et la jeune personne signait alors *Maria, Marianne* ou *Marietta*. (La religieuse dont Flaubert avait voulu, vers 1850, peindre l'amour mystique dans *Une Nuit de Don Juan*, portait le prénom d'*Anna-Maria*.)

Les terminaisons étrangères (en *a*, en *y*) sont chères au snobisme. Dans la pièce à succès d'H. Monnier, *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*, que Flaubert a dû voir au début de 1853, la fille de la maison s'appelle *Victoire*, mais sa mère lui fait donner le nom de *Victoria*, parce que, dit la bonne, « Madame... prétend que c'est plus comme il faut » (Certes! un prénom royal, porté alors par la jeune souveraine de Grande-Bretagne). Mlle Lestiboudois-Rouault est guidée par une affectation du même genre. Si, une fois dotée du prénom d'*Emma*, on nous dit qu'elle le « déteste » (15), c'est sans doute par une inconséquence qu'explique, au moment dont il s'agit, l'amertume de sa propre condition. Car elle n'en continue pas moins à penser avec complaisance aux noms à terminaisons italiennes : *Clara, Louisa, Amanda, Atala* (16).

Or, *Atala* avait été l'une de ses lectures du couvent, et les livres qu'on lui prêtait alors en cachette « portaient pour titre des noms de femmes prétentieux, *Flora, Amanda...* » (17). Si ce détail d'un brouillon n'avait pas été supprimé (nous rencontrerons bientôt un cas analogue), l'influence d'une fausse éducation eût été plus manifeste, et plus palpable le lien qui rattache le comportement de la jeune femme aux rêveries de la jeune fille.

Faut-il regretter de même l'abandon de *Marie* et de *Maria*? Sans le précédent de *Novembre*, dont l'héroïne, une *courtisane*, s'appelle *Maria*, on raisonnerait ainsi : Flaubert aura senti assez tôt, à une croissante répugnance, qu'il s'était fourvoyé. Comment donner à une femme adultère et libertine un nom sanctifié, non seulement par une grande religion, mais encore par le culte personnel de l'auteur? Car enfin, ce nom de *Maria*,

(15) *Eb. et Fragm.*, éd. G. Leleu, t. I, p. 350.
(16) *Madame Bovary*, éd. Conard, p. 123.
(17) Et aussi *Yseult* (*ib.* et *Eb. et Fragm.*, t. I, p. 156). Pour *Léocadie*, voir *infra*.

que sa plume retrouvait en 1851, Flaubert l'avait déjà employé, treize ans auparavant, dans les *Mémoires d'un fou,* pour désigner celle (Mme Schlésinger) dont il avait fait la connaisance à Trouville en 1836, et vers qui sa jeunesse eut une si forte aspiration. Il n'était pas assez dévot, même d'imagination, pour dédier une pièce *à une Madone,* comme Baudelaire à *Marie* Daubrun. Lorsque Maria berce son bébé « lentement sur les genoux en fredonnant un air italien », le portrait tourne à la matrone plus encore qu'à la madone. C'est seulement dans l'*Education sentimentale,* où Flaubert a rendu le nom de *Marie* à Mme Schlésinger (la chaste Mme Arnoux du roman), que son explication n'est pas sans évoquer une atmosphère liturgique : Frédéric adore ce nom, « fait exprès, disait-il, pour être soupiré dans l'extase, et qui [semble] contenir des nuages d'encens, des jonchées de roses ». Ce nom eût pu, à la rigueur, convenir à Madame Bovary, si son sensualisme mystique, prédominant dans une conception première (18), se fût épuré, et si elle avait voulu être une sainte plus persévéramment.

Mais il n'en est rien : le roman de 1857 a pour héroïne une Emma, et non une Marie. Comment ces deux prénoms sont-ils venus à l'esprit de Flaubert? Ce n'est pas Mme Schlésinger qui s'appelait *Marie,* mais sa fille *(Marie-Adèle-Julie-Monina).* Flaubert put entendre ces deux syllabes prononcées avec tendresse par la voix « douce et pure », par la voix « modulée musicale et douce » de celle qu'il aimait, et qui avait, elle, pour prénoms : Caroline (19)-Elisa-Augustine, l'usuel étant le second, terminé en *a* comme *Monina.* Une anecdote remontant aux vacances de 1836 montre que Maurice Schlésinger, pour appeler sa femme, abrégeait *Elisa* en *Za.* Ce phonème redoublé (Za! Za!) résonnait encore aux oreilles de Flaubert longtemps après. Que de fois l'adolescent amoureux n'avait-il pas dû répéter à haute voix tout le nom d'*Elisa!* comme le Frédéric de *L'Education sentimentale* celui de *Marie :* « Arnoux l'avait appelée Marie. Il cria très haut : « Marie ». Sa voix se perdit dans l'air. »

Dans cet ordre d'idées, une constatation significative peut être faite sur deux écrits de 1837 : *Quidquid volueris* (octobre) et *Passion et vertu* (décembre), dont les héroïnes se nomment respectivement *Adèle* et *Marza.* Or, *Adèle* est le second prénom

(18) Voir là-dessus *R H L F.*, art. cit., pp. 216 et suiv.
(19) La grand'mère maternelle, la sœur et la nièce de Flaubert, s'appelaient ainsi. Pour tous ces renseignements sur la personne de Mme Schlésinger, voir les beaux travaux de M. Gérard-Gailly.

de la fille de Mme Schlésinger, et quant à *Marza,* vocable peu commun, on l'avouera, ne serait-il pas formé des trois premières lettres de *Mar*ie et de ce *Za?* (20) — Ainsi, *Adèle, Marza, Maria,* le jeune écrivain, en 1837-38, s'enfermait volontiers dans le cercle magique que son amour traçait autour de lui.

Nous nous étendrons moins sur le prénom d'*Emma,* que le roman a rendu célèbre, et qui semble provenir d'une légère retouche à celui de Mme Roger des Genettes *(Edma)* (21). Non que manquent les *Emma* dans les lettres de Flaubert ou de Le Poittevin (22). Mais l'*Emma Marguerite* du premier, une vulgaire bourgeoise, ne peut entrer en ligne de compte que si l'on prête à l'auteur une sorte d'antiphrase. Plus intéressante est la maîtresse d'un certain *Dulac* (nom à retenir) que Flaubert, en 1846-47, identifie avec un étudiant en droit ou en médecine qu'il a connu.

Emblème du faux goût et des aspirations romanesques, ce prénom, qui existe aussi en italien, destine-t-il celle qui le porte à rêver d'un certain midi? Si le père de Charles n'était pas un séducteur, nous dirions que *Emma,* rivé à *Bovary,* cherche en vain à se dégager de cette pesante chaîne, dans un effort et un conflit dont le principe, à strictement parler, n'est pas dans le *bovarysme,* mais dans l'élément opposé.

Ce mal n'est pas guéri par la maternité. On sait à quoi aboutit la recherche des prénoms pour la fille : au choix de *Berthe,* par snobisme, parce que la marquise, à la Vaubyessard, avait appelé ainsi une jeune femme. Que ce terme eût une couleur aristocratique, Flaubert ne s'en doutait guère, quand il baptisait *Berthe* la servante de *Rage et impuissance* (décembre 1836). Mais une fois adopté, ce schème dissyllabique le tiendra prisonnier, jusqu'à lui dicter, pour la fille de Mme Arnoux, le nom de *Marthe : Berthe, Marthe,* même nombre de lettres, mêmes lettres à partir de la troisième. Et, le plus curieux, c'est qu'à un endroit de *L'Education sentimentale,* toutes les éditions, y compris l'originale (23), au lieu de *Marthe* portent

(20) Faut-il penser à une opération analogue pour le nom du chanteur *Lagardy?* A part la terminaison méridionale (pour l'oreille), *Lagard* pourrait être composé de la première syllabe de *Lablache* (fameux chanteur) et de la dernière du personnage dont Lagardy était censé interpréter le rôle, *Edgard* (dans *la Fiancée de Lammermoor*).

(21) Voir notre article cité, p. 223.

(22) Ce dernier, en 1845, écrit qu'il a ajourné sa pièce de vers à Emma Caze (p. 119).

(23) T. II, p. 200.

Berthe : comme si, par un trou de l'attention, la première forme avait rappelé sa présence.

LES DEUX AMANTS

Bien que Flaubert ait pensé aussi le *couple* (nom et prénom associés), nous distinguerons l'un et l'autre, en accordant plus d'importance au second, qui désigne le personnage presque toujours. Les scénarios montrent combien l'auteur a hésité avant de fixer son choix.

I. Le clerc de notaire a commencé par s'appeler *Leclerc*, d'un nom parlant (celui de sa profession), et qui était aussi, coïncidence remarquable, le patronyme du notaire de Ry (24), la petite localité que le romancier avait en vue, dit-on, en créant le bourg fictif d'Yonville. Mais il essaya également une autre appellation : *Duprey* ou *Dupray*. Enfin *Dupuis* fut adopté (25), probablement à cause du dernier amant de Mme Pradier, *Charles Puis* (26) (*Charles*, comme le mari d'Emma).

On aperçoit sans peine la caractéristique commune de ces noms (Leclerc, Duprey ou Dupray, Dupuis) : ils ont deux syllabes, dont la première est l'article (au nominatif ou au génitif), et dont la seconde commence, pour trois d'entre eux, par la lettre *p*. Rappellerons-nous le *Dulac* de « l'histoire d'Emma », en attendant la rencontre d'un *Duval*? Ici encore, schème dissyllabique qui commande l'invention verbale de Flaubert.

Au reste, comme on le disait tout à l'heure, ni *Leclerc*, ni *Duprey* ou *Dupray* ne se sont présentés seuls : l'un s'accompagnait de *Henri* et l'autre de *Léopold* (sans parler d'*Adolphe*, raturé avant d'être entièrement écrit). *Henri* céda très tôt la place à *Léopold* qui, malgré la concurrence (assez forte à un moment) d'*Amédée* (27), régna jusqu'à ce qu'il fût supplanté par *Léon*.

(24) Le Dr Flaubert, père de l'écrivain, avait eu aussi un ami du nom de *Leclerc*, un officier de santé qui signa comme témoin l'acte de naissance de Gustave (*Corr*.. 1re série, note de la p. XVIII).

(25) Aucun rapport, semble-t-il, avec le nom de Dupuy, le médecin de Forges-les-Eaux, où Flaubert et sa mère firent un séjour en 1848.

(26) Voir G. Leleu, *Le document Pradier, R H L F.*, juillet-sept. 1947, p. 241.

(27) Flaubert jeune avait beaucoup connu un parent de son ami Ernest Chevalier, nommé *Amédée* Mignot. Mais une certaine note du Voyage en Orient détourne de croire que ce personnage ait pu, physiquement du moins, être le modèle de Léon (cf. *Notes de voyages*, éd. Conard, t. II, p. 14; — voir aussi *ibid.*, t. I, p. 321, un Amédée parmi les Français de Jérusalem).

Il y a une nouvelle de Balzac, *Albert Savarus*, où se retrouvent à la fois les prénoms d'*Amédée*, de *Léopold* et de *Rodolphe*. *Amédée* de Soulas est un dandy de province. On fait connaissance avec *Léopold* et *Rodolphe* au début d'une histoire intercalée, *L'ambitieux par amour* : ils offrent deux caractères parfaitement opposés. Léopold qui a fait son Droit (comme Rodolphe) est « promis à l'Etude d'un notaire à Paris ». Voilà qui porterait à croire que Flaubert s'est souvenu de cette lecture; surtout si l'on ajoute qu'un des personnages d'*Albert Savarus*, le baron de Watteville, a la manie de *tourner* comme Binet.

Henri, Léopold, Amédée, Léon : à travers ces quatre prénoms Flaubert a cherché la figuration du caractère effacé, féminin, banal et veule, et du type séduisant de son blondin de clerc de notaire.

II. Voici maintenant le séducteur brutal, vigoureuse antithèse du précédent. Voici l'homme « brun, cassant, chasseur en habits de velours, rude, hâlé, énergique et viveur », qui s'entendit à « remuer vigoureusement » le tempérament de sa maîtresse. Il aurait pu s'appeler *Georges*, d'un prénom bien fait, selon Emma, pour un garçon « fort et brun » (28). Mais son créateur commença par le baptiser *Théodore Duval*.

Duval — un dissyllabe encore, comme *Leclerc*, *Duprey* et *Dupuis*, mais autrement sonore : une fanfare de victoire. Du reste, dans la *Dame aux Camélias* qui est précisément de 1851, Marguerite Gautier ne meurt-elle pas pour un Armand *Duval*? N'importe, ce nom rappelle trop le type des précédents, pour que cet air de famille ne soit pas une contre-indication. Flaubert a raison de ne pas opposer dissyllabe à dissyllabe, mais à la minceur de l'un l'épaisse carrure de *Boulanger*. — Ce dernier nom, d'autre part, faisait mieux l'affaire avec les prénoms (*Théodore* ou *Rodolphe*), que *Duval* eût heurtés par sa dentale, et dont il prolongeait trop complaisamment l'effet (ceci s'éclairera tout à l'heure).

Considérés en eux-mêmes, ces deux mots de *Théodore* et de *Rodolphe* décèlent à nouveau chez l'écrivain une façon significative de tenir à certaines sonorités qui lui paraissent convenir à son personnage; ici l'*r* et le *odo*, communs à l'un et à l'autre, annonceraient l'enjôleur sûr de lui. Aussi le prénom de *Théodore*, libéré par l'adoption de *Rodolphe*, a-t-il passé à un Don Juan au petit pied, l'amant et le ravisseur de

(28) *Madame Bovary*, p. 123.

Félicité (29). Le jour des comices, ce domestique du notaire, au bras de sa conquête, fait l'avantageux dans le vieil habit bleu à boutons d'or que lui a passé son maître (30), cet habit bleu qu'il portait encore à l'enterrement d'Emma, et qui scandalise M. Homais. « Joli cœur », dit de lui, à cet endroit, Flaubert dans un scénario. C'est bien cela : Théodore ou le sous-Rodolphe.

Rodolphe est de plus haute origine, puisqu'il représente, lui aussi, un prénom italien : Rodolfo (que Flaubert écrit *Rodolpho*). Décidément, « l'éducation sentimentale » d'Emma, qui symbolise celle des générations romantiques, fait une part non petite à l'exotisme méditerranéen. Ce « *Rodolphe* » figurait parmi les personnages de théâtre et de romance dont Mlle Rouault avait rêvé au couvent (31). Avant de devenir le seigneur d'un domaine normand, Rodolphe a commencé par être un sujet de vignette, dont s'éprenaient vaguement les demoiselles.

Si le lecteur ne s'en doute pas, c'est que le romancier n'a pas laissé subsister ce détail. Ici encore, et pour la même raison que plus haut, on peut le regretter. Certes, on conçoit qu'Emma subisse l'ascendant d'un homme qui incarne à ses yeux la fausse poésie dont elle s'est éprise au temps où, pensionnaire d'une maison aristocratique, elle entrevoyait « l'attirante fantasmagorie des réalités sentimentales ». Mais l'effet d'une « cristallisation » n'aurait pas été moins fort que celui d'une disposition diffuse. Et l'on comprendrait mieux, croyons-nous, l'impression produite par ce cavalier aux longues bottes molles, l'on sentirait mieux quelle bouffée de souvenirs il apporte dans le triste présent de la Yonvillaise, s'il était paré, par surcroît, d'un nom caressé, peu d'années auparavant, dans le secret d'un jeune cœur.

Peut-être Flaubert n'a-t-il pas voulu trop accuser cet aspect du personnage, qui trompe sur sa vraie nature. Le prénom ne devait pas démentir le nom d'une façon trop éclatante, il devait se laisser *éteindre* par lui. Car c'est bien cette fonction que Flaubert a confiée à ce mot plus lourd, plus terne, plus trapu, plus trivial, de *Boulanger*. Le Vénitien d'opéra quitte

(29) Le père d'Emma, avec ses boucles d'oreilles et ses goûts dispendieux, s'appelle aussi *Théodore* (*Madame Bovary*, p. 238).
(30) *Eb. et Fragm.*, t. I, p. 554.
(31) Voir notre article cité de la *R H L F*, p. 222, n. 1. — *Rodolphe*, ainsi s'appelle le séducteur dans une pièce d'Em. Augier et J. Sandeau, qui date, elle aussi, de 1851 (*La chasse au roman*, comédie-vaudeville). Plus connu est le *Rodolphe*, amoureux et poète, des *Scènes de la Bohème* de H. Murger (1851).

sa gondole pour une campagne de chez nous. L'idéal s'acoquine avec le réel. Emma n'aperçoit que l'apparence *Rodolphe*, et son amant, au fond, est *Boulanger*. *Rodolphe Boulanger*, ou la prétention dans le commun.

Ce n'est pas le seul cas dans *Madame Bovary* d'un pareil accouplement. Parmi les noms auxquels Emma a songé pour sa fille, nous avons cité celui de *Léocadie*. Il n'est pas retenu, mais non plus que celui de *Théodore*, il ne disparaît du roman : il passe seulement sur une autre tête, et laquelle! Lorsque Léon, après la mort d'Emma, convole en justes noces, qui épouse-t-il? « Mlle *Léocadie Lebœuf*, de *Bondeville*. » Ici le prénom est encore plus recherché, le patronyme plus agressivement matériel : au total, effet grossi, et renforcé encore — on reconnaît Flaubert à cette outrance — par le nom de la localité. Si l'on n'évoque pas une grosse fille, aux joues et aux bras rouges, au corsage opulent, dans une famille cossue, c'est qu'on a l'imagination rétive. « Pauvre Léocadie! » (32) te voilà bien affublée par le faux goût de tes parents... Encore n'est-ce là qu'une dérision superficielle, à côté de cette ironie de Mme Bovary songeant, pour baptiser sa fille, au prénom de la future femme de son amant!

PHARMACIEN, CURE, NOTAIRE.

Les *Homais*, ou *Hommais*, ne manquaient pas, dit-on, dans la région de Rouen. Cependant, lorsque le romancier fait allusion aux colères provoquées par son type de pharmacien, il parle non des homonymes, mais des confrères de la Seine-Inférieure (33). A en juger, du reste, par l'étymologie que l'on doit à l'ironie complaisante de l'auteur, *Homais* serait, lui aussi, un nom parlant : « *Homais* vient de *Homo* : l'homme » : l'homme en soi, l'homme essentiel. Boutade misanthropique, encore qu'il ne soit pas impossible — qu'en eût dit Flaubert? — d'écrire une « Apologie pour M. Homais ».

Pas de prénom pour l'Homme : il ne doit pas en avoir (mais c'est aussi le cas du curé, et des bourgeois d'Yonville). En revanche, son oncle — un filateur — s'appelait *Benjamin*. Comment ne pas penser au *Bonhomme Richard*, dont le sens pratique — et le déisme — se retrouvent en caricature chez

(32) Cette apostrophe appartient au refrain de la « romance de Léocadie », dans le drame lyrique *Léocadie*, joué à l'Opéra-Comique en 1824 (paroles de Scribe, musique de Auber).

(33) Voir *Corr.*, 6e série, p. 107.

notre pharmacien? Aussi bien Flaubert a-t-il lui-même complété la désignation, en baptisant l'un des fils Homais : « *Franklin* [représente] la liberté », dit le père. Soit. Mais voyez le jeune Franklin récitant tout d'une haleine la table de Pythagore (34) : n'est-ce pas le signe d'un esprit positif en accord avec son prénom?

Ces prénoms des enfants Homais, toutefois, éclairent plutôt le génie de celui qui les a choisis, pour des raisons qu'il explique lui-même : raisons politiques pour les garçons (*Napoléon, Franklin*), et littéraires pour les filles (*Irma, Athalie*). Ils nous paraissent bien excentriques. A Flaubert aussi, sans doute, encore que le fils d'*Achille-Cléophas*, que l'ami de *Félix-Archimède* Pouchet, ait pu être blasé à cet égard (quelle floraison d'imitations antiques pendant la Révolution!) — Une sœur de Bouilhet s'appelait *Esther*, de même que cette demoiselle de Bovery dont « l'affaire Loursel » avait, quelques années plus tôt, appris aux Rouennais l'aventure avec un jeune pharmacien (35). D'*Esther* à *Athalie*, la pente était facile pour une imagination sur la piste du ridicule, et qui sut l'atteindre aussi en appliquant à un gamin d'Yonville un prénom impérial. En Orient, Flaubert avait été très frappé (36) du choix fait par son drogman Stephany pour baptiser un fils qui lui était né en Perse : *Napoléon!* Le fils Homais traînant ce vocable prestigieux dans un incident comme celui de la chaux vive, il en résultait un de ces contrastes burlesques dont le romancier se délectait tout le premier (37).

Un contraste d'une autre portée, c'est celui du pharmacien et du curé. Pour celui-ci, Flaubert essaya deux ou trois noms (*Mallier, Grenier*) avant d'adopter *Bournisien*. Quelle trouvaille! et comme ce mot volumineux et opaque convient à l'individu qui le porte! Si le soleil du soir, dans la scène de l'église, blanchit la soutane de l'ecclésiastique, aucun rayon n'éclaire son intelligence ni ne dore son nom. Il est enfermé dans ces syllabes comme dans la cage de sa bonté, de sa bêtise et de sa force.

Que dire maintenant d'un nom comme *Lestiboudois*, qui passe, nous l'avons vu, d'un personnage à l'autre, du possesseur

(34) *Madame Bovary*, éd. Conard, p. 124 et p. 477.
(35) *Les Lettres françaises*, 11 avril 1947.
(36) Il y revient à deux reprises : lettre de Constantinople, 14 nov. 1850; et *Notes de voyages*, t. II, p. 6. — Du reste, un ami de Bouilhet s'appelait Napoléon Gallet (*Corr.*, 4e série, p. 218, l. de 1857) : ce paragraphe fait irrésistiblement songer à Homais.
(37) « Napoléon se mit à pousser des hurlements, etc. » (*Madame Bovary*, p. 141).

de la ferme des Bertaux au sacristain-fossoyeur-jardinier? Il y avait alors un Thémistocle Lestiboudois, médecin et homme politique, né à Lille dont il fut député sous Louis-Philippe. Les journaux parlèrent de lui dans l'été de 1846, au moment de la catastrophe de chemin de fer de Fampoux, à laquelle il échappa et où il fit preuve d'un grand dévouement pour soigner les blessés. Libéral alors, il s'orienta à droite, comme tant d'autres, après 1848, et suivit la fortune de Louis-Napoléon. Vers le moment où Flaubert écrivait ce nom dans son premier scénario, Lestiboudois figurait sur la liste de la *Commission consultative pour* 1851, juste au-dessous du député Levavasseur, que connaissaient, je crois, les Flaubert.

Quelques mots seulement sur le notaire, ou plutôt les notaires, puisqu'un brouillon met en scène un *M. Belami* dans le bal à la Vaubyessard, et puisque Léon travaille à Rouen dans l'étude de *Me Dubocage :* était-ce un parent de la poétesse rouennaise du XVIIIe siècle? Le notaire d'Yonville n'a point reçu son nom d'emblée, il s'en faut. Après avoir hésité entre *Me Bordeaux, Me Dambrieux, Me Longuemare, Me Dussautoy* (38), l'écrivain fixa son choix non encore sur *Guillaumin,* mais sur *Guillaumet.* Sans doute trouva-t-il, à l'usage, ce dernier mot trop léger, trop sautillant, avec son suffixe diminutif. La finale en *in* donne le poids qu'il faut au personnage assez gourmé du roman.

•

LE COUPLE LHEUREUX-VINÇART.

Si l'on avait à trouver un nom pour l'usurier gascon qui causa le suicide de Mme Bovary, il y a fort à parier qu'on ne choisirait pas celui de *Lheureux.*

Gascon, avons-nous dit. Si dur qu'il soit pour sa Normandie, Flaubert n'y fait pas naître ce scélérat. « Né Gascon », écrit-il, « mais devenu normand » : un renard (39) qui double « sa faconde méridionale de cautèle cauchoise ». N'entendons pas ce « devenu » trop strictement : Lheureux est resté du Midi par son physique, si opposé au type normand, par son teint de réglisse claire (40), par ses petits yeux noirs. Il n'a rien

(38) Le *Dusautoy,* tailleur, existait déjà sous Louis-Philippe (rue de Richelieu, 26). Il faisait beaucoup de réclame dans les journaux de modes.
(39) Nous pensons au vers de La Fontaine « Certain renard gascon, d'autres disent normand », que Flaubert avait peut-être en tête en écrivant ceci.
(40) Le teint de Mme Schlésinger, qui n'a pourtant rien à faire ici. — On a l'impression que ce portrait de Lheureux a été fait sur un modèle vivant. Les flaubertistes ont parlé d'un certain *Rey,* Auvergnat. Je ne sais,

perdu de son bagout, encore que l'emploi raisonné du style indirect chez Flaubert ne se prête pas merveilleusement à nous donner la sensation de cette volubilité. Mais les romanciers disposent de bien d'autres moyens pour marquer l'origine, par des particularités d'élocution ou de prononciation, — sans compter, comme on l'a dit plus haut, le *nom*. Or celui de *Lheureux* n'évoque certes pas la Gascogne. En revanche, à peine avions-nous l'autre année mis le pied au pays de Madame Bovary, qu'un « fait divers », dans le journal *Normandie*, plaçait ce mot sous nos yeux, comme désignant un cultivateur d'une petite localité près d'Yvetot.

S'il est bien impossible de deviner le pays natal du marchand d'étoffes, sommes-nous mieux avertis de la dangereuse activité de l'usurier? Point. Flaubert a évité l'emploi du mot parlant, comme serait *Requin*. Le procédé lui a-t-il paru trop grossier? Pourtant le nom de *Mᵉ Hareng*, appliqué à l'huissier qui prépare la saisie, figure assez la maigreur et la disette pour annoncer le dénuement consécutif aux opérations de cet officier ministériel.

Si *Lheureux* exprime quelque chose, ce ne sont pas les trames du personnage, mais leur réussite. Ce nom parle d'autant mieux qu'on le trouve, en maints endroits des manuscrits, doté d'une apostrophe. Ce spéculateur de bourgade ruine le *Café français*, exécute Emma, et les Messageries du *Lion d'or* pourraient bien ne pas résister longtemps à sa concurrence. Il est l'homme heureux par excellence, celui qui monte : en cela semblable à M. Homais, car le roman n'accorde les sourires de la fortune qu'à la platitude et à la gredinerie. L'étoile de Lheureux éblouit jusqu'à sa victime, qui, pendant longtemps se juge *heureuse* de l'avoir pour « fournisseur et banquier ».

En revanche, elle n'attend que mauvais procédés de ce prêteur de Rouen *que l'on ne voit jamais*, notons-le, mais qui, de loin, est censé diriger les hostilités contre la débitrice. Or, comment s'appelle cet homme, « plus féroce qu'un Arabe », au dire de son compère Lheureux? *Vinçart*, ce « diable », ce « mâtin » de Vinçart (41). Cette fois, le nom est bien ce qu'il doit être. La ressemblance avec *pincer*, le suffixe péjoratif (42), tout donne l'idée d'une cruauté inexorable.

Ainsi Lheureux ne doit pas être considéré sans Vinçart.

(41) *Madame Bovary*. p. 378 et 395.
(42) Ainsi *Bouvard*, péjoratif de *Bouvier*. — On connaît un contemporain de Flaubert, *Vinçard*, qui a écrit sur les ouvriers.

A eux deux, ils représentent la malfaisance triomphante. Seulement, l'un s'abrite derrière l'autre. Si Lheureux a chargé Vinçart des poursuites, c'est qu'il désire ne point « passer pour un tigre parmi ses concitoyens ». Cette précaution lui permet d'assister aux obsèques de celle qu'il a tuée, et d'y pousser des plaintes hypocrites : « Cette pauvre petite dame... Une si bonne personne, etc... » Pour Yonville, Lheureux n'est, ou du moins (car il ne trompe pas tout le monde), il voudrait n'être que Lheureux; ce qu'il y a en lui de Vinçart reste à Rouen. Rendu sensible par l'étude des noms, ce dédoublement révèle chez le romancier les intentions d'un art profondément réfléchi.

LE COUPLE LIEUVAIN-TUVACHE

Un couple encore, mais non plus de noms complémentaires : ceux-ci seraient plutôt antithétiques, un peu comme *Bouvard* et *Pécuchet.* Se figure-t-on un Bouvard qui ne soit corpulent et dégagé, un *Pécuchet* qui ne soit petit, « perdu dans sa redingote » ? De même pour *Lieuvain* et *Tuvache* (43) : lequel fait penser à une bénignité frêle, sinon le premier? et lequel, sinon le second, à une force brutale? Ne voit-on pas le Conseiller de Préfecture, avec son teint jaune et sa voix faible, — et le maire de Yonville, avec sa « figure truculente », ses « favoris énormes » et ses « mains carrées »? Le type du bureaucrate en opposition avec l'homme de plein air. Intervertissez ces deux noms, et l'imagination souffre. Aucun doute : chacun d'eux est celui qu'il fallait, l'un fade et languissant, l'autre rude et agressif.

LES DOMESTIQUES

Appliqué à un garçon d'écurie, le prénom d'*Hippolyte* est parlant, de la même façon à peu près que *Panurge,* pour qui remonte à l'étymologie. Les souvenirs classiques, la présence du premier composant dans des termes d'usage courant, accréditent ce prénom d'*Hippolyte* dans nos esprits, mais assez sourdement pour qu'il n'en résulte aucun effet burlesque.

Flaubert n'a baptisé que fort tard le valet de Mme Le François. Voici, croyons-nous, dans quelles conditions. On sait qu'il s'est renseigné sur la chirurgie des pieds-bots dans un *Traité*

(43) Il y avait à Rouen un *Tuvache* Martin Robert, propriétaire, rue Morand, 12.

pratique du pied-bot (1839) dû à un Normand de Pont-Audemer, Vincent Duval. Or, parmi les sujets que ce praticien se flattait d'avoir guéris, figure un certain Pierre *Hippolyte* Vincent, de Paris. On dira peut-être que cette cure, perdue dans le nombre (c'est la 69e), a fort bien pu échapper à Flaubert. L'objection aurait quelque force, n'était la nature du cas qui précède immédiatement, et où est mis en cause le propre père de l'écrivain. Il s'agit là d'une jeune personne de Caudebec, Cécile Martin, qui bien avant d'aller, en 1838, consulter Duval, était passée par les mains du Dr Flaubert, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Nous en dirons quelques mots.

Cécile Martin, alors âgée d'une dizaine d'années, était venue à Rouen en 1827 pour être soignée d'une conjonctivite purulente. Après s'être occupé des yeux (avec un succès mitigé), le Dr Flaubert « voulut essayer... de guérir le pied difforme [un varus]; le moyen qu'il employa consistait à tenir la jeune fille au lit, la jambe enfermée dans des attelles de fer. Ce traitement fut continué avec la plus grande sévérité pendant six mois. » Il se prolongea encore quelque temps, mais, ne voyant aucune amélioration, les parents firent revenir la petite infirme chez eux.

L'histoire est piquante, rapprochée du roman. Lorsque, dans *Madame Bovary*, le Dr Cavinet s'en prend aux insensés qui veulent redresser les pieds-bots, qui croirait que ses sarcasmes retombent sur une tête vénérée? Il est vrai que le père de l'auteur s'était borné à des moyens mécaniques, sans opération. Et peut-être n'était-il pas tendre dans ses réflexions sur ceux qui prétendaient réussir, et par une autre méthode, là où il avait échoué.

En tout cas, on peut supposer sans témérité que le romancier n'a pas arrêté sa lecture juste à la fin de l'Observation 68e, et que son œil est descendu un peu plus bas. Du reste, la *Table des matières* n'offre-t-elle pas ces deux lignes à la suite : « Mlle Cécile Martin — *Hippolyte* Vincent »? C'est là que Flaubert aura avisé ce prénom. Il eut raison de juger de bonne prise ce don du hasard.

Quant à la fillette qu'Emma prit à quatorze ans, pour la styler, Flaubert hésita entre deux prénoms, ceux que lui offrait la pièce de Monnier, où à côté de Mlle *Victoire*, la bonne s'appelle *Félicité*. Ainsi fut nommée la servante de Mme Bovary, la dissipée et la voleuse. Prénom « professionnel », puisqu'il est aussi celui de la servante de Mme Aubain (44),

(44) Même prénom de servante dans *Le Candidat*.

pour qui le sens du mot fait antiphrase, tant elle a connu de déceptions tout au long d'une vie sacrifiée.

Le roman de 1857 offre, comme chacun sait, un premier crayon de cette héroïne d'*Un cœur simple,* en la personne de la domestique de ferme qui monte sur l'estrade, le jour des comices, pour recevoir une médaille : *Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux.* Ici encore, Flaubert a tâtonné. Il l'a appelée d'abord *Elisabeth Petitot.* Ce prénom lui paraissait donc expressif d'une longue fidélité. Pensait-il à Mme Elisabeth, qui partagea jusqu'à la mort la captivité de son frère Louis XVI? Ou au dévouement filial de la jeune Elisabeth, dans le roman de Mme Cottin (45)? Quoi qu'il en soit, devant *Elisabeth* vint se placer *Catherine,* comme pour évoquer, en suggérant une expression bien connue (*coiffer sainte Catherine*), le célibat de la vieille fille. Enfin la trinité allégorique se compléta par un troisième prénom qui, après s'être mis modestement à la suite des deux autres, finit par se caser entre eux, de manière à former, avec le nom définitif, un alexandrin régulier. Ce prénom plutôt masculin de *Nicaise* (46) ressemble trop à *niaise* pour ne pas insinuer une telle idée, quand bien même on ne connaîtrait pas le conte de La Fontaine. Fidèle, délaissée, simple d'esprit, — toute la personne est dans ses prénoms.

Quant au nom, l'adoption de *Leroux* à la place de *Petitot* pourrait bien, comme l'idée du double et du triple prénom, provenir de ce que Flaubert a vu et entendu aux comices de Grand-Couronne (47), le 18 juillet 1852. Parmi les lauréats figurait une servante de basse-cour, du nom de *Marie-Anne Legendre.* A supposer que le romancier ait mal saisi ces syllabes au moment de la proclamation, il les lut certainement le lendemain tout à loisir dans le *Nouvelliste de Rouen* (48). N'a-t-il pas abandonné *Petitot* sous l'influence de ce mot de *Legendre,* dont celui de *Leroux* se rapproche visiblement?

Ainsi le portrait de la « petite vieille femme de maintien craintif », ce morceau d'anthologie, n'est pas sorti de l'imagination du romancier, mais de son observation aiguë : il a dû « *lorgner* » sur l'estrade cette « face plissée » et ces « longues

(45) *Elisabeth ou les exilés en Sibérie* (1806).
(46) Il y a à Rouen une rue *Saint-Nicaise.*
(47) Et non point à ceux de Darnétal comme on le répète à tort depuis qu'on écrit sur *Madame Bovary.*
(48) C'est ainsi qu'on trouve dans les brouillons une liste de lauréats, parmi lesquels un certain *Massif* : nom remarquable en effet, que l'écrivain a emprunté tel quel à la réalité.

mains entr'ouvertes ». Et comme il n'était pas de ceux qui embellissent la réalité, au lieu de la médaille *et des* 60 francs que Marie-Anne Legendre avait effectivement reçus pour quarante-cinq ans de service, Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux doit se contenter d'une récompense encore plus dérisoire : une médaille *de* 25 francs pour cinquante-quatre ans de service. On voit qu'un « réaliste » ne se prive pas plus qu'un autre de donner son coup de pouce.

III

Tout inachevée qu'elle est, cette revue des noms et prénoms dans *Madame Bovary* permet d'apprécier l'art de Flaubert en la matière. Nous ne croyons pas être dupe d'impressions purement subjectives, en déclarant ses choix très heureux. Quand il donne à la principale auberge d'Yonville le nom du *Lion d'or,* à la propriétaire celui de la *veuve Le François,* cette conjonction ne paraît-elle pas *vraisemblable* (49)? Ne représente-t-elle pas admirablement la vieille auberge de campagne, vivant un peu sur son passé peut-être, mais bien assise, avec ses habitués et son activité sans éclat comme sans défaillance? Et l'opposition du *Café français,* qui périt par modernisme, complète la signification.

Du reste, altérez les rapports établis par le romancier, il en résultera des fausses notes dont vous pourriez bien être choqué. Les grands écrivains de théâtre sont tels et par les scènes qu'ils font, et par celles qu'ils évitent. Ainsi des autres genres : le chef-d'œuvre est dû non seulement aux qualités positives, mais à l'absence de défauts.

En dehors de leur convenance avec les individus, les noms doivent encore trancher les uns sur les autres assez vigoureusement pour soutenir l'idée particulière que le lecteur doit se former de chaque personnage. L'écrivain ne manquerait pas sans risque à cette règle, même en vue d'effets raffinés. A cet égard comme à plusieurs autres — soit dit sans contrister les partisans du roman de 1870 — *l'Education sentimentale* paraît inférieure à *Madame Bovary :* « En somme », a écrit excellemment E. Faguet, « le relief étonnant avec lequel les personnages même secondaires, même de troisième ordre, se présen-

(49) Si vraisemblable qu'elle est vraie : l'auteur de ces lignes l'a rencontrée, il y a une dizaine d'années, dans un gros bourg du centre de la France.

taient à nous dans *Madame Bovary,* Flaubert en a comme perdu le secret dans l'*Education sentimentale* ». Il faudrait voir si « l'indistinct » et le « flottant » de certaines figures ne se retrouvent pas dans leurs noms, quelque peine que Flaubert ait prise avant de fixer ses choix (50).

Ceux-ci, en effet, sont rarement, on l'a vu, dus à une intuition première. En cela comme dans le reste, Flaubert n'obtient un résultat que par la contention d'esprit. Le nom une fois adopté, ce n'est pas assez dire qu'il y tient : il en est tenu, possédé lui-même. Certains schèmes, certaines syllabes le fascinent. Ainsi *Bo* ou *Bou* suivi d'un *v* : *Bovary* ou *Bouvary, Bouvard, M. de Bouvigny* (dans le *Candidat*) (51). Cela ne correspond-il pas à une sclérose de l'imagination? On ne peut écarter cette idée quand on voit, par exemple, le romancier transporter les mêmes prénoms *(Denis-Bartholomé)* du père de Bovary au père naturel de Bouvard.

Si les sentiers peu fréquentés que l'on a suivis dans cet article rejoignent, comme on croit l'apercevoir, les avenues de la grande critique; si les observations recueillies en chemin complètent les vues prises de plus haut sur la nature et l'art de l'écrivain, n'en peut-on inférer que l'étude des noms et des prénoms, telle qu'on vient de l'esquisser, n'est humble qu'en apparence?

(50) Mlle G. Leleu me signale, chez un collectionneur flaubertiste qui m'autorise à le nommer, M. Le Tallec, une liste de noms et de prénoms dressée par Flaubert pour l'*Education sentimentale* sous le titre : « Noms de bourgeois. »

(51) Sur une « fascination » du même genre, voir *R H L F., art. cit.*, p. 224, n. 2.

AGE DE FER

par RENÉ JENTET

A l'embauche ce fut rapide. Poussé de porte en couloir, de couloir en bureau, de bureau en guichet, je me suis trouvé conduit par une sorte d'attraction de mes prédécesseurs et par la poussée de mes suivants auprès de personnages sans tête qui m'étiquetaient, me tamponnaient, me numérotaient comme un paquet dans un bureau de poste. Moi aussi, pour eux, j'étais un personnage sans tête, comme tous ces ouvriers qui, ce jour-là, s'étaient présentés à l'embauche. Ils se ressemblaient tous : bureaux, guichets, grilles, et employés derrière les grilles, ordres de service, buvard taché et moi-même devant un contrat qu'on me remet pour double signature et dont on s'étonne que je veuille le lire.

Au bout du couloir il y a un siège, devant le siège une lampe pour prises de vues de cinéma, ou identité judiciaire. J'ai un numéro sous le cou; photo d'identité avec, sous la glotte, des chiffres qui doivent remplacer mes nom, prénoms et qualité. Dans la société moderne, on est plus facilement le 25.747 que Pierre ou Paul, le 435.312 que peintre, fruitier ou professeur. Il arrive le plus souvent, alors que l'on a un seul prénom, d'être à la fois le 00054 pour l'association Z, le 23-75 095402 12 pour les assurances sociales, le 7.090 pour l'alimentation, le 34 à l'hôpital et la chambre 12 à l'hôtel. Je ne sais pas encore quels sont les milliers, centaines, dizaines qui me caractérisent; aussi, m'en vais-je avec sous le cou une étiquette idéale où le numéro est en blanc, m'asseoir avec les autres pour attendre l'arrêt du sort. Tout à l'heure, la visite médicale m'a traduit en graphiques; l'infirmière m'appela au bout d'une demi-heure, m'installa d'emblée dans un interrogatoire de policier ou de psychiatre, pour connaître si j'avais eu la rougeole, la syphilis et le certificat d'études. Je dois lui montrer mes jambes pour qu'elle voie si je n'ai pas de varices. Pantalon levé jusqu'aux genoux, pour ne point perdre de temps, je dois lire la quatrième ligne d'un tableau pour vérification oculaire. Tout s'est bien passé. Elle trace sur un carton vert

des lignes brisées. C'est fait. On me pousse torse nu, la chemise à la main, nanti d'un nouveau papier, vers le cabinet du médecin qui renouvelle pour nous le cérémonial des conseils de révision : Poumons? Rien. — Voyons radioscopie; toussez; côté droit? accident; Cicatrice? Chute de bicyclette. — Ascendants? Bonne santé. — Tac au tac de questions et réponses sans âme qui serviront à terminer l'assemblage de lignes brisées sur le carton en qui l'on a transmué mes valeurs. Le graphique peut se rendre au 74 se faire photographier. C'est fait. Et maintenant que je suis un numéro en promenade, je m'en vais le long de la Seine rejoindre l'atelier 75, groupe K et M. X. qui doit m'initier rapidement au travail d'ouvrier spécialisé sur machine. Il est 2 heures moins le quart; c'est à 2 heures. Vite. Vite. Les voitures vont vite. Elles ont dans le ventre une pièce à laquelle je vais travailler, répétant les mêmes gestes durant des heures et des jours, trouant le même trou, fraisant et taraudant sans cesse. Vite. Vite. Avec l'huile et le concert des machines. Dehors il fait doux. Les ponts de la Seine sont chauds de la lumière du soleil. Suis-je vraiment en liberté? Suis-je quelque chose ou quelqu'un? je m'y perds. Là, c'est le métro; ligne numéro 8 ou 10; ici, c'est une voiture 8448 RM 6. Je suis dans le X[e] arrondissement, le 15 septembre 1947; il va être 2 heures. Qui ça, je? Ah, le 270403, numéro de matricule, comme dans l'armée, comme les billets de banque. Vivant N° 270403, à l'usine. Et vite, sinon, c'est une heure qui tombe pour trois minutes perdues à l'horloge de pointage.

Ne pensez pas, fût-ce cinq minutes; c'est de trop. Le prix de revient augmente; on perd son tour à la file d'attente; on rate le train ou l'occasion. Portier. Vestiaire. Un nègre se déshabille soigneusement. Là, je suis le numéro 231. Demain, j'achèterai un cadenas. Il est défendu de chanter dans les ateliers. Chanter? Ah, c'est vrai, je me rappelle toute la musique du monde. Celle des bois et des vents. Celle des pensées justes et des âmes pacifiées. Je me dépêche, là aussi, pendant qu'il me reste de la mémoire. Une mémoire que l'on doit perdre petit à petit si elle n'est pas d'or pur, minée, grignotée, rognée par la colossale cacophonie des ateliers en marche, avec ses deux vacarmes, montant des machines et descendant des transmissions, se rencontrant à hauteur d'homme. A hauteur d'oreille d'homme, plutôt; car le reste est devenu un morceau de courroie, un bout de fonte, un prolongement de levier, une suite obligée au Fer polymorphe et blafard. Une odeur de grenaille de Fer et d'huile lourde bouillonne sous les ver-

rières. Où sont les ouvriers? J'en vois un qui s'agite avec des gestes fous et angulaires. Un zigzag en rotation. C'est moi ou, du moins, ce peut être moi! La vitesse tourne. Le Fer tourne avec des stridences multipliées. L'huile tourne sur le cœur et dans les engrenages. L'engrenage dévore le fer, et le fer mange cœur et pensée. Du fer pour tout le monde, en haut et en bas; du fer qui bave, qui rejette, qui pullule, qui s'écrase et qui s'écroule avec du feu sur les villes. En tout cas sur nos têtes, dans cet atelier, et sur nos mains. Avec une pince à épiler, le régleur s'extirpe consciencieusement un peu de grenaille giclée dans la paume.

Depuis huit jours je me suis fait des mains de prisonnier, des mains pour les chaînes. Tuméfiées et détrempées d'huile lourde et par le contact malsain du métal. Je suis encore un mauvais numéro. Trop de chair vivante, trop de pensées, trop de regards. Hier, j'ai dû aller au lavabo et vomir plus que le morceau de pain du casse-croûte, la nausée de l'huile, du fer et de l'ombre. A travers les verrières, au bout du ciel nocturne, j'essaie d'apercevoir une étoile. Non, le foret s'est cassé : il faut le changer; la courroie a sauté; le corroyeur est parti. Servir la machine! Pour une pièce sous le ventre d'une voiture qui roulera vite, très vite, jusqu'à sa mort de vieille ferraille. Tout clignote. Stridence des taraudages sans terme, grincement du métal mordu par la mécanique. Pièces gauches et pièces droites s'entassent devant mon groupe. Pièce gauche en main gauche; j'époussette la limaille et m'en incruste les doigts. Pose de la pièce, un volant dans chaque main pour serrer. Mise en route, j'embraye; le tour marche. Volte-face. Tour droit; pièce droite. Voltige sur une jambe; bras droit vers le tas, main gauche à la manœuvre. J'ôte la pièce, la vérifie et la lance sans perdre un regard sur une tringle d'attente où elle retombe avec un bruit de fonte malmenée. Un bruit de plus dans ce désert aux milliards de bruits. Assez! J'ai dû perdre dix secondes pour une opération calculée à 48. Pose de la pièce droite; yeux clos; saut vers l'avant. Main à l'alésoir. La pièce rechigne. Un coup de marteau sur l'axe. Elle entre. Encore un coup de marteau. Encore. Encore. On démarre, et tout tranquillement l'alésoir s'achemine tandis que je vire du pied pour foncer à la foreuse. Giclée d'huile, métal qui chauffe. Copeaux et serpentins de fer qui s'enroulent. Tiens! cette manette a l'air d'une main. Mais non. C'est ma main! ma main de machine qui s'affole avec des saccades idiotes et calculées, en obédience à ce for-

midable despote au crâne de fonte qui bat sur nos têtes le rythme des obsessions industrielles. Augmentez la vitesse. Augmenter le total. Quel total? N'importe lequel, pourvu qu'il chiffre, habille les statistiques et dépasse le charroi du temps. Sur le pied gauche, sur le pied droit, jambes écartées comme pour une figure de danse, j'exécute une gymnastique éperdue : Serrez, desserrez, vissez, dévissez, coulissez, percez, taraudez, cassez, sabotez, réparez, produisez; voltige sur deux savates nageant dans l'huile. Les mains s'accrochent aux commandes comme des pieuvres à jeun sur une proie de passage. Face à gauche, gauche! Débrayage, embrayage. Marche! Une, deux. Une, deux. Finalement, qu'est-ce que je fabrique? Boîtes à sardines, pont arrière, carlingue ou lessiveuse? Rien de tout cela. La chaîne fabrique; moi, rien! Je perce, je taraude, je tourne. Quoi? Du fer à mine baroque fourni par l'ouvrier d'arrière avec la conscience acéphale d'un bon robot. Car bons robots nous sommes si nous voulons attraper le boni. Bons robots si nous voulons attraper le train, la fin de l'année, la retraite et des bribes de sécurité sociale. Ne désertons pas l'armée des robots, on nous prendrait pour des hommes, pour des enfants de la Vie et de la Lumière. Voulez-vous voir l'homme? Déchiffrez les tableaux d'art moderne façonnés à coups de papier collant, de plâtre, de mastic et de carton sale. Ce groupe ressemblant à deux seringues plantées dans le ventre d'un crocodile femelle monté sur pilotis, c'est le visage de l'homme pour les esthètes. Et ce carreau noir crevé d'un œil en tétraèdre, flottant sur des zigzags posés au sommet de tibias vert pomme, c'est encore l'homme, vu par la machine sans doute! Interprété par des mécaniques intellectuelles à deux roues. Deux roues! Je les ai bien en main pour arrêter le tour. Et des mains! Il en fut pour élever le Parthénon, féconder les terres de France, sculpter la pierre des cathédrales.

La sonnerie de fin d'équipe a du mal à trouer le bruit. Je débraye posément. Un geste enfin qui ne s'essoufle pas. Je plonge jusqu'au coude dans un chiffon rigide d'huile et de crasse ferreuse. Pointage. Vestiaire. Il est tard. Le troublant est que ces heures sans pensée passent, au fond, très vite. Très vite aussi, sur le pavé de Paris, les pas résonnent jusqu'au métro. Chiffres et gestes s'agitent confusément dans un souvenir machinal. Pièce gauche, pièce droite; 150. Tour droit. Pointage. Embraye. Débraye. Cadence de guignols à ressorts. Robot et bon robot, va-t'en dormir.

LE COMBAT DE L'OBLIGADO

ÉPISODE OUBLIÉ DES GUERRES NAVALES

par JACQUES LEVRON

Le combat de l'*Obligado*, qui se déroula en novembre 1845, constitua un de ces glorieux faits d'armes à l'actif de la marine française, que les manuels d'histoire et même les ouvrages d'érudition paraissent ignorer. Si le nom d'Obligado n'est pas entièrement tombé dans l'oubli, c'est bien uniquement parce qu'une voie parisienne (et une station de métro qui a d'ailleurs récemment perdu cette appellation) en conservaient le souvenir.

Et pourtant, ce combat naval qui opposa une escadre franco-britannique aux navires et à l'artillerie du dictateur argentin Rosas fut plein d'enseignement, puisqu'il vit le triomphe de la marine à vapeur sur la marine à voiles et démontra la supériorité définitive de la première sur la seconde. C'est pourquoi il peut paraître intéressant malgré l'obscurité relative de ce combat, d'en retracer les péripéties d'après le *Journal* inédit tenu par un officier qui commandait l'un des navires engagés dans l'action : le lieutenant de vaisseau Amand de Miniac (1).

Par suite de quelles circonstances le sage gouvernement de la reine Victoria, le prudent gouvernement de Louis-Philippe avaient-ils été amenés à engager l'un et l'autre une division navale dans une expédition si lointaine? Les origines de cette lutte étaient complexes. La cause première venait en effet de la rivalité qui opposait alors le dictateur de l'Argentine, le tyran Rosas, maître du pays, aux libéraux du Paraguay qui, depuis 1839, occupaient la capitale de cette « République orientale », Montevideo.

Il y avait entre eux conflit politique et idéologique tout à

(1) Ce journal inédit nous a été confié par les descendants de cet officier.

la fois. Sous des apparences brutales, avec des procédés atroces, Rosas poursuivait au fond de hautes et nobles visées : il cherchait à constituer un état argentin fort, durable, composé d'une fédération indissoluble de nations. La république orientale s'efforçait de maintenir contre lui son indépendance, et comme les dictateurs n'en sont pas à une contradiction près, Rosas qui s'appuyait en Argentine sur les gauchos de la plaine contre les propriétaires aristocrates de ce pays, soutenait en revanche les conservateurs uruguayens qui s'étaient réfugiés à Buenos-Ayres, contre les libéraux qui gouvernaient à Montevideo.

Aux yeux des étrangers, Rosas était un tyran abominable. L'Angleterre le haïssait, parce qu'il entendait se passer d'elle. La France de Louis-Philippe n'aimait guère ses façons trop violentes. Quand la guerre éclata entre l'Argentine et le Paraguay, toutes les sympathies des deux grandes nations européennes allèrent à ce dernier pays. Des libéraux français accoururent à Montevideo pour aider ces Uruguayens qui incarnaient la cause du libéralisme. Garibaldi et sa légion vinrent de leur côté se mettre à leur disposition.

Ce n'était tout de même pas une suffisante raison pour que France et Angleterre intervinssent officiellement. Mais la lutte entre les deux états que séparait tout juste l'immense embouchure du Rio de la Plata risquait de compromettre nos intérêts économiques. Des milliers de Français résidaient à Buenos-Ayres, à Montevideo et dans l'arrière-pays. Il importait de les protéger, il importait d'assurer la liberté du commerce sur les fleuves.

Voilà pourquoi, le 2 décembre 1844, une division navale française quittait Toulon et, par Gibraltar, gagnait Montevideo où elle mouillait le 27 février 1845. Elle était placée sous les ordres de l'amiral Lainé et rejoignait la flotte britannique, déjà arrivée sur les lieux. Nous allons suivre désormais le récit du lieutenant de vaisseau de Miniac, commandant l'*Expéditive*, une des unités de cette division.

Rosas avait bloqué le port de Montevideo. Il avait décidé qu'aucun navire marchand, ayant communiqué avec la ville ennemie, ne serait autorisé à mouiller à Buenos-Ayres. Afin d'éviter toute contrebande, l'escadre franco-britannique devait donc se livrer à la visite de ses propres nationaux. Cependant, le blocus du port uruguayen était loin d'être hermétique. Le dictateur argentin en réclamait le renfor-

cement. Pour ne pas léser les intérêts français, la demande du dictateur finit par être momentanément agréée.

En conséquence, chargé d'apporter cette réponse favorable, le commandant de Miniac fut envoyé à Buenos-Ayres par l'amiral Lainé. Il fut admirablement reçu par Rosas, « homme plein de finesse et d'énergie, dont la politique était de choyer les officiers français dans l'espoir de leur tirer des confidences qu'il pensait utiliser contre leur gouvernement ou leurs chefs ». Il participa même à une tertulia, « une soirée donnée par la belle Manuelita, la fille du dictateur, à bord du vaisseau de celle-ci, un simple navire marchand échoué dans la propriété même de Rosas, au milieu des arbustes et des broussailles ».

Le blocus de Montevideo ne dura que quelques mois. De fait, ni le gouvernement français, ni celui de la reine Victoria ne pouvaient supporter qu'on interdît à leurs ressortissants le libre commerce avec l'Uruguay. Une telle décision était en effet contraire au droit des gens. Finalement, deux plénipotentiaires, le baron Deffaudis et M. Ousley, envoyés extraordinaires français et anglais, imposèrent au dictateur un ultimatum par lequel ils l'invitaient à cesser le blocus, avant le 1er juillet 1845. Devant l'attitude outrageante de Rosas la rupture semblait inévitable. Elle fut consommée le 1er août. Et le premier acte de belligérance de l'escadre franco-britannique fut de mettre à son tour le blocus devant Buenos-Ayres. Tous nos compatriotes habitant la capitale se préparèrent à l'abandonner pour n'être point victimes de la surexcitation populaire que Rosas entretenait.

Au milieu du mois d'août, le commandant de Miniac reçut mission de surveiller un des principaux îlots disséminés dans le Rio de la Plata : celui de Martin Garcia. Une faible garnison en occupait le fort. Mais les hostilités ne s'engagèrent vraiment qu'à la fin du mois. Au début de septembre, plusieurs voiles se dirigèrent vers l'îlot. Cette petite flotte était commandée par Garibaldi lui-même qui s'empara sans coup férir du fort, au nom de la république de Montevideo. Le commandant de Miniac reçut le chef italien deux ou trois jours à son bord : « C'était, écrit-il, un homme de taille moyenne, de belle figure, et qui ne manquait ni d'esprit, ni de distinction. Il était âgé d'une quarantaine d'années et ses traits virils, quoique doux et sympathiques, portaient la trace de la vie aventureuse et pleine de dangers qu'il avait déjà menée. »

Après le départ de Garibaldi, le commandant de l'*Expéditive* reprit paisiblement sa faction, en se livrant pour dissiper l'ennui, à de fougueuses parties de chasse sur ce fertile îlot de Martin Garcia qu'occupaient désormais les soldats uruguayens. Mais bientôt, l'amiral Lainé vint à bord de l'*Eclair* inspecter la position et donna au commandant l'ordre de remonter le fleuve Uruguay afin d'y observer la position des Argentins et de porter éventuellement secours à ceux de nos nationaux qui s'étaient réfugiés le long de ses rives.

Cette expédition se déroula sans incident. La surveillance du fleuve n'empêcha pas l'officier de marine d'être sensible aux charmants paysages qui défilaient sous ses yeux : « Une pelouse verte s'étendait à perte de vue, parsemée de beaux arbres. Des troupeaux paisibles y pâturaient. » Au vrai, cette sérénité n'était qu'apparente. De certains ranchos transformés en blockhaus partaient parfois des coups de fusils (mais sans insistance ni adresse...). Quant aux paisibles animaux, ils se révélèrent de véritables enragés dès que les marins français voulurent s'en emparer pour fournir un peu de viande fraîche à l'équipage qui en était privé depuis longtemps.

Au confluent du Rio Negro, à cent kilomètres environ de l'extrémité du Rio de la Plata, l'*Expéditive* rencontra le brick anglais *Acorn* qui était venu aider les réfugiés britanniques et français parqués dans une petite île au milieu du fleuve. Ces réfugiés, entassés dans de misérables cahutes de bois et de joncs construites par eux, se trouvaient dans un effroyable dénuement. Le commandant de Miniac et le capitaine du brick, Bengham, s'efforcèrent de les soulager. Ils commencèrent par assurer la sécurité de l'île (qui n'était séparée de la ville ennemie de Soriano que par un arroyo facile à franchir) au moyen des garnisons franco-britanniques. Il mit un peu d'ordre dans les services du ravitaillement qui laissaient se pratiquer un gaspillage d'autant plus regrettable que les vivres étaient peu abondants; il institua une police pour chaque groupe de même nationalité (car l'entente n'était pas parfaite entre ces réfugiés de pays différents). Enfin, après plusieurs essais infructueux, les marins parvinrent à s'emparer de plusieurs têtes de bétail, dans les gras pâturages du Rinco de Las Gallinas (presqu'île formée par l'Uruguay et le Rio Negro). Ces opérations ne réussirent d'ailleurs que grâce au concours de gauchos ralliés à la république d'Uruguay.

Là-dessus, la goélette *Le Cerf* vint rejoindre l'*Expéditive*. Elle apportait au commandant de Miniac des instructions l'invitant à rallier l'embouchure du Parana pour faire partie de l'expédition qu'on y allait envoyer.

Le Parana, le plus grand et beau fleuve de l'Argentine, était, en effet, la voie de pénétration habituelle à l'intérieur du pays, jusqu'au Paraguay. Il était donc indispensable que l'escadre franco-britannique s'assurât de la liberté du trafic tout au long de ce fleuve. Il semblait en outre certain que, pour marquer son hostilité et son indépendance, Rosas s'opposerait au passage de cette escadre. Il y allait donc de notre prestige et du sort de notre commerce en cette partie de l'Amérique du Sud.

L'escadre franco-britannique se réunit à la fin d'octobre devant le Guazu, nom donné à l'embouchure du Parana : la division française que commandait le capitaine de vaisseau Tréhouart était composée des bâtiments suivants : *Fulton*, seul navire à vapeur, *Saint-Martin, Pandour, Expéditive* et *Procida*. La division anglaise comprenait deux vapeurs : *Gorgone* et *Firiband*, et les bricks ou goélettes *Comus, Dolphin, Philomel* et *Fanny*. Le *Procida* et la *Fanny* étaient des navires de commerce armés de canons, de médiocre valeur.

Dès que les bouches du Guazu furent franchies, les capitaines des navires à voile s'aperçurent de la difficuté de la navigation sur le Parana. Le fleuve ne cesse de sinuer, ce qui empêche de voir à une encablure devant soi. Des bancs de sable multipliaient d'autant plus les risques d'échouage que toutes les bouées, toutes les balises avaient été enlevées. Il fallait parfois naviguer si près des rives que les vergues frôlaient en passant les branches des arbres qui les bordaient. Le spectacle était grandiose. Le Parana a quelquefois jusqu'à deux lieues de large. Mais fort soucieux de ne pas perdre le contact, car cette course sans ordre se faisait « au plus tôt paré » et il fallait sans cesse profiter des occasions de brise, le commandant de Miniac avoue qu'il n'avait guère le temps d'admirer le magnifique panorama qui se déroulait sous ses yeux.

Au bout de cinq ou six jours, la division française était parvenue à la hauteur de la province d'Entre-Rios, territoire formant une immense presqu'île entre l'Uruguay et le Parana. Comme cette province était occupée par des adversaires de Rosas, nos navires mouillèrent en attendant la division

anglaise, et les équipages et l'infanterie de marine profitèrent de ce répit pour faire l'école de bataillon et des tirs d'artillerie.

La marche reprit peu après. Le 18 novembre, l'escadre atteignait la position de l'Obligado.

Ce point du Parana était constitué par un vaste défilé où se réunissent avant de déboucher dans le Rio de la Plata les eaux jusque-là éparses du fleuve. La position était bien choisie pour barrer le passage. Le Parana y est en effet bordé de hautes falaises d'où il est facile d'accumuler les moyens de défense. De fait, les obstacles préparés par les Argentins parurent d'abord formidables aux yeux des Français qui les découvrirent : toutes les hauteurs avaient été garnies de batteries. Sur la rive droite où une haute falaise surplombe l'étroit passage quatre batteries étaient accrochées depuis le niveau du fleuve jusqu'au sommet du promontoire; ainsi d'un tir rasant à un tir plongeant, tout le passage était balayé par le feu des pièces de 32 anglaises que Rosas s'était procurées. Pour défendre la rive gauche, plate et marécageuse, le dictateur avait fait mouiller un brick de guerre armé de grosses pièces, le *Republicano*. Enfin le défilé lui-même était barré au moyen de vingt et quelque goélettes mouillées de front et reliées entre elles par deux fortes chaînes dont les extrémités étaient solidement fixées sur les deux rives. Cette ligne de navires sacrifiés avait pour objet de gêner la marche de nos escadres. L'ensemble donnait une impression de grandeur saisissante, de force infranchissable. Rosas avait dit, paraît-il, en ordonnant l'établissement de cette position : « Avez-vous vu la soupe que j'ai trempée pour eux : ils vont venir s'y brûler les doigts. » Il se flattait d'infliger aux alliés un retentissant échec.

L'escadre française jeta l'ancre à deux milles de la position. La division britannique la rejoignit le 19 novembre. Ce soir-là, les commandants arrêtèrent les dernières dispositions de combat.

Les navires alliés furent répartis en trois divisions. La première était composée du *Saint-Martin* (fr.), du *Comus* (angl.), du *Pandour* (fr.), et du *Dolphin* (angl.); la seconde comprenait le *Philomel* (angl.), l'*Expéditive* (fr.), la *Fanny* (angl.) et la *Procida* (fr.). Formée des trois vapeurs (*Fulton, Gorgone* et *Firibrand*), la troisième division restait en réserve. Le *Saint-Martin* portait le guidon de commandement du commandant Tréhouart qui dirigeait la manœuvre. Tandis que la 1re Division longeait la rive gauche pour attaquer la division de front

et la combattre par le travers, la 2e Division était chargée de neutraliser les batteries en longeant la rive droite et en mouillant à bonne portée.

Le combat s'engagea le 20 novembre, à 8 heures du matin, par un temps magnifique. Vers neuf heures, l'*Expéditive* mouillait à quatre encablures de la batterie la plus rapprochée et ouvrait le feu. Bientôt, la bataille était engagée de tous côtés. Les batteries argentines ripostaient avec violence, prenant surtout à partie la *Saint-Martin* qui s'était avancée par le travers des redoutes. L'*Expéditive* s'efforçait de la protéger.

Vers 10 heures, la chaîne de son ancre ayant été coupée par un boulet, le commandant de Miniac changea de position et vint mouiller par la hanche babord de la *Saint-Martin*, pour remplacer le *Comus* qui, ayant subi des pertes considérables, se retirait du feu. Le même sort atteignait d'ailleurs bientôt la *Saint-Martin*. Plusieurs de ses officiers avaient été tués ou grièvement blessés. La moitié de l'équipage était hors de combat. Le sang coulait par les dallots. Aussi, malgré tout son courage, le commandant Théhouart dut s'éloigner vers midi, acclamé par les marins des autres navires.

Il paraissait évident qu'aucune décision ne pourrait être obtenue, aussi longtemps que le *Republicano* continuerait à accabler de ses boulets les navires alliés qui s'efforçaient de neutraliser les batteries ennemies. C'est pourquoi le *Fulton*, au signal de ralliement, se mit en marche et, utilisant la liberté de manœuvre que lui donnaient ses machines, fit pleuvoir sur le brick une nuée de projectiles. Une effroyable explosion secoua l'air : c'etait le navire ennemi qui sautait. Quand la fumée se fut dissipée, on vit l'équipage qui gagnait la côte à la nage ou sur des barques. Les navires alliés allaient pouvoir tourner désormais tous leurs coups contre les fortifications de la côte argentine.

Ils furent puissamment aidés par les deux vapeurs anglais qui étaient jusque-là restés impassibles. De quelques coups bien ajustés, le capitaine Hope, du *Firebrand*, brisa le barrage des goélettes mouillées de front. Ses forgerons achevèrent de disloquer l'obstacle. Les trois navires à vapeur remontèrent alors le Parana, ce qui permit de diriger des tirs convergents de chaque côté de la position ennemie.

Il était 2 heures de l'après-midi. La victoire semblait assurée. Cependant, les batteries, échelonnées sur la pente de la falaise, ne paraissaient pas avoir subi beaucoup de dom-

mages. Le commandant Tréhouart, qui venait d'arborer son guidon de commandement sur l'*Expéditive* du lieutenant de vaisseau de Miniac, donna ordre à celui-ci et au commandant du *Pandour* de mettre le cap sur les batteries et de les approcher à portée de pistolet. La manœuvre fut aisément exécutée, grâce à une bonne brise. Les deux navires, malgré les boulets qui continuaient de pleuvoir dru (ce fut, avoua plus tard le commandant de Miniac, le moment le plus rude de la journée), s'approchèrent si près de la terre qu'ils s'échouèrent tous les deux, mais dans une position favorable, permettant à toute l'artillerie de fonctionner. Aussi bien, les trois vapeurs vinrent-ils bientôt à la rescousse. Ils avaient complètement démonté la batterie située sur le sommet de la falaise. Ils écrasèrent de la même façon les autres batteries. Affolés par l'arrivée à proximité des corvettes, les servants argentins, malgré une belle résistance et un courage auquel les officiers de marine français et anglais ont rendu hommage, durent s'enfuir dans les bois qui couronnaient la hauteur, abandonnant une grande quantité de tués et de blessés.

Le dernier acte se joua dans la soirée. Les compagnies d'infanterie de marine prirent pied sans rencontrer de résistance sur la rive argentine et, au pas de course, se portèrent contre l'infanterie de Rosas (environ 4000 hommes) qui avaient été massée pour s'opposer à toute tentative de débarquement. Démoralisés par la défaite navale, démunis d'artillerie, ces hommes ne tinrent pas longtemps. Ils s'enfuirent, harcelés par les projectiles des navires de guerre. Un retour offensif fut arrêté net. La position favorable de l'*Expéditive* et du *Pandour*, échoués contre la rive du Parana, permit de donner au tir de leurs canons le maximum d'efficacité. La marine alliée était définitivement maîtresse de la position d'Obligado et notre victoire complète.

De nombreux canons étaient tombés, intacts, entre nos mains. Ils furent partagés entre les Anglais et les Français. Plusieurs se trouvent encore aujourd'hui aux Invalides.

Une trentaine de morts, une centaine de blessés, tel était le bilan de nos pertes. Les blessés furent transportés à Montevideo; plusieurs moururent d'ailleurs pendant le voyage. Le nettoyage de la position demanda plusieurs jours. On encloua les canons inutilisables. On mit le feu aux goélettes qui avaient formé le barrage. Livrés au courant du fleuve, ces navires apportèrent ainsi aux populations riveraines le témoignage du désastre que le dictateur avait subi.

Après quoi, les deux divisions, à peine affaiblies, reprirent leur marche. Mais la navigation, pour certaines des unités, devenait de plus en plus malaisée à mesure qu'on remontait le fleuve. C'est pourquoi le commandant Tréhouart renvoya le *Comus* et l'*Expéditive* en faction dans l'Obligado. Il poursuivit sa route, avec le reste de la flotte, jusqu'à Assumption, capitale du Paraguay. La preuve était faite que la circulation sur le Parana, arrêtée depuis plusieurs mois par le dictateur, était de nouveau ouverte à tous les navires de commerce. Effectivement, à la fin décembre, un premier convoi de navires marchands, précédé de la corvette *La Coquette*, remonta à son tour le fleuve. Le but de l'expédition était atteint.

Cependant, la guerre contre le dictateur devait encore se traîner pendant près d'une année; guerilla serait un terme plus exact, car on ne signale aucun engagement sérieux. La première, l'Angleterre accepta de traiter; la France négocia à son tour avec Rosas que l'échec essuyé par ses troupes avait rendu plus conciliant.

Les officiers qui s'étaient distingués reçurent les récompenses méritées. Le commandant Tréhouart fut nommé contre-amiral, le commandant de Miniac, capitaine de corvette. De nombreuses croix de la légion d'Honneur furent distribuées.

Par lui-même, le combat de l'Obligado peut paraître un mince engagement naval. Il fut pourtant très révélateur. En effet, il constitua encore une de ces batailles mixtes auxquelles participèrent à la fois marine à voile et marine à vapeur. Il établit la primauté éclatante de cette dernière : le combat fut gagné dès que les vapeurs anglais et français intervinrent. Et certes, il est fort probable que nos bricks et nos goélettes à voiles auraient fini par emporter la décision : il y eût fallu plus de temps; les victimes auraient été plus nombreuses. La marine à vapeur hâta le dénouement.

L'on a accoutumé de considérer la politique extérieure de Louis-Philippe et de Guizot comme une politique stagnante et médiocre, sans idéal et sans grandeur. C'est un peu trop oublier que notre pavillon, durant toute cette période, sillonna les mers et sut faire respecter, partout et en toutes occasions, nos droits : « L'admirable marine de Louis-Philippe, écrit M. Tapié, dont l'action a été trop injustement oubliée par notre histoire, attestait alors dans le monde entier notre renaissance nationale. » Le combat de l'*Obligado* illustre pleinement ce jugement.

LE RIRE RITUEL
ET L'ORIGINE DES " FOUS "

par PIERRE GORDON

LE RIRE RITUEL. — PERSONNALITES INITIATIQUES CHARGEES DE SUSCITER LE RIRE

Le rire fit partie des initiations païennes tout comme il fit longtemps partie, — par survivance — des initiations chrétiennes : le *rire pascal* est bien connu, — aussi connu que les *trois pas* ou les *trois sauts* du soleil le jour de Pâques (est-il besoin de dire que c'est là la transvasion, dans le christianisme, de la vénérable danse païenne de la libération).

Il y eut des personnages chargés de faire rire les initiés. Les initiations d'Eleusis en offrent un spécimen notoire dans Baubo (en l'occurrence l'obscénité rituelle était tardive). Heraklès lui-même, à une certaine époque, en vint à jouer le personnage comique : nous l'avons montré en étudiant le mythe des Cercopes, dans lequel le fils d'Alcmène apparaît comme Grand Chasseur (vêtu de noir par derrière) et comme croquemitaine : son nom populaire était alors le *Mélampyge* (= le Cul Noir); il ramassait les petits garçons méchants, auxquels, semble-t-il, il faisait embrasser ses fesses. — Notre folklore a conservé les traces d'une ancienne personnalité féminine, probablement une antique Mère, devenue ce qu'on nomme en certaines localités la *Fanni* ou la *Phanie*, et dont les perdants, à certains jeux, doivent embrasser le bas du dos. Assez souvent, d'ailleurs, son image, grossièrement peinte sur un panneau de bois, se réduisait à une paire de fesses; et on l'appelait *la Lune*. Nous en avons parlé dans le *Diable, successeur de Dieu*.

Chez les Slaves, les *Lechies* provoquaient le rire par le chatouillement. — Le léchy (de *less* — forêt) est essentiellement, rappelons-le, *celui qui vit dans les bois sacrés*. C'est un

initié d'envergure, puisqu'il *n'a pas d'ombre* et que sa taille peut être indifféremment celle d'un atome ou celle d'une montagne : *il domine donc l'espace.* Il porte une ceinture rouge, ce qui le présente comme un grand chasseur. A une certaine époque, du reste — au début d'octobre — il préside à la chasse sauvage. Sa qualité d'initié se marque au surplus à ce qu'il chausse son pied droit avec le soulier gauche, et boutonne son caftan en sens inverse. Quand il initie quelque égaré, venu dans les parages qu'il fréquente, il le fait entièrement déshabiller (nudité rituelle); les rites achevés, il lui fait remettre ses vêtements à l'envers, et changer ses souliers de pied. Finalement, il le fait rire. L'initiation est alors complète. Le Léchy lui-même pousse un rire éclatant, semblable au rire des dieux homériques. Ce dernier rire, par parenthèse, n'est nullement une invention du poète : on pouvait sûrement l'entendre, lors de certaines fêtes, sur les montagnes sacrées, à la fin des banquets communiels, quand les prêtres en qui se personnifiaient les dieux procédaient, tous en chœur, au grand rite du rire, *attestation de la béatitude éternelle propre aux êtres qui accèdent à l'univers dynamique.* Les dieux comptaient d'ailleurs parmi eux un personnage qui suscitait leur gaîté sacrosainte : le boiteux Hephaistos.

RAISON D'ETRE DU RIRE RITUEL

Sans le rite du rire, les initiés n'eussent évidemment jamais eu l'idée d'exprimer sous cette forme leur joie, — pas davantage que les chrétiens n'y songent, de nos jours, dans les églises, pour la fête de la Résurrection, maintenant que le rire pascal est supprimé. Tous eussent conservé, dans le lieu saint, la gravité habituelle. Le rire rituel, le rire des dieux, était *un rite obligatoire,* un rire forcé, un rire strident, un rire caricatural, et l'on s'explique sans peine que le christianisme, après l'avoir accepté pendant des siècles, par survivance, l'ait peu à peu éliminé. En revanche, la vieille tradition a été pleinement sauvegardée dans les fêtes et banquets *profanes,* sans qu'il soit besoin de préciser le moment où le rire doit intervenir.

LES FOUS DE COUR

Au rire rituel se rattache une institution curieuse de la France ancienne, institution très mal comprise jusqu'ici à notre sentiment : celle des *fous.* On imagine qu'un beau jour,

le roi de France ou quelque autre prince a brusquement eu l'idée de placer auprès de lui un individu, chargé de l'amuser ou le détendre par ses saillies, et de le faire réfléchir sur certaines vérités que nul ne se fût avisé de lui dire. Mais pourquoi avoir attribué à ce personnage le nom de *fou?* pourquoi l'avoir muni d'une marotte à grelots? pourquoi son costume bizarre?

LES FEES FURENT DES FOLLES. — LES PIERRES FOLLES. — LES FOLLETS

L'on ne remarque pas assez que les *fées* sont fréquemment appelées les *folles,* que les pierres sacrosaintes sont nommées très souvent les pierres *folles,* que les lutins et les gobelins sont des *follets,* et que, dans les nombreux lieux dits *La Folie,* lorsque leur désignation ne date point du XVIIIe siècle, l'on discerne toujours des emplacements initiatiques. Nous entrevoyons donc que les *fous* et les *folles* furent d'abord, et pendant longtemps, des hommes et des femmes *pourvus du mana transcendant, et vivant en marge du monde ordinaire.*

ORIGINE DU MOT «FOU»

L'étymologie du vocable confirme au surplus ces indications, déjà décisives : *folia,* la folie, fut, dans son principe, un mot au *pluriel,* désignant les *feuilles,* les *feuillages* (*folium,* au singulier). C'est, en conséquence, le mana des arbres sacrés qui se situe au point de départ. Les *fous* et les *folles* furent, dans leur toute première origine, *des êtres vêtus de branchages,* ou *vivant dans un abri de feuilles,* voire *dans les feuillages même des arbres.* — Les retraitants ou les initiés ont recours, ou ont eu recours, en tous pays, à des costumes ou des résidences de ce genre. — Qu'on en soit venu, peu à peu, à les considérer comme des toqués, et à donner ainsi au terme *fou* le sens que nous lui connaissons, rien de plus normal. Mais il est certainement erroné de voir là le stade initial.

Jusqu'à une époque avancée du moyen âge — sans doute, même, jusqu'à la fin — les mots *fou* et *folle* conservèrent leur signification initiatique. Sinon, l'on serait bien empêché d'expliquer la création des nombreuses confréries ou compagnies de *fous,* caractéristiques de l'époque. Croit-on que cette désignation eût été adoptée si elle s'était appliquée, comme c'est le cas actuellement, aux détraqués et aux mabouls? Les

fous et les *folles* se livraient, certes, à des excentricités et à des brimades, pouvant faire croire à leur dérangement cérébral. Mais c'étaient là, pour eux, les manifestations d'une sagesse supérieure, et la preuve de leur lien avec un autre univers. Par là les *fous* perpétuaient la tradition initiatique qui était à leur source; ils se révélaient comme les héritiers de quelque Mesnie Herlequin et comme les enfants d'un Grand Chasseur. Nous avons parlé plus haut des *Lechies slaves,* qui, non seulement mettent leurs chaussons et leurs habits à l'envers, mais présentent une apparence étrange (masque aux yeux exorbités, de couleur verte, ou couleur de feuillages, sourcils broussailleux, longue barbe *verte,* etc.). *Ce sont bien là des types de fous médiévaux.* Ils n'ont pourtant rien à démêler avec ce que nous appelons présentement folie : ce sont simplement des êtres qui ne vivent point à la façon des autres; ce sont les *esprits de la forêt, les hommes des feuilles.*

LE ROI DAGOBERT ETAIT-IL FOU?

On entend, dès lors, pourquoi il y eut des *fous* à la cour royale. Sans doute en existait-il dès les Mérovingiens, qui étaient, ne l'oublions pas, des personnages *sacrés,* conservant, comme les prêtres et les sorciers, toute leur chevelure, sans jamais y porter le fer, et obligatoirement traînés, sur un char, *à la manière des statues,* par des bœufs; le roi Dagobert lui-même, qui parfois, suivant la tradition folklorique bien connue, portait ses habits à l'envers, ressemble singulièrement à un *fou.*

LES FOUS DE COUR HERITIERS DES FOUS INITIATIQUES

Le costume spécial des *fous* de cour rappela jusqu'au bout leur provenance initiatique lointaine. Les grelots de leur sceptre sont non moins caractéristiques (1); nous avons affaire à des personnages primitivement divins, *signalant leur approche par le bruit sacré.* D'autre part, leur liberté de langage à l'égard du monarque montre en eux de très anciennes *personnalités religieuses :* l'on songe à ces rois temporaires, qui avaient été, à une distante époque, des dieux, — supérieurs aux rois ordinaires — et qui prenaient le pouvoir à leur place en certaines circonstances. Le *fou* de cour apparaît

(1) Voir notre ouvrage *Le Sacerdoce à travers les âges* (1re partie).

ainsi comme la dégénérescence folklorique d'une archaïque figure de premier plan, d'une figure auguste. — Le sceptre des fous (la marotte) les présente, du reste, comme des *personnages royaux,* et il serait surprenant qu'on les eût créés de toutes pièces comme tels *par dérision.* L'ethnographie nous offre au surplus des prêtres-dieux non sans quelque analogie avec les *fous.* Dans le Sud-Africain, par exemple, le *dieu Mashona* était tenu, autrefois, de fournir un tribut annuel au *roi des Matabèle,* sous la forme de quatre bœufs noirs et d'une exhibition chorégraphique. Un missionnaire, témoin de la danse, a décrit la manière dont le dieu s'acquittait de son travail, devant la hutte du monarque : « pendant trois heures mortelles, sans un moment d'arrêt, au battement du tambourin, au cliquetis des castagnettes, et au bourdonnement d'un chant monotone, le dieu nègre se livre à une danse frénétique; il s'accroupissait sur ses jarrets comme un tailleur, suait comme un porc, puis bondissait avec une agilité qui témoignait de la force et de l'élasticité de ses jambes divines (2) ». Le souverain prêtre, le dieu, jadis supérieur au roi, est ici nettement sur la pente qui mène au *fou* de cour. Sa danse divine ne peut que devenir à la longue, si elle ne l'est déjà, un amusement royal.

LES CONFRERIES DE FOUS

Que le fou, au demeurant, ait pour fonction folklorique de faire rire, cela ne contredit en rien sa haute origine, puisque le rire fut l'un des rites pratiqués par les personnages sacrés. Les confréries de fous semblent d'ailleurs s'être spécialisées, elles aussi, dans les divertissements. Leur évolution explique celle des *fous* royaux; et l'identité de l'appellation dans les deux cas ne peut qu'impliquer une origine initiatique similaire. *Nous connaissons très imparfaitement encore le haut moyen âge.*

(2) Frazer, *Le Rameau d'Or,* trad. franç., 1923, p. 92.

TANTE TATTY

par ELISABETH BOWEN

Traduction de René Leplat.

Passé la gare d'embranchement le train s'arrêtait toutes les dix minutes, et à chaque fois Pellew, dans un accès de nervosité, sautait sur ses pieds pour empoigner son chapeau et sa canne. Le grincement des freins, la secousse qui se transmettait de voiture en voiture, se répercutaient dans ses entrailles. Aussitôt que les barrières blanches d'une station, la lanterne et le chef de gare se présentaient de nouveau, sa gorge se serrait, il portait la main à sa cravate et éprouvait une fois de plus cette même sensation de fatalité. Derrière la gare qui desservait la maison d'Eleanor s'élevait un bouquet de hêtres. Leurs troncs verts se dressaient hardiment dans le ciel ensoleillé de février, comme de beaux membres nus. Il descendit du train et resta un moment à les regarder : ils étaient si beaux qu'à leur vue il éprouvait comme un sentiment d'évasion, et pourtant ils ramenaient en lui ce même dépit qui se répétait chaque année, cette même conviction d'être frustré de quelque chose. Puis il se souvint d'Eleanor — si tant est qu'il l'eût oubliée — et se retournant il la vit à quelques mètres de là, qui clignait des yeux et une légère rougeur lui montant au visage.

— Bonjour! Paul!

— Eleanor!... Magnifique!

— Magnifique!

Ils se serrèrent la main. Il ne pouvait se rappeler la dernière fois qu'ils s'étaient serré la main. Sans doute lorsqu'ils avaient été présentés l'un à l'autre. Il jeta un coup d'œil aux crocus qui jaillissaient comme de petites flammes le long de la clôture.

— Je n'avais jamais encore vu de crocus dans une gare,

dit-il précipitamment. Des valérianes souvent, et des giroflées. Je... certaines compagnies de chemin de fer décernent des prix...

— Je vous ai vu aussi regarder les hêtres, dit Eleanor d'un petit air triomphant et renseigné, comme si elle eût déjoué ses manœuvres.

Ils se dirigèrent côte à côte vers la sortie. Chacun d'eux se disait qu'il devait éviter de manifester quelque émotion devant les gens, devant les voisins d'Eleanor, au sujet de — mais que le printemps!... Il regardait, de la route, les champs pâles inondés de soleil, avec des bouquets d'arbres qui émergeaient ici et là comme des îles, et, humant l'air, il frémissait d'aise. Il détestait la contrainte — tous ces efforts qu'il allait falloir faire. Il souhaitait d'avoir pu venir passer la journée seul ici. Eleanor portait, rabattu sur les yeux, un chapeau de paille tout neuf — c'était un peu comme un symbole, — mais ses chaussures d'hiver étaient abondamment couvertes de boue, et ses chevilles et même le bord de sa robe en étaient éclaboussés. Bien qu'assez maigre, elle avait l'air très femme et en pleine possession de tous ses moyens, une vraie fille de la campagne, et il ne pouvait croire qu'il l'avait tenue écrasée, sans défense, dans ses bras. C'était sans doute Londres qui l'avait transformée alors.

Elle marchait vite d'un pas rythmé, une canne à la main. Elle était gênée et silencieuse. Poussé par la curiosité, plus que par l'inspiration, il réussit à l'entraîner dans le taillis qui longeait la route et, ayant posé sa canne à terre, l'entoura de ses bras. Un merle lança une note flûtée; tout à l'entour les petites feuilles froissées des primevères sortaient du terreau au pied des hêtres. Elle rejeta la tête de côté, montrant ainsi le beau contour de sa mâchoire; il la sentit devenir toute raide sous l'épais manteau de tweed.

— Non, pas ici, s'écria-t-elle, pas ici; pas comme les gens du village! Non, Paul!

Paul savait bien que c'était à la campagne que se révélaient ses imperfections. Il n'avait pas reçu l'éducation d'un gentleman. Il portait un costume gris, mais qui n'était guère ce qui convenait ici. Sa technique n'était pas du tout la bonne; il n'aurait pas dû aller plus loin que les environs de Londres, dépasser Chiswick ou Richmond — sinon pour se rendre sur le Continent. Il ramassa sa canne avec philosophie.

— En vérité, ma chère, dit-il, ramené brusquement à la réalité, il semblait qu'il n'y avait rien à se dire.

Elle émergea avec prudence, la première, du taillis, et se mit à marcher rapidement sur la route.

Descendant l'allée, la mère d'Eleanor venait au-devant d'eux en se promenant. Paul se prépara pour la rencontre. Sa position était tout à fait simple, il était Mr. Pellew, un ami des Jennings (les amis d'Eleanor à Londres). Il avait rencontré Eleanor chez eux. Il se trouvait par hasard dans la région pour y visiter des églises. Il avait demandé s'il pouvait s'inviter à déjeuner et on lui avait répondu amicalement de venir.

« Visiter des églises... » — sa culture remplissait d'aise la mère d'Eleanor.

D'un style plus diffus mais cependant majestueux, elle avait la même noble fermeté qu'Eleanor, mais le métal ayant écarté le moule avait débordé et pris une forme différente dont la caractéristique était justement une espèce de manque de forme. Des petites filles — elles étaient trois — sortirent en courant des buissons et se pendirent aux bras d'Eleanor. C'étaient ses jeunes sœurs.

Elles apportaient avec elles une espèce d'odeur résineuse; des brindilles et des petits morceaux de feuilles nouvelles restaient accrochés à leurs manteaux et à leurs nattes.

— Scaramouches! dit leur mère, réjouie.

Elles regardèrent Paul poliment mais avec indifférence, comme s'il ne faisait aucunement partie de leur monde.

— Nous verrons bien, se dit Paul à lui-même.

Il se demanda si, en leur tirant les nattes, il se rendrait sympathique, si on le prendrait pour un camarade — un grand frère, mais il n'osa pas. Ce n'étaient pas des petites filles de la ville; on ne pouvait pas savoir au juste.

Eleanor parut tout à coup envahie par une certaine inquiétude, un peu comme si elle était vexée. Elle tournait sans cesse les yeux de côté — au delà de Pellew — vers le profil de sa mère. Elle arrachait par petits paquets les boutons gris des groseillers à fleurs et les froissait entre ses doigts.

— Vous habitez Londres, dit la mère d'Eleanor, affirmativement.

— Oui, en quelque sorte.

— Il s'y passe tellement de choses intéressantes, soupira la mère d'Eleanor avec une affectation polie de regret. Ici nous sommes terriblement peu à la page... Patsey, cours voir où se trouve tante Tatty. Je me demande où elle peut bien être allée.

Une des enfants partit au galop.

—Mr. Pellew doit avoir faim. Vous écrivez un ouvrage sur les églises?

— Mr. Pellew n'écrit pas du tout, dit Eleanor d'un ton vif.

— Tant de gens écrivent aujourd'hui.

La mère haussa les sourcils; ce n'était donc pas du tout cela; il lui fallait maintenant faire un nouvel effort pour remettre les choses au point. Se tournant vers Paul elle leva les bras d'un air désespéré en riant aimablement et avec familiarité. Il répondit à son rire; les deux petites filles laissèrent échapper des petits ricanements. Ils riaient encore tous en arrivant au tournant de l'allée en vue de la maison.

Le soleil frappait en plein la façade carrée et, avec leurs stores à demi baissés, les fenêtres avaient l'air de cligner des paupières. Des touffes de jasmin d'hiver poussaient au pied de l'escalier qui, raide et massif, menait à la porte ouverte de l'entrée. Deux jeunes chiens endormis au haut des marches se contractèrent, bâillèrent, s'étirèrent et dégringolèrent l'escalier en bondissant, courbés comme des arcs. Ils se lancèrent droit sur Paul et sautèrent vers lui; puis appuyant contre ses genoux leurs pattes raides, lui adressèrent d'ineffables sourires.

— Allons, vous êtes gentils, vous êtes braves, dit Paul en les écartant poliment.

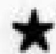
— Eh bien! ils vous en font une réception — on voit bien que les chiens sont au courant de tout!

— Je serais bien fâché si cela était, dit Paul avec bonne humeur.

Il regarda du côté d'Eleanor et il la vit se raidir. Avec tout juste un peu de l'aiguillon de la perversité dans l'inflexion de sa voix :

— En vérité, Mr. Pellew n'aime pas les animaux, dit-elle.

— Est-ce possible! fit la mère d'Eleanor.



Dans le salon, elle allait de table en table, lui montrant l'une après l'autre les coupes emplies de terreau hérissé de feuilles. Il marchait dans son sillage.

— Des jacinthes?

— Oh! non; je déteste leur odeur de cire. Je les trouve maladives. Ça, ce sont des tulipes — des muscaris — des narcisses. Dans une semaine ils seront en fleurs. J'ai déjà eu des tulipes pour la Noël.

— Vraiment? Vous êtes terriblement peu exotique, Eleanor.

Eleanor avait enlevé son chapeau; on pouvait maintenant voir ses cheveux frisés chatain-clair, peignés de côté en travers du front, son visage maigre à la mâchoire légèrement proéminente, son nez si adorablement de biais, ses yeux sombres plutôt enfoncés; toute son expression ardente, sérieuse, encore très jeune. Son sourire, qui n'apparaissait qu'avec hésitation, était aussi un peu de biais; ce qui lui donnait un air de complexité, qui n'était pas tellement dans sa nature, un air pensif, de subtile incertitude, un air de tout remettre en question. Elle était svelte et vigoureuse, et se tenait légèrement courbée.

Elle sourit à l'entendre dire qu'elle était peu exotique.

— Personne n'a jamais dit que je l'étais.

— C'est justement ce qui...

— Oh! Chut! Je vous en prie. Je crois que la porte n'est pas fermée. Il alla la fermer; la sensation d'être enfermés ensemble visiblement l'effrayait. Souvenez-vous donc, dit-elle, que vous êtes simplement quelqu'un qui est venu pour déjeuner. Je vous en prie, soyez naturel — comme quiconque le serait dans cette occasion. Et surtout Paul — surtout ne me *regardez* pas. Vous me faites me sentir toute honteuse et mal à l'aise.

— Honteuse?

— Oh! ce n'est pas parce que maman pourrait remarquer quelque chose, mais ça ne paraît pas bien du tout ici. Voyez-vous, Paul, ici, c'est ma maison, et c'est moi aussi, ce que j'ai toujours été... Ouvrez la porte, je vous en prie. C'est tellement... vous savez bien... de nous enfermer ainsi. Je suis seulement censée vous montrer les bulbes et les Bartolozzis.

— Ah! oui, dit-il, et les ai-je déjà vus ou non, les Bartolozzis?

Comme il ne faisait rien pour ouvrir la porte, d'un air résolu elle y alla elle-même.

— Eh bien! alors, dit-il à voix basse, je ne comprends vraiment pas pourquoi je suis venu ici. Vous ne voulez pas consentir à ce que je m'explique avec votre famille; vous ne voulez pas me laisser vous toucher.

Elle eut une crispation douloureuse.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle. A Londres, c'était différent. Mais ici j'ai horreur de me sentir... vulgaire.

— Je regrette, dit-il, je suis un homme, vous êtes une femme. L'amour est plutôt vulgaire après tout.

— Ne soyez pas tellement intellectuel! dit-elle avec amertume. Soyez donc plus humain — et donnez-nous le temps. Ne pouvez-vous tenir ce que vous avez promis? Entrez en amitié avec tout le monde. Ne soyez pas seulement un homme, mais quelque chose de plus. Faites sentir à maman que vous êtes sincère. Montrez de la bonne humeur avec les petites comme les autres hommes qui viennent ici. (« Evidemment », pensa Paul, « j'aurais dû leur tirer les nattes. ») Et ensuite, dites vous-même à Maman où nous en sommes... quand elle aura eu le temps de voir par elle-même.

— Tout lui dire?

— Bien sûr que non... ça aurait l'air terrible mis en paroles. Je crois que Maman en mourrait. Dites seulement que j'ai commencé à vous plaire lorsque j'étais à Londres.

Elle parlait d'une façon confuse sans le regarder et en écoutant continuellement, l'air affolé, si on entendait des pas dans l'entrée.

— Alors vous avez honte, en somme, ce qui s'est passé à Londres?

— Cela semble si peu réel. Ça ne repose sur rien. Ce n'est pas là-dessus qu'on pourrait vraiment bâtir sa vie.

Ils entendirent enfin des pas qui descendaient l'escalier, puis résonnèrent sur le carrelage de l'entrée. Eleanor dénicha un ouvrage de tricot de derrière un coussin et s'assit, jambes ballantes, sur le bout du sofa, les épaules légèrement arrondies. Elle fronçait les sourcils en travaillant comme une écolière, chaste et indifférente. Paul pivota pour examiner les gravures de Bartolozzi; il y en avait plus d'une douzaine qui garnissait tout un mur. Des fauteuils recouverts de *chintz* étaient disposés en un demi-cercle devant la cheminée; les femmes de la famille devaient s'y asseoir ainsi en regardant devant elles le dessus de la cheminée où les hommes, les frères tués à la guerre, le père décédé, le frère aux Indes, étaient alignés dans leurs cadres d'argent fixant le vague avec franchise et intrépidité; la mâchoire de la famille se répétait de l'une à l'autre. Le balancier de la pendule de Saxe oscillait paresseusement, le feu faisait un bruit de satin, les aiguilles d'Eleanor un bruit sec.

— Sa vie, pensa-t-il avec impatience. C'est cela vivre, ô Fille de la Maison, c'est ainsi que le temps passe et qu'on s'approche de la mort!

Une dame aux cheveux blancs empilés au-dessus du front

entra, précédée d'un chien et suivie d'un autre. Elle examina Pellew un moment par-dessus ses lunettes sans monture.

— Eleanor, dit-elle d'une voix profonde, tu n'as pas présenté ce Mr. Pellew à ta tante Tatty.

Eleanor, visiblement désolée d'avoir ainsi manqué aux usages, fit les présentations.

— Mr. Pellew, ajouta-t-elle, est un ami des Jennings.

— Je sais, je sais, dit tante Tatty; tu me l'as déjà dit deux fois. Je ne suis pas vieille dame à ce point.

Elle le parcourut d'un regard tellement plein de franchise et d'intelligence qu'il changea d'attitude. C'était la première fois de la matinée qu'il se sentait des affinités avec une autre personne, qu'il se sentait à son aise, mais en même temps sur ses gardes.

— On me dit que vous autres, dit-elle, les amis des Jennings, leur coterie, comme on dit, vous êtes tous remarquablement intelligents et dans le mouvement. C'est merveilleux pour Eleanor — moi je serais complètement dépassée. Est-ce que vous aimez la campagne?

Paul regarda par la fenêtre comme pour se renseigner.

— Ça dépend, dit-il prudemment.

— Sans doute, dit tante Tatty, et elle porta les yeux sur les genoux de Pellew. Je suis fâchée de voir que les chiens ont sauté après vous. Eleanor, vous devriez tenir vos chiens en main, ils sont insupportables. Nous ne pourrons jamais avoir la visite de gens un peu modernes... Les chiens à mon avis, ajouta-t-elle en un aparté explicatif, c'est une habitude.



Pendant le déjeuner le fil de la conversation était si ténu qu'il se brisait sans cesse. Pellew était assis, le dos au feu, entre deux des jeunes sœurs, Eleanor avait les yeux posés sur lui.

— Est-ce que vous avez un poney?

— Oh! non, nous montons des chevaux...

— Regardez comme c'est joli! (Il montrait les couleurs du prisme projetées par une carafe sur la nappe.)

— Quoi donc? Ça? Est-ce la première fois que vous le voyez?

— Les couleurs...

— Moi, je n'aime pas l'indigo, dit la plus jeune sœur en plissant le nez.

— Est-ce que vous élevez des lapins?

— Oui, nous en avions, mais ils sont tous morts. Et vous?

— Je n'en ai plus, ils sont tous morts aussi.

— Ah! je ne savais pas que les messieurs élevaient des lapins.

— C'était lorsque j'étais petit.

— Ah!

Elles étaient là pour manger non pour parler, aussi se détournèrent-elles de lui poliment et définitivement.

— Toute leur vie, pensa Paul, elles continueront à manger des tranches et des tranches de mouton rôti, encore et toujours...

La mère d'Eleanor était venue à table avec une pile d'imprimés qu'elle avait placée à côté de son assiette. Tout en mangeant elle feuilletait des brochures. Elle brûlait d'envie d'entretenir tante Tatty des Foyers Féminins et, de temps en temps, prenant une profonde respiration, elle se penchait vaguement vers sa belle-sœur. Pellew pouvait voir au fond de ses yeux pleins de douceur les idées s'agiter. Puis elle se rappelait sa présence; et sous prétexte de faire son initiation, « c'est une grande œuvre », lui disait-elle, « une grande œuvre. Ici nous nous sommes mises à la vannerie. Nous sommes tellement pleines d'ardeur! Mais probablement que », disait-elle alors en hésitant et en fronçant les sourcils comme pour se reprocher d'être incorrigible à ce point, « vous n'êtes pas très au courant des travaux de vannerie! C'est tellement absorbant — c'est effrayant! Ce n'est pas comme l'architecture. Je vous en prie, parlez-moi des églises. Ce serait tellement agréable de savoir... ».

Tante Tatty, impartiale, écoutait. Elle était assise, les épaules un peu remontées, le poids du corps penché en avant, et lorsqu'elle ne mangeait pas on aurait dit que sous la table elle tenait les mains croisées sur les genoux et s'appuyait dessus. Elle regardait autour d'elle sa belle-sœur et ses nièces comme si elle ne s'était pas encore complètement identifiée avec elles. Pourtant on voyait bien qu'elles passaient tout leur temps ensemble; elle ne se donnait aucun mal pour elles. Chaque fois que Paul la regardait elle était toujours, semblait-il, en train de regarder Eleanor. C'était une vieille dame corpulente, aristocratique, avec une robe du « meilleur noir ». Pendant une pause un peu plus longue que d'habitude, tandis que la mère d'Eleanor feuilletait ses brochures et qu'Eleanor regardait son assiette, elle dit à Pellew :

— Parlez-nous un peu des Jennings.

Ursula Jenning (Maltby avant son mariage) avait été une camarade d'école d'Eleanor. Il la voyait comme une jeune femme brune, partout à son aise, se mettant en avant sans toutefois s'exposer, réservée, audacieuse, l'air protecteur, subtile, discrète. Indescriptible. D'ailleurs il n'aimait pas beaucoup Ursula Jennings. Il lui en voulait pour son attitude, depuis ce premier soir, avec Eleanor. Il ne croyait pas qu'elle eut vraiment beaucoup d'inclination pour Eleanor. Quant à William, il l'avait toujours connu et ne pouvait en ce moment, uniquement par nervosité, se le représenter. De l'embonpoint... sceptique? Féru de peinture vénitienne — du XVIIe siècle? Cela n'aurait aucun sens *ici*. Il se transporta en imagination dans le salon des Jennings, décidé à les peindre tous les deux de l'extérieur, par petites touches, mais il put seulement voir Eleanor se levant d'un fauteuil doré sous la lampe de laque rouge, avec son visage étrangement carré et pâle, pour venir, maigre, gauche, sérieuse, ardente, lui tendre la main. Il se sentit un peu surpris et agacé, comme si on l'avait bousculé et dit d'une voix brusque :

— Je ne les ai pas du tout vus dernièrement.

La mère d'Eleanor reposa une brochure sur l'élevage des lapins.

— Mais voyons... objecta-t-elle, Eleanor nous a dit que vous étiez si souvent chez eux.

— Je veux dire pas depuis lors.

— C'était il y a seulement trois semaines, précisa la mère d'Eleanor avec un bon sourire.

— J'imagine qu'à Londres, dit tante Tatty, les gens qui sont très amis les uns avec les autres, qui forment une « coterie », se voient les uns les autres presque chaque jour. » Elle regarda Pellew, ses lunettes scintillèrent et elle sourit d'un air entendu.

★

Pellew, debout sur le perron, devant la porte ouverte, montra d'un geste du bras un bouquet d'arbres.

— Ils sont magnifiques! s'exclama-t-il.

A dire vrai, ils ne flamboyaient pas comme les arbres près de la gare — fatigué maintenant, les impressions qu'il recevait étaient moins vives. Ce n'étaient pas des hêtres nus déployés dans le plein soleil, mais des ormes sur le couchant.

Un léger vent, qu'on ne sentait pas à l'abri de la maison, agitait leurs branches et faisait vibrer le ciel derrière eux. L'après-midi approchait de sa fin; la route était maintenant moins cahoteuse, mais Pellew commençait à faiblir et à sentir que tout le monde faiblissait après une telle dépense d'amabilité. Ils avaient passé l'inspection du jardin et des enclos; il se sentait alors plein d'entrain et les avait sans cesse arrêtés pour leur faire remarquer ce que personne d'autre ne voyait et les faire se récrier d'admiration.

— Oui, ça, c'est le toit de notre grange... c'est la mousse qui le rend si vert. Oui, n'est-ce pas, il est d'un vert extraordinaire. Qu'alliez-vous dire?

— Rien. Sinon qu'il est vraiment très vert. Et dans cette lumière!

— Oui, on peut dire qu'il est vert...

Ils s'adressaient de l'un à l'autre un petit coup d'œil et après un léger temps d'arrêt, poursuivaient leur chemin.

La gêne continuait à régner. Pellew avait l'impression de se conduire comme quelqu'un manquant affreusement d'éducation. Il n'était pas habitué à être traité en invité, il prenait sans cesse des initiatives et ne savait pas se tenir passif comme il aurait fallu. Il essaya bien de rendre son esprit flasque comme un sac vide que l'on traîne derrière soi, mais sans succès; toujours quelque chose y demeurait rigide et résistait. Il marchait entre Eleanor et sa mère (tante Tatty était restée dans la maison à écrire des lettres). Elles s'attardaient le long des plates-bandes, soulevant çà et là une feuille avec la pointe d'une canne et se baissaient pour regarder dessous. Pendant ce temps il bâillait derrière elles en étirant tout son corps. Il examina les espaliers, leva les yeux vers les murs de brique, les abaissa sur la terre fraîchement remuée où de jeunes plantes montraient le bout arrondi et luisant de leur nez, et bâilla de nouveau.

— La vie, pensa-t-il, la vie!

Eleanor lui cueillit gravement un crocus qu'il mit gravement dans sa boutonnière. Elle était sans chapeau, les mains nues profondément enfoncées dans les poches de son manteau; en marchant tout contre elle il glissa les doigts dans sa poche et lui toucha le poignet. Quand il sentit ses muscles se contracter en un frisson, il pensa avec surprise :

— Elle m'aime donc!

Ils étaient maintenant revenus sur le perron; la mère

d'Eleanor était rentrée en murmurant quelque chose et en poussant un soupir.

— Ces arbres... répéta-t-il pensivement avec une espèce de hantise absurde.

Eleanor dit enfin :

— Je suppose que nous, nous *sentons* la campagne; nous ne...

— ... N'en faisons pas de l'esthétique?

— C'est bien là un peu ce que vous faites, n'est-ce pas?

Distraitement et gentiment, comme une sœur, elle posa la main sur son épaule et s'appuya légèrement dessus.

— Je vous aime vraiment bien, dit-elle, fronçant les sourcils en regardant les ormes. Les choses, n'est-ce pas, sont tellement difficiles! Ne soyez pas découragé.

— Je croyais que c'était vous qui l'étiez. J'aurais bien aimé vous embrasser — rien qu'une fois.

— Est-ce que je parais tellement différente? demanda-t-elle, pensive.

Il tourna la tête et regarda dans l'entrée. De tous les côtés les portes entrebâillées laissaient passer des bandes de chaude lumière; dans l'embrasure de la fenêtre du salon, tante Tatty assise à son secrétaire se profilait sur un carré de gazon ensoleillé. Respectant les sentiments de pudeur d'Eleanor, ce fut à lui maintenant de dire vivement :

— Chut!

Elle rentra en elle-même, sa main glissa de l'épaule de Pellew; sur son visage une expression de déception passa comme une ombre. Il l'avait repoussée.

— Si vous voulez, dit-elle avec effort, je vous montrerai l'église. Vous devriez au moins, il me semble, voir *une* église, ajouta-t-elle en souriant d'un air malheureux. Savez-vous, Paul, que jusqu'à l'arrivée de votre lettre, je n'avais pas eu depuis trois ans à dire un mensonge. Je me rappelle clairement mon dernier mensonge; c'était au sujet du café de tante Tatty, lorsque nous étions à l'étranger. J'ai horreur de mentir — je voudrais bien ne pas être tellement lâche... Croyez-vous que vous oserez, après tout, parler à Maman ce soir?

Elle l'emmenait visiter l'église par un chemin détourné, par un sentier envahi d'herbe à travers un hallier. Il passa devant, écartant les branches de coudrier et de saule entrecroisées et les retenant pour elle. Ils marchaient d'un pas mal assuré sur des touffes d'herbe hivernale, raide et pâle, et sur des fougères desséchées.

— J'ai peur, objecta-t-il, que, par notre faute, ce ne soit devenu un peu difficile. Etes-vous donc tellement certaine que je leur plaise.

Elle ne répondit pas, elle ne fit que le regarder.

— C'est que, voyez-vous, dit-il avec douceur, je ne suis pas du tout leur genre. Je ne suis pas votre genre non plus au fond. Il faudra, je crains, vous faire à l'idée que ça ne leur plaira pas.

— C'est évidemment difficile pour l'instant. Nous voyons si peu de nouveaux amis.

— Je suis trop nouveau. Il n'y a pas de fond sur lequel me situer. Je suis complètement dans le vague pour elles. Je suis quelque chose d'insolite.

— Paul...

Il l'avait devancée de quelques pas et parlait par-dessus son épaule tout en se frayant un chemin à travers les branches. Elle cria de nouveau son nom et, comme rien ne montrait qu'il avait entendu, courut le rattraper.

— Oui, je vous aime! s'écria-t-elle d'une voix angoissée; je me sens au milieu d'un fourré. J'ai été heureuse pourtant; j'étais toute troublée quand je suis revenue de Londres. J'ai espéré que vous m'écririez, bien que je vous avais fait jurer de ne pas le faire. Paul, je suis à vous, vraiment — regardez-moi.

Il revint sur ses pas et l'entoura de ses bras, non pas avec ardeur, comme il avait fait le matin, mais avec un étrange mélange de défiance et de désespoir. Il eut le temps avant qu'elle les fermât, d'apercevoir dans ses yeux un regard plein de passion et d'effroi.

— A présent que nous sommes seuls, Eleanor, dit-il, écoutez-moi. Que diriez-vous... Ne voudriez-vous pas retourner à Londres maintenant avec moi, aller à l'étranger, et nous leur écririons de là-bas? Mariés — étant mariés je voulais dire. Ce n'est pas quelque chose de tellement désespéré après tout que nous voulons faire tous les deux; je ne gâcherais pas votre vie — je veux faire votre vie. Je me suis créé une place de quelque importance dans le monde, j'ai pas mal d'argent. On s'habituerait à moi par la suite. Ne viendrez-vous pas?

— Pourquoi faire les choses de cette façon, pourquoi...

— Je ne vois pas d'autre façon. Ce n'est pas que je sois, au fond, si peu civilisé. J'attendrais bien aussi longtemps qu'il faudrait, pour faire plaisir à tout le monde, si seulement à la fin j'étais sûr de vous. Mais ce n'est pas possible, tout ceci

nous mine. Encore quelques jours comme celui-ci et il ne resterait plus rien de nous. Nous avons été sincères l'un avec l'autre — et cette sincérité existe toujours — quelque part — au fond de nous-mêmes. Et vous êtes admirable; j'ai tout de suite eu de l'admiration pour vous; mais ne faites donc pas de la vie une affaire de conduite — c'est tout autre chose.

— Qu'est-ce donc alors?

— Je ne sais... pourquoi vouloir faire de la vie quelque chose de défini? — laissez-la faire quelque chose de vous. Viendrez-vous avec moi?

— Pourquoi faut-il que je vienne? s'écria-t-elle d'un air malheureux. Ce n'est pas juste de me forcer à décider. Je ne sais où est la vérité; depuis ce matin je suis toute désorientée. C'est tellement difficile. Je ne peux même pas imaginer quel effet ça aurait sur maman. Cela peut-être la tuerait... ou bien, qui sait, en serait-elle à peine troublée...

— Pendant toute la journée de demain, dit-il, on me démolira bien gentiment; sans même s'en apercevoir. Mais il ne restera rien de moi — et rien en vous ne pourra y survivre. Elles ne vous diront sur moi rien d'autre que ce que je vous ai déjà dit moi-même, mais quand vous les aurez entendues je serai certainement fini pour vous. Et après cela nous ne nous verrions plus. Il faut vous décider. J'ai senti aujourd'hui que le moment critique allait venir, je l'ai senti dès que je vous ai aperçue sur le quai, et plus encore lorsque j'ai vu votre mère, et d'une façon définitive lorsque nous sommes entrés dans la maison. « Pense à ce que tes frères auraient dit » — voilà quel serait le dernier coup porté par votre mère. Je ne me serais pas du tout bien entendu avec vos frères, Eleanor.

— Je suis touchée que vous me disiez cela... mais je crois que vous vous trompez.

Et elle ajouta d'une voix toute simple, comme si les idées s'étaient suivies dans un ordre naturel :

— Je pars avec vous — seulement, dites-moi, Paul, que dois-je faire? je n'ai pas de chapeau.

Il fut tellement surpris qu'il laissa échapper un éclat de rire. Elle sourit, et ils se regardèrent, transformés par ce qu'il y avait d'extravagant dans ce moment. La lumière de l'après-midi les éclairait obliquement à travers les branches et faisait sur eux un treillis d'ombres étroites et vives animées d'un va-et-vient continuel, tandis que le vent agitait les branches. Le taillis qui se refermait sur eux aurait pu, avec son odeur de mousse humide et ses tunnels d'ombre

bleue, être une forêt au travers de laquelle ils erraient librement.

— Merveilleux! s'écria-t-il, et ils s'embrassèrent avec spontanéité et ardeur, comme s'ils se retrouvaient après une longue absence.

Eleanor, les mains posées sur ses épaules, jeta un regard triomphant autour d'elle, sur son amant, sur les arbres, comme si enfin elle avait obtenu ce qu'elle désirait, comme si cette idée eût été la sienne, et que les obstacles fussent seulement venus de lui.

— Je ne puis retourner à la maison, dit-elle; j'achèterai un chapeau en route. Je vais attendre ici et vous irez jusqu'à l'auberge du village louer une voiture. Ce sont de nouveaux propriétaires qui ne me connaissent pas. Nous pourrons ainsi attraper l'express à la gare d'embranchement. Ce ne serait pas possible de prendre l'omnibus dans l'état où nous sommes, ni d'ailleurs d'attendre dans la gare du pays. Ne perdons pas de temps, Paul. Venez vite.

— Où mène ce sentier? Où allons-nous?

C'était un raccourci qui coupait l'allée à quelques pas de là. Eleanor glissa son bras sous celui de Paul et le fit se presser; elle ne souriait plus; elle avait l'air sérieuse et exaltée. Il avait l'impression en regardant son profil, ses cheveux rejetés en arrière par le vent, d'être en train d'enlever une Jeanne d'Arc. Ils trébuchaient sur les touffes d'herbe, et Pellew, dans sa précipitation, marcha sur la première fleur de primevère de l'année, nichée au fond de ses feuilles au milieu du sentier. Il ne comprit combien l'allée était proche que lorsque Eleanor, sans le prévenir, l'eût entraîné au beau milieu. Il jeta alors un rapide coup d'œil sur sa gauche, s'arrêta net et dit à mi-voix :

— Pincés!

Tante Tatty, venant du côté de la maison en se promenant, les avait appelés et leur faisait joyeusement signe.

— En train de faire un tour? cria tante Tatty.

Eleanor, tournant aussi la tête, retira sa main du bras de Paul, regarda d'un air vague sa tante qui approchait, et parut beaucoup plus déconcertée que confuse. Tante Tatty s'avançait sans montrer aucune gêne; peut-être n'avait-elle rien vu. Elle portait un manteau d'astrakan et un chapeau de feutre campé bien droit; son ample menton était emmitouflé dans un foulard de fine laine grise.

— N'as-tu pas froid, Eleanor, à te promener ainsi sans chapeau? On dirait que le temps se rafraîchit. Je vais seulement à la poste porter les lettres de ta mère et les miennes pour faire un bout de promenade... Ne voulez-vous pas m'accompagner? dit-elle en s'adressant à Pellew. Je pourrai vous montrer le bureau de poste. Il est joli, mais ce n'est pas un chef-d'œuvre d'architecture... Eleanor, ta mère te cherchait.

Tandis que Paul regardait Eleanor, il vit quelque chose s'évanouir de son visage. Elle frissonna légèrement, comme si elle obéissait à tante Tatty, et releva le col de son manteau.

— Ne partez pas! dit-il d'un ton vif et maladroit, vous m'aviez promis, insista-t-il, retenant son regard, de me montrer l'église.

Elle parut décontenancée.

— Il me semble, Mr. Pellew, dit tante Tatty s'interposant, que puisque la mère d'Eleanor la cherche, nous ne devons pas retenir Eleanor.

— Dans une demi-heure je serai à l'église, dit Eleanor et, sans regarder à nouveau sa tante ni son amant, elle s'éloigna du côté d'où tante Tatty était venue.

Pellew se demanda si d'aussi sombres moments, aussi pleins d'opaques ténèbres que celui-ci, ne précédaient pas le crime. Il avançait, tout engourdi, aspiré dans le sillage de la grosse dame qui avait repris sa course, toutes voiles dehors, avec l'invulnérable optimisme d'un vaisseau de haut-bord. Toutefois Pellew au plus fort de son écœurement et de sa colère trouvait quelque réconfort dans ce contact, après la réserve et l'ardeur désordonnée d'Eleanor.

— A-t-on idée de n'être pas encore allé voir l'église, fit remarquer tante Tatty; n'était-ce pas pour ça que vous étiez venu? Mais évidemment on a bien vu, poursuivit-elle, que ce n'était pas pour ça. Vous êtes amoureux l'un de l'autre, n'est-ce pas?

Pellew se mit à rire d'un air embarrassé et comme s'il se moquait de lui-même.

— Avons-nous été tellement peu naturels?

— J'ai pu deviner cela longtemps à l'avance... Eleanor est complètement transparente. Sa mère elle-même s'en est tout de suite aperçue, quoique, vous avez pu le remarquer, elle soit bien plus distraite que moi. Des églises! je vous demande

un peu, dit tante Tatty avec un reniflement de mépris. A-t-on idée d'une invention aussi puérile... des églises!

— Je suis architecte de profession, vous savez, dit Pellew avec raideur.

— Oh! cela est bien possible, dit tante Tatty, et elle lui jeta un regard pénétrant. Mais ça n'explique pas, vous savez, pourquoi vous n'avez pas été plus franc avec nous. Pourquoi vous n'avez pas honnêtement fait votre déclaration ou bien laissé Eleanor se confier à sa mère... Vous avez l'intention, je suppose, de l'épouser? ajouta-t-elle d'un ton brusque.

— Evidemment, dit Paul surpris par sa façon, par ses étranges alternances d'ironie et de brusquerie. Mais naturellement je prévois des difficultés. A dire vrai, comme vous l'avez tout de suite vu, je ne suis pas du genre d'Eleanor. Pas du tout de votre genre. Je me heurte ici à tant de choses que je n'avais nullement soupçonnées chez elle. Si j'avais imaginé ce que ça allait être ici, je n'aurais pas seulement *renâclé*, je ne serais pas venu du tout...

— Ç'aurait peut-être été plus sage... dit tante Tatty.

— Comme femme elle m'attire sans réserve. Mais par sa position sociale, je la trouve difficile et elle, du même point de vue, semble me trouver impossible.

— Vraiment... fit tante Tatty vivement intéressée.

Son visage soudain s'empourpra et elle parut incommodée par la chaleur de son foulard; elle le desserra par petites saccades et en fit sortir avec impatience son menton.

— Ce n'est pas là une position bien stable pour le mariage, dit-elle dogmatique, avec un étrange accent de triomphe. Moi, je ne me suis pas mariée sur de telles bases, lui déclara-t-elle, je n'ai pas voulu. Et pourtant j'aurais pu à un certain moment, il y avait de bonnes raisons... en plus d'une certaine affection réciproque. Mais je ne l'ai pas fait. Je me suis beaucoup mieux mariée plus tard. Ce ne sont certes pas les occasions qui ont manqué. J'en ai eu sans doute plus, dit la tante d'un air assuré, que n'en aura Eleanor.

— Ce qui change un peu l'aspect des choses.

Son ironie n'eut pas d'effet, elle était trop préoccupée.

— Je me suis quelquefois demandé..., commença-t-elle, puis elle s'interrompit brusquement.

— Vraiment?

— J'ai eu, à une époque, une vie assez mouvementée, avoua tante Tatty. Intellectuellement, je veux dire, rectifia-t-elle rapidement, en touchant le bord de son chapeau de feutre

dur. J'ai hésité; sans doute ai-je été très malheureuse. Il n'était rien socialement; très jeune, mais brillant et plein de promesses. Mais les promesses, s'écria triomphalement tante Tatty, ne se réalisèrent pas. J'avais eu parfaitement raison. Il dégringola de toutes les manières, et rapidement.

— Déçu, peut-être?

— Peuh! dit tante Tatty. Une déception!... Ainsi, voyez-vous, je n'ai rien eu à regretter. Il n'y a pas de meilleure protection dans la vie que le manque de courage. J'ai été une femme heureuse, Mr. Pellew.

Quelque chose qui sonnait faux dans sa voix, un certain manque de simplicité lui fit dire avec une pointe d'impertinence :

— Il y a lieu de vous féliciter.

Ils approchaient des grilles d'entrée de la propriété.

— Engagez le combat, dit-elle sardonique, mais avec bonne humeur, tentez votre chance.

— Qui, à votre avis, est la pire de toutes?

— Du fait qu'Eleanor est ma nièce, je vous rendrai les choses aussi difficiles que je pourrai. Du fait que vous êtes un jeune homme moderne et intelligent pour lequel j'ai de la sympathie... eh bien! je ne puis vous souhaiter rien de mieux que d'être hors d'atteinte de nous toutes. Et, conclut-elle avec un accent de regret véritable, en ce qui concerne ma propre curiosité (car, je vous le dis, je me suis souvent demandé...), je serai fâchée de voir si rapidement la fin de tout cela. J'aimerais bien savoir ce qui adviendra de vous deux, bien que naturellement je sois parfaitement sûre de la façon dont ça se terminera, votre mariage.

— Alors vous allez me livrer bataille?

— Certainement.

— Par conviction?

— Par conviction, affirma-t-elle d'une voix forte et catégorique; un brusque soupir souleva les revers de son manteau d'astrakan.

— Equitablement?

Elle lui tendit les lettres sans répondre. Il les prit, et franchissant les grilles de la propriété, traversa la route et les glissa dans la boîte. Il demeura un moment encore le dos tourné, rassemblant ses forces, avant d'oser lui faire face. Elle était restée appuyée sur sa canne, observant chacun de ses mouvements, prenant sa mesure, le jaugeant du regard avec intensité.

— Equitablement? demanda-t-il à nouveau, alors qu'il revenait vers elle, en élevant la voix pour être entendu au-dessus de la clameur soudaine d'un tourbillon de corneilles.

Il fixa sur le visage rude et expressif de tante Tatty un regard où le conflit entre l'attirance et l'aversion mettait une sorte d'angoisse. Elle avait touché l'homme en lui.

— Oui, dit-elle, avec un petit rire et en dressant la tête, équitablement.

— Alors, revenez à la maison, fit-il. J'ai quelque chose à dire tout de suite à la mère d'Eleanor.

MERCVRIALE

LETTRES

DES ESSAIS DE PAUL CLAUDEL. — Ce livre (1) n'est pas une œuvre; c'est la réunion d'une quarantaine de textes, et fort divers, articles, préfaces, conférences, etc. Peu sont datés; lorsqu'ils le sont, les dates s'échelonnent entre 1927 et 1946; mais le recueil semble bien couvrir plus que ces vingt années. Et pourtant il y a en lui, sans aucun doute, une unité. Cette unité, c'est Claudel lui-même qui la fait, et cette exubérante personnalité d'un homme qui ne saurait cesser, quoi qu'il écrive, d'être un créateur.

Selon le *prière d'insérer*, qui est une préface officieuse plutôt qu'une simple notice d'éditeur, le livre « est une réponse que l'auteur ne se sentait pas libre de refuser aux questions que toutes sortes d'hommes, de livres, de sites et de circonstances lui ont posées au cours d'une longue vie ». Claudel ne rogne donc pas la part de l'occasion et de la rencontre. De son métier même d'ambassadeur relèvent quelques discours, et surtout une étude sur Philippe Berthelot qui est une des cimes d'*Accompagnements* (heureuse la mémoire de celui qui a mérité de telles pages, après celles de *Bella!*). Ecrits de circonstance encore — à nos yeux du moins, qui ne savent pas y discerner la nécessité intérieure — que divers textes d'inspiration religieuse; car si les méditations bibliques qui animent d'autres œuvres de Claudel ont assez de grandeur pour toucher les incrédules, il faut avouer qu'ici *Les XXI prières de Sa Sainteté le Pape Pie XII* sentent un peu la sacristie. N'empêche que la griffe du vieux lion se montre partout, intacte. Claudel est une grande unité indivisible dont la présence éclate jusque dans les textes apparemment les plus éloignés de l'activité poétique.

A propos de Louis Gillet, et distinguant les divers « rôles » qui se trouvent répartis « dans la République des lettres », il parle de ceux qu'il appelle « les *écouteurs*, les préposés à l'intelligence »; et il les décrit noblement (car décrire est la manière qu'il a de définir; ce trait prêterait à des développements prolongés). Ce

(1) Paul Claudel : *Accompagnements;* in-16, 316 p., 540 fr. (Gallimard).

n'est évidemment pas ce rôle-là qu'il revendique pour lui-même. Et au contraire on imagine sans peine les sarcasmes qu'un Claudel autrement disposé pourrait avoir pour une telle attitude d'observation critique et de retenue : l'amitié ici l'engage dans une voie imprévue, comme ailleurs elle l'amène à déclarer pour Philippe Berthelot un respect et une admiration qui ne paraissaient pas devoir découler naturellement de la formule de chacun des deux hommes. Pour lui, il est plutôt de ceux qui avant tout « ont leur propre idée à proposer, leur conflit à exposer, leur chanson à essayer, leur histoire à raconter » (ces dérivés du verbe *poser* : encore une notion de base sur l'auteur de *Positions et Propositions*). Comment lui reprocherait-on ses injustices — envers Hugo, envers Gœthe, envers Stendhal ou Wagner? A-t-il le loisir d'articuler des jugements bien compensés? Prétend-il d'ailleurs juger vraiment, et non pas plutôt se décrire et se poser lui-même? Il a trop à faire avec cette expression de lui-même qu'il poursuit depuis plus d'un demi siècle, avec ses propres puissances qu'il a pris pour tâche d'élucider, de tirer à la lumière, de dégager du chaos ténébreux, c'est-à-dire d'accomplir.

L'intention de ce titre, *Accompagnements*, est plus claire si on le rapproche d'autres titres comme *Divers* ou *Variété* : Gide, Valéry, en apparence tout au moins, laissent au hasard toute la responsabilité, tandis que Claudel en réclame sa part. « ...Une réponse que l'auteur ne se sentait pas libre de refuser... », dit-il; et plus carrément, à propos d'Homère, il fait allusion au « dieu » qui « guide » le poète. Tantôt donc, lorsque l'occasion le sollicite, il ne se sent pas concerné, et se détourne (Valéry affichait une attitude inverse), et tantôt quelque chose en lui réagit de telle sorte qu'il faut bien qu'il réponde, c'est-à-dire qu'il pose ou oppose sa propre affirmation. *Accompagnements*, dit encore le *prière d'insérer*, est une « entreprise de communication »; qu'on voie dans l'image du titre une métaphore musicale ou l'évocation de ce bout de chemin qu'on fait côte à côte avec un ami, qu'il s'agisse d'une activité créatrice encore, quoique secondaire, ou de sentiments et entretiens librement acceptés sinon choisis, en tout cas l'auteur entend bien ne pas se rabattre sur une position subordonnée. Si l'idée de base est mal déterminée, ou plutôt si elle est polyvalente (car évidemment Claudel l'a voulue telle), la nuance du moins est nette. Précision de l'accessoire, flou du principal : curieuse situation de vocabulaire! Ce trait caractérise la poésie moderne, qui a retrouvé dans l'âme de l'homme — là est sa justification — la source même de la pensée, c'est-à-dire le point où le mythe jaillit directement de l'être.

Accompagnements livre quelques confidences. Par exemple, dans un texte fort beau sur Francis Jammes, qui, n'ayant pas eu son dû quand il vivait, continue à grandir depuis sa mort, et dont l'exemple mal concevable ne cesse pas de piquer des esprits

aussi différents que ceux de Gide et de Claudel. Là comme dans une lettre-préface adressée à Jacques Madaule, Claudel évoque le milieu littéraire qu'illuminèrent soudain les premiers vers de Jammes tandis que lui-même découvrait Rimbaud : milieu, raconte-t-il, triplement désespérant, par les prétentions désordonnées du mouvement scientiste, par la noire sécheresse du naturalisme, par l'évanescence du symbolisme (plaisante anecdote de ce poète du *Mercure* qui avait usé si immodérément du mot pâle dans un de ses livres qu'il avait épuisé le signe *â* dans les casses du typographe).

Claudel déclare encore que, Rimbaud mis à part (« pour moi ce n'est pas un écrivain, mais un voyant et un prophète »), les seuls auteurs français qui l'aient marqué sont Pascal et surtout Bossuet : « J'avais le sentiment que je n'avais rien à tirer et à apprendre dans cette direction. Tout ce français écrit me paraissait à reprendre. Je me serais gâché l'oreille en l'écoutant trop. » Il insiste en revanche sur ce qu'il reçut des classiques grecs et latins, « que, dit-il, j'ai appris à aimer dès que je suis sorti du lycée ». Sa déclaration rassurera les observateurs qui déplorent le déclin de la culture antique dans la littérature d'aujourd'hui : on peut assurer qu'un Claudel use mieux de cette culture en étant Claudel que s'il s'occupait à écrire un nouveau *Voyage du jeune Anacharsis*. On sait d'ailleurs ce que doit à Eschyle l'auteur de traductions dont les maîtres de l'enseignement ne reconnaissent pas seulement le *tonus* poétique mais confirment la fidélité. A Eschyle ajoutons Homère : sur lui voici, dans *Accompagnements*, un bouquet de pages éblouissantes qui montrent que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont pour Claudel aussi palpitantes de vie, d'actualité, de signification immédiate que (sauf sacrilège...) la Bible. A vrai dire, emporté par un enthousiasme passionné, Claudel se précipite à des conclusions qui soulèveront chez les hellénistes plus de réserve que ses traductions. Mais qu'importe? Ce qui compte, c'est la gratitude que nous lui devons pour nous parler de ces œuvres d'une manière si chaude et si pressante qu'il nous les rend vraiment présentes. Il se peut, il est probable que ni l'*Iliade* ni l'*Odyssée* ne soient ces constructions parfaitement ordonnées et équilibrées qu'il nous décrit; mais à leur propos, et à deux reprises, il nous donne sur la composition des « grandes entreprises poétiques » une page éclatante, qui est une confidence de première grandeur sur l'organisation de la poésie claudélienne.

Intérim.

Pégomancie, par *Claude Aveline*; petit in-8° (11,5×16,5), 72 p., 3.000 ex., 225 fr. (Emile-Paul). — Voici, sous une présentation charmante, un charmant petit livre de pensées et maximes. Fin, et non alambiqué; écrit dans une langue très pure, et d'une fluidité qui s'accorde avec certains thèmes pour évoquer une sorte d'héraclitéisme. On chicanera certains mots (« Je hais l'injustice sociale pour la

même raison que je ne supporte pas un orchestre mal accordé » : est-ce bien *pour la même raison*, ou alors cette « raison » n'est-elle pas aussi, à sa manière, un peu trop héraclitéenne?) ; parfois aussi on préférerait voir éclater en trois ou quatre maximes plus abruptes une pensée un peu trop déduite... Ces hypocrites réserves montrent seulement que voilà des notes qu'on pèse, qu'on retourne, qu'on secoue avec une attention qu'elles ne déçoivent pas. Que signifie *pégomancie?* Lisez : et vous verrez Littré pris malicieusement sur le fait. — S. P.

La Rue profonde, par *Paul Gadenne;* in-16, 200 p., 2.100 ex., 370 fr. (Gallimard). — ...Du moins M. Paul Gadenne écrit-il vraiment en français. Dans cette aventure d'un poète dont les intentions se désagrègent sous l'effort tandis que s'impose à lui un monde extérieur dont il voudrait se déprendre, et qui est un Paris humble jusqu'à l'inconsistance, il n'y a apparemment pas grand chose. Il y a pourtant un certain sentiment du déjà-vu pour le lecteur, qui évoque un Salavin dilué, ou Emmanuel Bove, et encore peut-être quelque relent de *Paludes...* N'empêche que l'œuvre future de M. Gadenne donnera peut-être un sens à ce mince livret; et il y a tant de livres dont on n'oserait pas en dire autant! — S. P.

Le Monument, par *Rémy;* in-16, 288 p., 325 fr. (Fayard). — Le mot roman est écrit sous le titre; il faut donc traiter le livre en roman. Le thème est piquant; dans une petite ville de France, on inaugure un monument à la mémoire de six victimes civiles des Allemands; et nous apprenons peu à peu la version officielle de leurs aventures, celle qui ressort des entretiens et commérages des survivants, enfin la vérité, que révèlent les morts eux-mêmes, en devisant dans leur caveau commun. Pour traiter un tel sujet, il eût fallu une langue et une technique subtiles et souples... Du moins trouvera-t-on dans le livre les vues de Rémy sur la politique et la Résistance. — S. P.

Les Américains au Havre, par *Pierre Aubery;* in-16, 160 p., 180 fr. (La Bibliothèque française). — En octobre 44, les Américains arrivent au Havre, et de la ville aux deux tiers rasés font l'un de leurs principaux ports de débarquement. Pierre Aubery, engagé comme interprète, accompagne de cargo en cargo les équipes de dockers : son livre est le reportage de cette expérience. Les circonstances rappellent par plus d'un trait l'époque héroïque du Far-West. Récit dépouillé, simple, direct, toujours très près de la chose; un relief extraordinaire. De l'excellent journalisme (étant entendu que le journalisme est un genre littéraire nouveau, et non pas une qualification péjorative). — S. P.

Journal des deux mondes, par *Denis de Rougemont;* in-16, 240 p., 240 fr. (Gallimard). — Suite, pour les années 1939 à 1946, du *Journal d'un Intellectuel en chômage* et du *Journal d'Allemagne.* Mobilisation en Suisse, séjour aux Etats-Unis, conférences en Argentine; la radio à New-York. Document sur l'époque; observations d'un moraliste; surtout : notes d'un voyageur, d'un esprit aigu et vif; colorées, animées, vivantes, sans puérilité, significatives. Retenons ce mot d'une Anglaise, en septembre 1940 : « Nous ne serons jamais battus, parce que nous sommes un peuple qui ne sait pas quand il est battu. » — S. P.

Liberté européenne, par *Jean Duché;* in-16, 208 p., 250 fr. (Flammarion). — Jean Duché réunit ici quelques-unes des interviews d'écrivains qui l'ont mis en vedette. Les questions littéraires sont pourtant écartées du recueil; il s'agit ici (et c'est ce qui fait l'unité du volume), des problèmes d'ordre moral que pose aux intellectuels l'état politique du monde : l'individu en face de l'américanisme ou du communisme, l'esprit en face de la bombe atomique (la notion proprement dite de *liberté* n'apparait qu'à l'occasion : comme si le mot se vidait de son contenu...). Jean Duché a interrogé dix-huit « sujets », dont dix étrangers : la proportion montre l'ampleur de son enquête; mais ce qui, davantage encore, en fait l'intérêt, c'est l'art de l'interviewer, qui a le don si rare d'amener chacun à livrer l'essentiel de sa pensée : maïeutique. — S. P.

Images de Paul Valéry, par *Edmée de la Rochefoucauld;* 14× 19 cm., 120 p., 16 ill. (F.-X. Le Roux et Cie, Strasbourg-Paris). — On éprouve de la défiance en ouvrant le livre : mondanité... Et puis l'on se réconcilie. Car l'homme dont Gilbert Mauge présente des images complaisantes est tout de même bien *notre* Valéry — lequel fut aussi un homme. Il est bon que ce livre existe; il nous sert, et ne dessert pas Valéry. — S. P.

Réimpressions. — Gallimard réédite, en édition ordinaire, l'un des livres les plus importants de notre époque : les *Entretiens au bord de la Mer* (*Recherche de l'Entendement*) d'Alain.

En même temps qu'il publie *Pégomancie*, dont nous rendons compte d'autre part, et le premier volume de *Trente ans de vie sociale*, réunion des écrits politiques et sociaux d'Anatole France (le *Mercure* en parlera plus longuement), Claude Aveline réédite, chez Emile-Paul également, et en un seul volume, *Madame Maillart* et *La fin de Madame Maillart*.

Livres reçus. — Julien Segnaire : *N'y être pour rien* (Gallimard). — Marc Chadourne : *Gladys ou les artifices* (Plon). — Paul Reboux : *Le nouveau savoir-causer* (Flammarion). — Arthur Nicolet : *Mektoub* (Editions des Antipodes).

POESIE

LE PROETE PONGE. — Il n'y a pas de cloison étanche entre la prose et le poème, mais toutes sortes de degrés et de nuances qui varient d'un auteur à l'autre, et selon l'idiosyncrasie du lecteur. Cependant, M. Paulhan nous la baille belle, quand il écrit avec sa légèreté coutumière : « En fait, nous appelons couramment *poètes* les prosateurs qui nous plaisent; mais *prosateurs* les poètes qui nous ennuient. » Sans trop savoir ce qui a l'heur de divertir ou d'ennuyer notre boute-en-train, cette façon toute subjective et personnelle de classer les écrivains — de distinguer les genres — nous paraît quelque peu sujette à caution. Faut-il la mettre à l'épreuve? Choisissons, par exemple, Jules Renard et Francis Ponge, qui se ressemblent et diffèrent assez pour que le premier serve ordinairement de repoussoir au second (1). Jules Renard, cela devrait aller sans dire, est un auteur qui nous plaît infiniment. Pourtant, nous ne pouvons l'appeler poète, tant il semble que le beau nom de prosateur soit pour lui un titre de noblesse — le seul, du reste, auquel il prétendait devant la postérité. Quant à Francis Ponge, qui nous ennuie plus souvent qu'à son tour, il nous est aussi difficile de l'appeler prosateur que poète. Ce pourquoi nous ne l'appelons pas du tout.

Pour être juste, il faut reconnaître que Francis Ponge n'attend de nul autre que de lui-même l'appellation de son activité. (C'est tout au plus s'il la laisse contrôler, chemin faisant, par son maître

(1) Cette sorte de parallèle a été inauguré par Jean-Paul Sartre. Pour s'en convaincre — tant l'opération semble incroyable — il faut lire dans *Situations I* ces deux études : « L'Homme et les choses » (sur Francis Ponge) et « L'Homme ligoté » (sur le *Journal* de Jules Renard). Dans la première, Sartre croit devoir s'extasier sur les « pages admirables » que Ponge consacre à la végétation. Et il cite pour l'expertise le paragraphe suivant : « Las de s'être contractés tout l'hiver, les arbres tout à coup se flattent d'être dupes. Ils ne peuvent plus y tenir : ils lâchent leurs paroles, un flot, un vomissement de vert. »

Si cet extrait représente à merveille l'art de l'écrivain (ou si l'on préfère, tout ce dont est capable Francis Ponge au meilleur de sa forme), remarquons qu'il est beaucoup plus arbitraire encore et dépourvu de charmes que cette notation de Jules Renard, sur laquelle on bute dès la première page du *Journal :* « Les buissons semblaient saouls de soleil, s'agitaient d'un air indisposé et vomissaient de l'aubépine, écume blanche. » Et Sartre, qui la reproduit à dessein dans sa seconde étude

Paulhan, ou par les hommes du jour, Camus et Sartre.) « Partiprisme », disait-il vers 1942, alors qu'il publiait son œuvre principale, *Le Parti pris des choses.* « Proêmes », précise-t-il aujourd'hui, comme on ajoute une corde à son arc, en réunissant sous ce titre barbarement didactique (qui signifie, selon Littré, « préface, entrée en matière, exorde ») trente ans de réflexions mouvementées sur la difficulté d'être un artiste du vrai, du bien, du beau.

Car il se trouve que Francis Ponge écrit depuis quelque trente années sans cesser pour autant d'être jeune, et comme débutant. Si l'on en juge par son premier essai, « La Promenade dans nos serres », qui remonte à 1919, ce poulain de Paulhan est parti fort démuni dans la course des lettres. On pense qu'il doit beaucoup à son illustre manager. Et l'on devine sans peine les raisons de leur attachement réciproque : tant que l'objet n'est point achevé, il a partie liée avec son fabricant. Pas moyen, pour lui, de « voler de ses propres ailes », donc pas de risque d'ingratitude. — Et vivent les jeunes qui durent longtemps!

L'action de grâces par laquelle Francis Ponge remercie celui qui l'a fait créateur si admirable est contenue dans *Douze petits écrits* (1926), plaquette de début dédiée à un mystérieux J. P. On est d'abord frappé par la prétention sans bornes que véhicule ce galimatias sans recours : « Forcé souvent de fuir par la parole, que j'aie pu seulement quelquefois retourné d'un coup de style le défigurer un peu ce beau langage, pour bref qu'il renomme Ponge selon Paulhan. » Et l'on pressent déjà cette sorte de vulgarité, à la fois tarabiscotée et plantureuse, qui est peut-être, aujourd'hui, le trait dominant de la littérature de Francis Ponge. Ainsi la dernière phrase de « L'Avenir des paroles », écrit à peu près à la même époque : « Le corps du bel obscur hors du drap des paroles alors que tout découvert, bon pour un bol à boire au nichon de la mère d'Hercule. »

Il est vrai que cette même vulgarité nous réserve parfois de bien charmantes surprises. Que signifie le premier quatrain de ce son-

(pour nous persuader du mauvais goût et de l'impuissance de Renard), ne se fait pas faute d'ajouter : « Ce qui est positivement affreux et *ne signifie rien,* parce que l'image se développe par son propre poids. »

Pour voir jusqu'où peut aller cette imperturbable machine dialectique, qui remplace le goût par une sorte d'industrie des idées, et nous propose tranquillement des vessies pour des lanternes, il faut relever les phrases qui tiennent lieu de conclusion à chacun de ces articles :

« Ponge a, de la sorte, écrit quelques admirables poèmes, d'un ton entièrement neuf, et créé une nature matérielle qui lui est propre. » Suit l'affirmation péremptoire : « On ne saurait lui en demander plus. »

Mais Sartre ne se contente pas toujours d'aussi peu. Dès qu'il s'agit du *Journal,* et malgré son bon cœur, il devient proprement insatiable : « On s'étonnera peut-être que Renard n'eût rien à dire. (...) On ne peut que sympathiser avec ces efforts maladroits pour faire saigner les choses. »

A notre tour de nous étonner, et d'attendre la « psychanalyse existentielle » d'une telle iniquité littéraire!

net, apparemment anodin mais fort obscur, *Le Jeune arbre*, que Francis Ponge composa durant l'hiver 1925-1926?

Ta rose distraite et trahie
Par un entourage d'insectes
Montre depuis sa robe ouverte
Un cœur par trop empiété.

Dans la « traduction » qu'en propose l'auteur à la page 75 de *Proêmes* (et qu'un reste de bienséance nous retient de citer), le mot qui résume « un cœur par trop empiété » est bien propre à plonger le lecteur dans un tréfonds de songerie. S'agit-il d'une coquille ou — hum! — d'un coquillage expressément désigné? Nous pensons, quant à nous, que cette sorte d'incertitude est des plus poétiques — le meilleur « moment » du recueil, à n'en pas douter — et qu'il serait de toutes façons décevant d'être fixé sur ce point.

Par contre, il n'est guère possible de se tromper sur la qualité (et sur la catégorie) des imaginations qui nous valent cet affolant morceau de littérature sur les menstrues des statues — voir pages 109-110 : *La Loi et les Prophètes* — où l'obscénité prend la forme d'un discours à la fois civique, prophétique et thérapeutique en l'honneur de la beauté.

Mais prenons garde d'anticiper, en nous référant tout de suite à ces *Proêmes*, qui dénudent un peu brusquement certaines obsessions para-esthétiques de notre auteur. *Entre Douze petits écrits et Le Parti pris des choses*, il s'est écoulé près de quinze ans pendant lesquels, somme toute et pourquoi ne pas l'avouer, nous avions une certaine sympathie pour les exercices de Francis Ponge. A des intervalles fort inégaux, nous avons lu « Végétation », « Le Tronc d'arbre », « Le Cageot » et « Sapates » dans des revues telles que la *Nouvelle Revue Française* et *Mesures*. Parmi les textes de la plus fameuse littérature moderne ces courtes pièces étaient touchantes au possible, et parfois même surprenantes, comme pourraient être des articles de Saint-Claude égarés dans la vitrine d'un joaillier. Le côté « fait à la main » pendant les veillées d'hiver au fond de quelque campagne ne contribuait pas peu à donner un air quasi légendaire à toute cette bimbeloterie. Il semblait, en outre, que l'auteur-artisan s'était fixé la règle de ne travailler qu'avec les instruments les plus frustes sur les matériaux les plus ingrats. D'où notre considération relative, très relative à la vérité, pour ces passe-temps naïfs et laborieux.

L'erreur de Francis Ponge (et qui nous mit en demeure de rectifier celles que nous commettions à son endroit depuis de longues années) fut de laisser éditer, en 1942, la somme approximative de ses « descriptions », ou *Le Parti pris des choses*. Ici, nous rougissons d'exprimer cette vérité banale et pourtant méconnue, qu'il n'est pas toujours sans danger de consentir à la publication d'un livre. Telle page qui, lue en passant, nous charme comme

la feuille au vent qui passe, devient insoutenable dès que nous la reconnaissons parmi ses pareilles, et que l'ensemble parvient à nous immobiliser. Force nous est de nous rendre compte, alors, que nous n'avons plus devant nous — et voilà, aussi bien, ce que nous pensons du *Parti pris des choses* — qu'un tas de feuilles mortes.

Le texte de base du recueil, ou, du moins, celui qui est censé éclairer tous les autres, est une sorte de définition du galet qui hésiterait entre la leçon de géologie (à l'usage d'un Xipéhuz) et la leçon de choses. Mais ne ressemble finalement à rien, pas même à ce qu'il voulait montrer. — Ce dont l'auteur se flatte avec modestie, « trop heureux seulement d'avoir pour ces débuts su choisir *le galet* : car un homme d'esprit ne pourra que sourire, mais sans doute il sera touché, quand mes critiques diront : « Ayant entrepris d'écrire une description de la pierre, il s'empêtra. »

Voilà qui est fort joliment exprimé, mais ne saurait pourtant racheter notre ennui, car il n'a pas fallu moins de dix pages pour arriver à cette aimable prise de congé. Au reste, et l'auteur le sait peut-être un peu trop, nous aurions mauvaise grâce, ici, à regretter l'absence de résultat. Il n'y a pas plus à dire sur le galet que sur le Chimborazo. (Et l'on a pu remarquer, avec André Gide, quel concert de banalités contradictoires pouvait assaillir un homme d'esprit à la vue du Mont Blanc.) Mais il y a tout à faire d'une pierre bien choisie, à commencer par ces jeux variés (ricochets, fronde, muraille sèche) auxquels se livrent presque d'instinct les enfants de la ville et des champs. — Mais Francis Ponge, qui ne construit et ne se divertit qu'avec des mots, n'y a sans doute jamais songé.

Cependant, c'est cette « description » ratée qui donne le branle, révérence parler, aux meilleurs morceaux du recueil. Ainsi *L'Huître*, « de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. » Ce qui est bonnement observé, avec cette sorte de sérieux qui proscrit à la fois tout emportement lyrique et toute saveur dans l'expression. Mais voici « L'Orange », à travers laquelle on découvre soudain l'endoctriné du langage, la pantelante victime des *Fleurs de Tarbes* de Jean Paulhan : « Comme dans l'éponge il y a dans l'orange une aspiration à reprendre contenance après avoir subi l'épreuve de l'expression. » Il arrive que ces subtilités de convention s'accommodent fort bien du calembour. Ainsi dans « Le Cageot » : « A mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie. » Toutefois, Francis Ponge n'ennoblit guère ce procédé, qui servit au mieux le génie d'un Rabelais ou d'un Joyce. En plus d'un cas, il le fait sombrement glisser dans la

calembredaine. — Et l'on croit lire un « à la manière de » Buffon par Paul Reboux : « Au contraire des escarbilles qui sont les hôtes des cendres chaudes, les escargots aiment la terre humide. »

Pour parler franc, nous ne voyons pas à quel titre ces demi-échecs ou ces demi-réussites peuvent intéresser. Si nous acceptons la charge de plomb qu'ils imposent à notre imagination (nous ne sommes décidément pas en terre poétique), c'est à la condition qu'ils nous mettent quelque objet en main ou en tête, qu'ils renouvellent d'une façon plus ou moins avantageuse ce que nous croyons savoir de la réalité. Les *Histoires naturelles* de Jules Renard remplissent admirablement cet office à partir des bancs de l'école primaire, et nous gardons tous la nostalgie de ces merveilleuses « dictées ». Avec Francis Ponge, et quelles que soient ses prétentions didactiques, nous sommes par trop loin de compte — de toute espèce de compte. Et sans vouloir donner de conseil, il nous semble que le véritable « parti pris des choses » consisterait pour lui à se retirer dans quelque banlieue, afin de s'adonner profitablement à l'élevage des escargots, à la fabrication du cageot — voire de la cage à poules et de la brouette.

Parlant de brouette, on ne trouvera pas, dans toute l'œuvre de Francis Ponge, un objet-vocabulaire qui vaille le délicieux quatrain du Facteur Cheval (2) :

Je suis la fidèle compagne
Du travailleur intelligent
Qui chaque jour dans la campagne
Cherchait son petit contingent.

Par contre, on trouvera souvent, sous cette plume incapable de vraie naïveté, des « descriptions » de phénomènes naturels, tels que la pluie, qui nous renvoient tour à tour aux guides Roret, au journal *Rustica*, aux manuels élémentaires de physique et chimie :

Le tout vit avec intensité comme un mécanisme compliqué, aussi précis que hasardeux, comme une horlogerie dont le ressort est la pesanteur d'une masse donnée de vapeur en précipitation.

Et s'il s'agit de « La Fin de l'automne » :

Tout l'automne à la fin n'est plus qu'une tisane froide. Les feuilles mortes de toutes essences macèrent dans la pluie. Pas de fermentation, de création d'alcool : il faut attendre jusqu'au printemps l'effet d'une application de compresses sur une jambe de bois.

Certes, nous savons bien qu'une tisane ne saurait se changer en alcool — mais nous ne comprendrons jamais, au grand jamais, ce que vient faire, entre l'automne et le printemps, cette « application de compresses sur une jambe de bois ».

(2) On trouvera un ensemble de textes du Facteur Cheval dans l'*Anthologie de la Poésie Naturelle* (Editions K) qui est excellente dans sa partie « classique » : Jean-Pierre Brisset, le Facteur Cheval, le Douanier Rousseau, etc. En ce qui concerne les contemporains, on lui reprochera de faire quelque peu double emploi avec les *Cahiers de la Pléiade* de Jean Paulhan.

On aimerait enfin, on voudrait payer le prix qu'il faut pour avoir quelque paragraphe solide à se mettre sous la dent. On croit parfois l'avoir trouvé, mais cette impression ne dure pas longtemps. Ainsi cette rêverie sur le pain, qui débute de façon croustillante mais s'achève on ne peut plus pâteusement :

La surface du pain est merveilleuse, d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes.

Ainsi donc, une masse amorphe en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans, dès lors, si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux — sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente.

Cette façon de s'exprimer irriterait fort Tityre, le héros de *Paludes*, qui opéra vers 1895 une manière de révolution — contre tout un mode d'écriture qu'illustrent diversement les Goncourt, Saint-Pol-Roux et Malcolm de Chazal — en faisant le serment de ne jamais appeler les poissons des « stupeurs opaques ». Il est tout à fait regrettable que Francis Ponge, un demi-siècle plus tard, n'ait pas encore profité de la leçon, et s'entête à ne pouvoir nommer la mie du pain (ou l'intérieur de la terre) autrement que « la mollesse ignoble sous-jacente ».

En marge de ces pompositès, de ces lourdaudes coquetteries, on repère çà et là, comme sur une table pas nette, des sciures de Fargue, des filaments de Mallarmé, et ces « tics, tics et tics » qui font l'attrait provisoire d'un Jean Paulhan. Mais n'insistons pas sur ces reliefs. Ce qui compromet le plus gravement la littérature de Francis Ponge nous paraît être ce don d'impropriété, qui n'affecte pas seulement telle expression isolée, mais l'ensemble de son vocabulaire. Pour s'en assurer, il suffit d'ouvrir au hasard *Le Parti pris* — nous tombons sur « Le Papillon » :

Lorsque le sucre élaboré dans les tiges surgit au fond des fleurs, comme des tasses mal lavées — un grand effort se produit par terre d'où les papillons tout à coup prennent leur vol.

Devant cette unique phrase d'une trentaine de mots, nous nous sentons soudain débordé par une foule de questions insidieuses. Le sucre ne s'élabore-t-il point déjà au niveau des racines? (« Elaboré », terme de travail et d'étude, plutôt que de poésie, réclame au moins cette précision.) Le sucre de la fleur est-il aussi visible que l'auteur veut nous le faire croire? Et d'abord, le sucre ne « surgit » pas, mais demeure au fond des « tasses mal lavées ». Mais pourquoi comparer les fleurs à de la vaisselle malpropre? Et quel rapport entre tout cela et le « grand effort » qui « se produit par terre »? S'agit-il de la naissance des papillons? Etc., etc... — On n'en finirait pas de décrasser les mots et de rafistoler les images.

Découragé par cette perpétuelle « confusion des langues », par cette sorte d'incoordination généralisée, il nous faut conclure que

Francis Ponge ignore tout des « moyens » dont il dispose. Dans la mesure où l'on sait gré à des artistes tels que Jules Renard ou Paul Klee d'avoir le juste sentiment de leurs limites (ce qui est, en fin de compte, le gage de leur valeur véritable), on ne peut guère lui pardonner de nous faire si délibérément, et presque à tout propos, éprouver les siennes. Celles de l'homme Ponge aussi bien que celles de l'auteur du *Parti pris* et des *Proêmes.* Car si l'on se penche sur ce dernier recueil, on ne doute pas un instant de leur ressemblance : les traits de caractère coïncident avec ce que nous savons déjà du style, et il y a là tous les éléments d'un auto-portrait.

Pour rendre présent au lecteur celui que nous appellerons désormais le proête Ponge, écartons d'abord ces principes excellents, mais dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne lui ont été d'aucun secours :

Le poète ne doit jamais proposer une pensée mais un objet, c'est-à-dire que même à la pensée il doit faire prendre une pose d'objet.

Le poème est un objet de jouissance proposé par l'homme, fait et posé spécialement pour lui. Cette intention ne doit pas faillir au poète.

Cette mâle assurance est celle d'un homme qui n'a jamais mis en doute la « valeur propre » de ses écrits, — il lui semble chaque fois qu'il a « trouvé comme la pierre philosophale de la poésie » —, et qui pense très sérieusement avoir « fondé son dictionnaire ». Dans ses moments de lyrisme, il s'imagine recevoir les confidences de Sénèque, et il croit que Dante parle par sa bouche quand il rêve. Car le proête Ponge ramène tout à lui-même, et il n'hésite pas à composer ce petit Parnasse de sa façon :

Je ne considère pas que Malherbe, Boileau ou Mallarmé me précèdent, avec leur leçon. Mais plutôt je leur reconnais à l'intérieur de moi une place.

Et moi-même je n'ai pas d'autre place que dans ce lieu.

Il me semble qu'il suffit que je m'ajoute à eux pour que la littérature soit complète.

Ou plutôt : la difficulté pour moi est de m'ajouter à eux de telle façon que la littérature soit complète.

...Mais il suffit de n'être rien d'autre que moi-même.

Malgré les apparences, le proête Ponge est capable de modestie — d'une modestie non exempte, il est vrai, de fanfaronnade, et qui sait faire état des louanges que lui adressent ses amis :

J'estime que tout ce que dit C. de mon échec signifié par ma maîtrise est vrai d'abord, *ou vrai* plutôt *de Rimbaud.* (...) *Vous me dites que je fais consentir au mutisme par une science prestigieuse du langage* (...) *P. m'écrivait récemment encore : « Aussi* pris *que la première fois.* (...) *Ici, Camus et moi nous rejoignons Paulhan.*

Avant (et afin) de rejoindre Paulhan, le proête Ponge fait toutefois observer à l'auteur du *Mythe de Sisyphe* qu'il n'a pas recensé, parmi les « thèmes de l'absurde », celui de l'infidélité des moyens d'expression, celui de l'impossibilité pour l'homme

non seulement de s'exprimer mais d'exprimer n'importe quoi ». Et il ajoute, pour nous pénétrer de l'importance de ce « thème du langage » — ou de cette quête à deux, dans laquelle il assume joyeusement le rôle de Pécuchet : « C'est le thème si bien mis en évidence par Jean Paulhan et c'est celui que j'ai vécu. »

Par ailleurs, le proête Ponge repousse d'un orteil négligent la philosophie (bien que Kierkegaard, Chestov et Husserl n'aient pas de secrets pour lui) parce qu'il aime trop La Fontaine, Rameau, Chardin, etc. Mais il leur préfère encore — « par amour-propre humain, par fierté humaine, prométhéenne » — un caillou, un brin d'herbe, etc. Toutes choses décrites dans le *Parti pris des choses*, et qui font de cette mince plaquette le livre du destin. Car il faut savoir que l'inestimable mérite du *Parti pris* est de refuser le « casse-tête métaphysique », et, partant, de résoudre le tragique de notre situation. « Ce qu'on ne peut dire — observe notre proête — de Lautréamont, ni de Rimbaud, ni du Mallarmé d'*Igitur*, ni de Valéry. »

Ainsi débarrassé de l'angoisse du siècle, le proête Ponge n'a pas de peine à se concevoir comme « animal social », à réaliser « son bonheur ou son ordre social », à militer pour le « triomphe de la raison ». Et dans un bel élan de civisme, il estime, songeant à sa spécialité, que « l'on devrait pouvoir à tous poèmes donner ce titre : Raisons de vivre heureux. »

Au reste, et pour mesurer la largeur de ses vues, voici sa Déclaration de Proête et de Citoyen :

1° *Je suis (absurdement peut-être) tourmenté par un sentiment de « responsabilité civile »;*

2° *Je n'admets qu'on propose à l'homme que des objets de jouissance, d'exaltation, de réveil. (...) En conséquence : pas d'étalage de trouble de l'âme (à bas les pensées de Pascal). Pas d'étalage de pessimisme,* sinon dans de telles conditions d'ordre et de beauté que l'homme y trouve des raisons de s'exalter, de se féliciter.

Pas de romans qui « finissent mal », de tragédies, etc., sinon... (*voir ci-dessus*).

Rien de désespérant. Rien qui flatte le masochisme humain.

L'impression d'avoir déjà lu cela quelque part va de pair avec une forte odeur de papier brûlé... Mais ne nous alarmons pas. Nous connaissons, Dieu merci, les « objets de jouissance, d'exaltation, de réveil » que propose le proête Ponge : le cageot, la pomme de terre, la lessiveuse, la serviette-éponge. Reste à savoir à qui il les propose. A l'homme, bien entendu. Mais qu'entend-il par ce mot?

Le proête Ponge tâche de répondre à cette question dans « Notes premières de l'homme ». Certes, il en a pour tous les goûts — de « l'homme est un dieu qui se méconnaît » à « l'homme tient mieux debout que le plus anthropoïde des singes, il a fini de se redresser ». Mais il a beau se gonfler et hausser le ton, il ne peut mieux faire que se peindre lui-même (tel qu'on l'imagine à travers ses petits écrits) : « une sorte de ludion ».

Tout cela est bel et bon, et il n'y aurait pas de quoi fouetter un chat, si, pris d'on ne sait quelle fureur, notre ludion ne venait à s'écrier :

O hommes! Informes mollusques, foule qui sort dans les rues, millions de fourmis que les pieds du Temps écrasent! Vous n'avez pour demeure que la vapeur commune de votre véritable sang : les paroles. Votre rumination vous écœure, votre respiration vous étouffe. Votre personnalité et vos expressions se mangent entre elles. Telles paroles, telles mœurs, ô société! Tout n'est que paroles.

Ou bien, à propos de ses dissertations :

C'est aussi pour vous mettre le nez dans votre caca, que je décris un million d'autres choses possibles et inimaginables.

Mais voilà qui passe la mesure. Autant nous réconforte et nous ravit l'insulte d'un Lautréamont (« Race stupide et idiote! ») et sa prétention de nous avoir « beaucoup crétinisé », autant nous n'avons que faire — et que ce soit dit une fois pour toutes — du proête Ponge et de ses leçons.

●

En manière de remords, il nous vient à l'esprit que des lecteurs non prévenus ou distraits pourraient confondre le proête Ponge (celui de Jean Paulhan, auquel nous avons consacré cet article) avec le poète Ponge (celui de Jules Renard, dont il est abondamment question dans *L'Œil clair* et dans le *Journal*).

En fait de « jeunes qui durent longtemps », le Ponge de Renard serait aujourd'hui presque centenaire. Il s'agit donc d'un autre. D'un humble poète de village dont on n'a jamais lu les vers, mais qui garde au moins le mérite d'avoir inspiré à l'auteur des *Histoires Naturelles* ces « proêmes » définitifs sur la condition d'homme de lettres :

Le poète Ponge. Pauvre homme déjà ravagé par le chancre littéraire, il a l'air d'une expérience d'inoculation.

. . . .

Je le regarde : il est aussi vaniteux, aussi faussement modeste que moi.

. . . .

Le poète Ponge. Celui-là, je suis sûr qu'il a été fait avec du limon. Il est resté limon pour les trois quarts. (...) Il prouverait l'existence d'un Dieu grand potier.

Maurice Saillet.

***Le Parti pris des choses* et les *Proêmes* de Francis Ponge, ainsi que le *Journal* et *L'Œil clair* de Jules Renard, sont édités chez Gallimard.**

Les pas contés, par *Marcel Bisiaux* (Gallimard). — D'un bon sujet, qui se dissipe avec application. C'est bien conté.

A la lumière humaine, par *Paul Souffron* (A l'Enseigne de l'Homme Méditant). — Rives heureuses où le poète aborde après tant d'autres. Sa voile gonfle agréablement.

Dédicaces, par *Emmanuel d'Astier* (Editions de Minuit). — Il se peut qu' « Emmanuel d'Astier pré-

sente des aspects multiples » : celui-ci ne méritait pas absolument d'être fixé.

Martinique, par *Michel Cournot* (Gallimard). — Torsions et ruades, entre la prose et le poème. Un artiste exigeant en formation.

A l'heure dite, par *Daniel Anselme* (G. L. M.). — Chante quelques grandes heures de l'histoire récente, mais nous fait douter — avec talent — qu'il les ait vécues.

Patrice de la Tour du Pin, par *Biéville-Noyant* (N. R. C.). — Détails coquets sur l'ascendance et les années d'apprentissage du poète, suivis d'un excellent « résumé anthologique » de la *Somme de Poésie*.

La mort est naturelle, par *Toursky* (Editions du Filin). — Dans une aube bien nettoyée, les miasmes et les phantasmes de l'amour. L'art de Toursky, un des plus francs de l'heure, semble un peu à l'étroit dans ces préludes.

Lorca poète-dessinateur, par *Jean Gebser*, avec 13 dessins inédits de Lorca (G. L. M.). — N'en faisons point mystère : Federico Garcia Lorca, poète vivace et savoureux, dessinait faiblement.

Ler Dla Canpane, par *Dubufe J.* (Chez l'auteur). — Ce qu'il y a de plus zaimable dans l'art brut en l'an de grâce 1949.

Chaystre ou les plaisirs incommodes, par *Georges Lambrichs* (Editions de Minuit). — Ce sont les plaisirs de la littérature, qui nous aident à traverser le rêve et la vie. Un peu trop *Pont traversé*, moins l'art de la ponctuation.

Fête des arbres et du chasseur, par *René Char* (G. L. M.). — Un divertissement grave (« Oiseaux, nous vous tuons ») où s'accomplit au naturel, sans vaine littérature, le rite de la mort et de l'amour.

L'indivisible, par *Jacques Heyst* (Charlot). — Valéryo-mallarméen. A force de s'affronter, le corps et l'ombre, la présence et l'absence risquent de s'annuler complètement.

Instants, par *Jean Guinebault* (Chez l'auteur). — Pensées élégantes et menues, à l'école de l'oiseau hoche-queue et du lézard.

Dans les années sordides, par *André Pieyre de Mandiargues* (Gallimard). — Sensations et matériaux précieux, charbon et soie, luxe bizarre de littérature, cette « invitation au voyage » nous enlève jusqu'au désir de partir, tant nous sommes comblés.

Lettres ouvertes à un mythe, par *Gabriel Pomerand* (Aux dépens d'un amateur). — L'auteur est tellement sympathique que nous lui voudrions, même dans ces « enfantillages d'un amoureux transi », tous les talents.

La vie répond, par *Jean Cayrol* (G. L. M.). — La vie soupirable, avec ses gages matinaux, ses petites espérances. « Le jour / la joue près du feu / la nuit s'appuie sur le bleu. »

Orphées et les Argonautes, par *André Miguel* (Le Capricorne). — Un esprit vif, qui a raison d'être bruyant et un peu désordonné : la poésie n'est point engourdissement. Quelques marionnettes superflues et trop d'oracles. Mais tient déjà, et promet beaucoup.

Hypérénor, par *Charles Massonne* (Marysas). — Hypérénor n'est pas à l'aise dans la cité. Hypérénor est épars dans la nature et survit aux saisons. Ce mythe libérateur donne la nostalgie du paysage méditerranéen.

La chasse aux Snark, par *Lewis Carroll*, texte anglais et traduction par *Florence Gilliam* et *Guy Lévis Mano* (G. L .M.). — Cette bonne édition bilingue reproduit les illustrations inoubliables d'Henri Holiday, qui fut le dernier homme qui vit le Snark. — JUSTIN SAGET.

CINEMA

PLAISIR A PREVERT. — André Cayatte, en tournant les *Amants de Vérone*, d'après un scénario de Jacques Prévert, transposé de *Roméo et Juliette*, s'agrège au peloton de tête. Il est vrai, il a été superbement servi par Alekan, son opérateur, qui, entre autres mérites, possède celui d'avoir donné de Venise, de son

grand canal, du *vaporetto,* des palais lézardés, des eaux croupissantes, une représentation tangible, émouvante et belle, en quelque vingt ou trente plans discrètement choisis et composés. Mais c'est surtout Jacques Prévert qu'il faut féliciter. Après l'échec des *Portes de la nuit,* il a retrouvé sa forme, et c'est bonnement dire qu'il est de nouveau le premier écrivain du cinéma français. Il n'a pas emprunté le titre de Shakespeare, ce qui est d'une louable décence. Puis, pour introduire le thème du dramaturge élisabéthain dans une action située de nos jours, il a trouvé le point de départ de cette action dans le dédoublement du comédien. On tourne *Roméo et Juliette;* une scène dangereuse est jouée par la doublure de Roméo; l'action est nouée et l'identification est établie. Voilà qui est d'une honnête et habile invention. A partir de là, Roméo et Juliette revivent le destin que nous savions (à Vérone, en effet, pendant quelques heures, et principalement à Venise). Quant à la société vénitienne, aristocratique et fasciste non repentie, que Jacques Prévert a imaginée pour arrière-plan et contre-point à l'amour inaltérable du couple de Shakespeare, c'est par là que s'affirme, audacieuse et franche, la transposition moderne. Le départ entre les deux éléments du drame, les amoureux et la famille décrépite et pourrie de Juliette, le thème ancien et la présente affabulation sociale, est trop clairement fait pour que les puristes y puissent redire. Se demander ce qui subsiste de shakespearien dans cette affabulation sociale n'a dès lors plus grand sens. Cependant, un miracle s'est réalisé, peut-être parce que Jacques Prévert était dans l'état de grâce. Quelques-uns de ses accents rejoignent le baroque de Shakespeare, et sa violence. Louis Salou, ancien procureur féroce, *pater familias* alcoolique et qui négocie le mobilier, s'adresse à la nourrice — c'est ici une nourrice-maîtresse-maquerelle —, qu'interprète Marianne Oswald. Elle y apporte une grandiose présence, une efficacité brûlante et tranquille, qui tient à la pose d'une mèche de cheveux, à sa façon dolente de ballotter son corsage, à une inflexion de voix et elle y apporte encore je ne sais quelle truculence intérieure et qui sourd des âges. Louis Salou soufflette Marianne Oswald de cette épithète :

— Mauvaise viande!

Je veux bien courir le risque de faire rire ici et là, et prenez les vues que je vais proposer pour ce qu'elles valent. Deux ou trois fois, en entendant ce dialogue, je me suis demandé s'il n'est pas, de Shakespeare à Prévert, quelque filiation secrète, pour ce qui touche à l'invective et au baroque. On pourrait même soutenir le propos bien au-delà de ces domaines, mais alors, ne serait-ce que pour en marquer les limites, il me faudrait entrer en critique littéraire, et cette chronique s'ensablerait complètement. Rare et merveilleux plaisir, en tout cas : entendre à l'écran la langue d'un écrivain et d'un poète.

Il est bien, il est temps, qu'une plume prestigieuse fasse éclater ainsi les catégories étroites d'une critique d'avant-garde qui se fait plus dogmatique d'année en année. Le français causé d'*Antoine et Antoinette* et de *Rendez-vous de juillet*, qui se modifie sur le plateau, pour la commodité et le naturel de l'interprétation, qu'on y pourrait presque improviser au besoin, comme dans une *commedia dell'arte* sans esprit, de la rue et non du salon, c'est le soutien d'une représentation réaliste du monde, c'est l'un des éléments de l'intelligibilité de l'anecdote, c'est l'utilisation minimum du verbe, dépouillé de pittoresque même, et comme algébrique, c'est la moindre signification du « parlant », quel que soit ce qu'on pourrait nommer le volume des mots. C'est très bien. Mais rendons grâce à Jacques Prévert d'employer au service du cinéma un verbe merveilleux et signifiant, qui témoigne pour la pérennité d'une autre école. Le perfectionnement, parfois naïf, que le cinéma apporte au théâtre dans Shakespeare-Olivier ou dans Cocteau, dans le respect de l'œuvre originale et pour ainsi dire en engouffrant dans l'œuvre seconde le maximum de volume verbal de cette œuvre originale, c'est très bien encore. Mais rendons grâce à Jacques Prévert de rappeler qu'un poète dramatique de ce temps-ci peut écrire directement pour le cinéma.

Sa richesse l'a parfois desservi, en ceci qu'il advient, dans son esthétique, que le conte de fée nuise à la dramaturgie. On voit ce que je nomme le conte de fée. Il n'y a, de par le monde et selon sa vision, que des bons et des méchants : les premiers sont les pauvres, et les riches les seconds. Le conte de fée marxiste, en quelque sorte, quelque envie qu'on ait d'avancer qu'il n'a jamais lu Marx. Cette vision du monde lui joue des tours. Quand il ne voyait, dans les regrettables *Portes de la nuit*, des résistants qu'ouvriers, des bourgeois que lâches, la fable était difficile à avaler. Ici, nous sommes dans la poésie, du début à la fin, et dès lors sa convention et son optique gagnent brillamment la partie. Cette poésie est portée par l'unité du ton, ton lyrique et, encore une fois, baroque, et du verbe comme des images, car André Cayatte a joué le jeu; baroque shakespearien, baroque vénitien. De là que la théâtralité même de Jacques Prévert nous émerveille.

Non, certes, que le film soit parfait: il s'en faut. L'interprétation notamment appelle de vigoureuses réserves. Je vois bien ce que la distribution a d'éclatante intelligence, et les chances de « création » offertes à d'excellents comédiens, le regretté Louis Salou, Pierre Brasseur, Dalio, de création et peut-être de psychanalyse. Demeure que presque tous —, et Dalio tout particulièrement — en font beaucoup trop. Il est grand dommage que Cayatte n'ait pas su les mieux contenir, et les aligner sur le jeu de Marianne Oswald. Heureusement, le reproche ne vaut pas pour Anouk Aimée (Juliette), une toute jeune fille et une nouvelle venue, parfaite de grâce, de noblesse, de distinction intérieure, et dont le

charme s'égale aux nécessités d'un rôle sublime. En Roméo, il ne manque à Serge Reggiani que d'être un peu moins parigot, et peut-être un plus digne profil.

Mais n'importe. C'est la rentrée, l'événement et le festival Prévert qu'il faut, j'y reviens, saluer en ce film. Je dis festival sans ironie de mauvais aloi, et le mot s'impose surtout par les réminescences prévertiennes que le film appelle. La cocasserie dans la légende : les *Enfants du paradis*; l'implacabilité du sort : le *Jour se lève*; le parallèle entre les amours des grands de ce monde et celles des humbles : *Drôle de drame*.

J'allais ajouter les flics caricaturés par le moyen du mime dans le *Voleur de paratonnerres*, qui est peut-être le plus réussi des dessins animés de court métrage de Paul Grimault. Je m'aperçois que là, ma mémoire me trahit. C'est en réalité Jean Aurenche qui en eut l'idée. Cette erreur serait accidentelle, je n'en aurais rien dit; mais elle est significative de l'universalité prévertienne. Il y a tant de disciples de Prévert que s'il y avait jamais eu une école française, que s'il y en avait une aujourd'hui, il en serait le grand maître, il serait le dépositaire de son style et de sa démarche, de ses images et de ses rites, de sa charge de révolte et d'espoir, de sa vision du monde. Je crois qu'il n'y peut rien. Il a pris position devant le siècle, à peu près comme Chaplin, aux différences près qui tiennent à la réaction face à l'univers américain et face à l'univers français, et aux formations opposées du poète et du mime — mais voyez comme elles se rejoignent; il a pris position devant le siècle à peu près comme Clair dans *A nous la liberté*. Son message n'est aucunement original. Seulement, son don de communication est d'une efficacité souveraine. Ainsi, par le double effet conjoint d'une vision acceptée et d'un prestige verbal unique, est-il couvert de disciples, ce poète accidentel, météorique, et né de nulle part, dont les accents touchent par la percussion dans la bonne grâce et par une cocasserie d'une infaillible efficacité. J'aime à penser quelquefois qu'il n'en est pas tellement ravi. Et encore tolérerait-on les disciples; mais les imitateurs!

Jean Quéval.

Manon. — Déblayons les broutilles des menues erreurs qu'on peut à la rigueur imputer à la négligence de la *script girl* (l'Américain, tantôt industriel, tantôt professeur de psychologie) aux grosses invraisemblances (le camion lâché sans protection dans le désert de Palestine). Ce n'est pas bien sérieux pour un film de cette ambition, mais passons. Il y a plus grave. La grossièreté des effets par où Clouzot a voulu faire passer ses plus chères intentions, mais qui ressortissent malaisément au thème central : l'intrigue de Manon et de Des Grieux nouée dans l'église; la petite garce se mire dans l'eau bénite; la maison de passe pour marquer qu'elle est légère et vénale; son enterrement dans un linceul de sable, certes renouvelé de l'abbé Prévost, mais qui supporte la lecture mieux que la vision, et qui touche ici à la nécrophilie. Enfin, passons encore. Puis il y a que l'auteur détent et finalement dissout l'intensité dramatique dans le reportage sur la planète. C'est encore dans l'abbé Prévost, mais l'Amérique romantique du romancier gêne moins que les Sionistes

et les G. I., qui sont pain quotidien de notre information. Hum! Cela devient grave. Joignez l'invraisemblance d'époque. Car vraiment qui peut ajouter foi à l'amour inaltérable d'un F.F.I. déluré pour cette putain incorrigible doublée d'une bécasse? Le déshabillage savant et fruité de Cécile Aubry n'y suffit pas. Elle a le sein en éveil, mais le menton en galoche; les grâces de la fille-femme prématurée et vouée, mais qui dit de travers. Il faut le grand talent de Michel Auclair pour qu'avorte le danger de l'échec noir. Encore n'ai-je rien dit de la disparité des styles. Deuxième séquence (combats de Normandie) à la Rossellini; dernière sequence (celle du désert), *remake* de la *Patrouille perdue*. Reste un film léché, académique, orné de poncifs fin de demi-siècle, qui veut faire passer la noblesse dans la chiennerie, et où la chiennerie est omni-présente en effet. Clouzot a fait un film indigne du *Corbeau* et même de *Quai des orfèvres*. Mais je me demande aujourd'hui s'il n'entrait pas déjà comme un principe d'échec dans la poursuite monotone des thèmes qu'il exploitait déjà au temps de sa rigueur et de son état de grâce. — J. Q.

Le point du jour. — Une œuvre honnête, une œuvre intéressante. Wladimir Pozner, auteur du scénario et du dialogue, Louis Daquin, co-auteur spirituel et metteur en scène, ont brossé du nord minier et de ses problèmes, un portrait qui me parait, sinon complet (la complexité de la situation syndicale, par exemple, n'est pas traitée, tous les initiés comprendront pourquoi), du moins authentique et fidèle, à travers un argument à plusieurs faces. La démarche du film est lente et sûre; de nombreux problèmes sont valablement abordés en cours de route : ingénieurs et ouvriers, Polonais et Français, prévention des accidents, nécessité du recrutement; l'histoire passe à travers les personnages. L'interprétation est honorable. La conclusion est implicite et efficace. Le jeune ingénieur et le délégué syndical partent sur la route, côte à côte et du même pas. Qui se souvient que la mine est nationalisée aura compris cette leçon marxiste. Cependant l'œuvre ne nous touche pas autant que l'auraient souhaité ses auteurs. C'est peut-être son aspect didactique qui lui interdit l'envol. C'est peut-être, plutôt que la lenteur, la monotonie des paysages, que tir aux pigeons et courses de coqs n'animent pas beaucoup. C'est peut-être parce que les personnages sont au service du documentaire, plutôt que le contraire. Le fait est là. Ce film de bons sentiments manque de chaleur et de puissance communicative. Il n'est pas un seul mauvais film de Louis Daquin; mais il n'en est pas non plus parmi les récents qui aient gardé la fraîcheur de *Nous, les gosses*.

L'école buissonnière. — L'outrance de la plupart des comédiens, l'aspect barbes et moustaches du film qui situe l'époque 1918 dans le ridicule, la lourde évidence anecdotique des réactions du village, la faiblesse relative des enfants dès qu'ils jouent (voyez, par contraste, comme ils excellent, dès qu'ils sont surpris, ou du moins dès qu'on s'est efforcé à les surprendre au naturel), la pauvreté de la photographie, la naïveté et l'inutilité d'une anecdote sentimentale trop prévue : tout cela nuit à l'intérêt du thème. Or, celui-ci est fascinant. L'instituteur fait de l'éducation montessorienne dans un village de Provence. Il réussit complètement. Je veux dire sur les deux tableaux : dans l'histoire et auprès du spectateur. Ce qui est de la narration dramatique du thème est en effet généralement bon, souvent efficace, parfois émouvant, malgré quelque naïveté, et le discours du cancre sur les Droits de l'homme. L'excellent Bernard Blier porte toute l'histoire. Le Chanois est ensemble le scénariste et le metteur en scène. Son film est inspiré — fidèlement, je crois — d'un fait authentique. Malgré ses défauts, il est sympathique et bienfaisant, et je lui souhaite une ample diffusion.

Les années difficiles. — Ce film de Luigi Zampa fait passer l'intelligibilité de l'acceptation du fascisme par le peuple italien à travers la vie d'une famille et d'un village de Sicile. Une ample tragi-comédie aux cent actes divers. La gageure est tenue avec une juste sensibilité du trait, un unanimisme qui ne s'égare pas, une intelligence du caractère national, qui font de cette œuvre l'une des hautes réussites du récent cinéma. Je ne me souviens pas d'avoir vu à l'écran l'explication d'un peuple et d'une époque exposée avec une plus efficace maîtrise, ni mieux incarnée. La conclusion de Zampa est que le peuple d'Italie n'a pas voulu le fascisme, mais l'a subi, des résistants du café du commerce aux fonctionnaires passifs et

caméléons. Je ne suis pas docteur. On peut trouver cette conclusion bénigne. Mais, pour en apprécier le courage, il faut imaginer une comparaison. Quels cinéastes français auraient le courage de représenter l'état de l'opinion, dans le pays, entre juin et septembre 1940?

La chasse tragique. — Vergano, Orson Welles, Visconti, John Ford, Jean Renoir, Eisenstein, Poudovkine. Tous ces noms sont jetés en pâture au lecteur par mon cadet Robert Pilati, dans le cours d'une critique enthousiaste sur le premier film du jeune Italien De Santis, la *Chasse tragique*. Or, ce n'est pas si ridicule. Le thème central : des paysans défendent le morceau de terre italienne qui est leur commune propriété par la création d'une coopérative, contre une bande terroriste subventionnée par les anciens propriétaires. Qui n'épouserait leur cause? J'ignore quelle est la part de sollicitation des événements dans la présentation de la thèse, qui paraît grosse. Il y a des outrances et du mélo dans ce film social. Mais le sens du détail juste, la grandeur de plusieurs scènes, le souffle épique, font qu'on ne peut s'attarder aux critiques, qu'on s'en veut de rechigner, et qu'en plusieurs passages l'admiration pour le peintre tragique gagne absolument la partie. Comme les *Années difficiles*, comme toutes les œuvres valables du cinéma transalpin, ce film est réalisé principalement en extérieurs. A Giuseppe de Santis paraît promise une éclatante carrière.

Sous le soleil de Rome. — Bien sûr, c'est la formule de l'avant-garde italienne, mais elle s'ensable et se défait, après un bon départ, dans la convention, les longueurs, l'essoufflement, presque l'incohérence. Ce film de Renato Castellani a obtenu le prix de la critique internationale au festival vénitien de l'année dernière, par l'effet de la confusion du premier tour, où se sont éparpillés les votes, et de l'habileté manœuvrière des autochtones, dont la patiente unanimité a imposé cette ahurissante décision à des confrères hésitants. La récente projection du film devant l'*Association Française de la Critique de Cinéma* en a fait presque unanimement justice enfin, en France.

RADIO

« AMOURS RADIOPHONIQUES. » — « Ce récit, écrit M. Fernand Pouey en tête de son livre (1), est la confession de mes amours radiophoniques. » C'est un récit très agréable. Trop agréable. Il n'échappe pas à l'auteur une goutte de fiel qu'il ne tâche à la faire oublier par des flots de miel. Il anecdotise à merveille. Le livre abonde en portraits, fort bien venus, mais un peu fades : il grave à l'eau de roses.

Fort indulgent pour les hommes, M. Pouey est sévère pour l'instrument. Voilà ce qui nous intéresse, ce qui seul ici nous intéresse. Il s'est épris de la radio, et il s'en est dégoûté. A deux reprises. De la radio privée, avant la guerre; de la radio publique, depuis la libération. Son aventure n'est pas unique. La nouveauté de l'instrument, le plaisir de l'équipe attirent. Le mot qui m'est venu sous la plume convient assez. On entre dans la radio comme dans une aventure. On en sort volontiers, après un temps plus ou moins long, parce qu'il est de l'aventure de n'avoir qu'un temps.

Connaissez-vous l'histoire de ce jeune prince persan, qui n'avait pas, malgré le pouvoir et la richesse, très bonne opinion de ce bas monde et qui avait invité les plus éminents philosophes de son royaume à lui en rendre raison? Un jour, on lui apporte

(1) *Un Ingénu à la Radio* (Domat).

une perle émerveillable; il en fait cadeau à celle qu'il aime. Une certaine image le transporte soudain. « Ah! dit-il à la très jeune beauté sous ses yeux étendue, qu'ai-je affaire des philosophes? Que d'une mer entre les mers ait été tirée cette perle qui roule entre tes seins; que des entrailles d'une terre entre les terres ait été tiré l'or qui m'a permis de construire autour de toi ces lieux enchantés, la terre, avec tous ses continents et toutes ses mers, la terre est justifiée. »

Le matin, vers l'heure du lever, j'écoute parfois une émission facile et bon enfant, où il est tout simplement question d'un anniversaire historique, du saint du jour, du temps qu'il va faire... Le chroniqueur s'est avisé de glisser chaque jour, entre ces éléments familiers, quelques vers : dix à douze, pas plus. Et il advient que, au hasard de l'étendue, un homme, une femme, qui n'a jamais ouvert un livre de poésies, soit remué par ces paroles cadencées. Il a reconnu, sous un habit extraordinaire, son propre mal ou son espérance. Si bien remué que d'écrire au poste pour demander une copie de ce que, le plus souvent, il appelle le « texte ». Il s'agit d'André Chénier, de Marceline Desbordes-Valmore, de vers célèbres. Célèbres, c'est-à-dire connus, plutôt mal que bien, d'un tout petit nombre.

Il y aurait beaucoup à dire sur la correspondance que reçoivent les postes de radio. Laissons de côté la correspondance sollicitée. On n'écrit pas seulement pour protester ou se plaindre ou se renseigner. Ne rions pas. Il arrive que c'est une âme qui se livre.

Songent-ils parfois, les faiseurs de radio, qui compose leur meilleur public, le plus fidèle, le plus attentif, le plus reconnaissant? Ce sont les malades et les infirmes, ceux qui pour longtemps ou pour toujours sont enchaînés à un lit. Si c'est dans une petite ville, dans un village, à la campagne, leur chambre tient de la prison; mais voici que s'établit, du matin au soir et jusqu'au cœur de la nuit, un lien direct et quasiment immatériel avec l'immense reste du monde. Lisez les lettres de ces captifs qui ont du moins la chance d'être seuls dans une chambre et d'y avoir un récepteur. Presque toutes, surtout parmi les humbles et les maladroites, sont belles. Que la longue souffrance épure et affine, elles suffiraient à le prouver. Le service qui leur est rendu, le bien qui leur est fait, le courage qui leur est donné, chaque jour, tout au long de chacun des longs jours, on en a le cœur si plein à la fin qu'il faut se faire donner de quoi écrire et tenter de s'acquitter, en quelques mots ou plusieurs pages, d'une dette obscure et considérable. Il n'est pas un faiseur d'émission qui, à la lecture d'une de ces lettres, ne doive se sentir confus de donner si pauvre chère à des âmes si affamées.

Les exemples m'abondent. Ceci encore : dans une infinité de pauvres intérieurs où hélas! tout est laid, surtout les objets d'art,

la radio fait entrer parfois le beau, la beauté authentique, et lui donne sa chance. Je considère n'importe lequel de ces exemples, et je tiens que la radio en est *justifiée.*

« La radio, dit M. Pouey, abaisse volontiers et n'élève jamais. » Mon Dieu! la radio n'est qu'un instrument de plus, plus puissant et plus faible que tel autre instrument. Il en est d'elle comme du livre, de l'hebdomadaire, du théâtre, du film. Eux aussi peut-être abaissent-ils plus volontiers, plus souvent, qu'ils n'élèvent : va-t-on les supprimer? La radio, comme chacun d'eux, et comme la langue d'Esope, est propre pour le meilleur et pour le pire.

Si c'est une « émotion d'art » que le plaisir que me donne une symphonie de Mozart écoutée dans une salle publique, pourquoi n'en serait-ce pas une que le plaisir, plus grand peut-être, que je prends à l'écoute de la même symphonie dans le secret de ma chambre?

La jeune paysanne qui a demandé une copie du « texte » qui lui a fait dresser l'oreille, un beau matin, entre la préparation de la soupe et les soins de la basse-cour, qui garde précieusement le petit poème des *Roses de Saadi* et s'y reporte quelquefois afin d'y retrouver sa première émotion, peut-on affirmer que « l'art » n'est pour rien dans cette émotion?

Il faudrait un livre pour commenter le livre de dépit amoureux de M. Pouey. Tous ceux qui sont curieux de la radio le liront. De la radio, qui est une grande chose, et de ses coulisses, qui sont une pauvre chose.

Ce qu'il nous apprend de la façon dont la radio se fait ou se faisait à Paris, de l'esprit dans lequel on la fait ou la faisait, peut nous expliquer bien des choses. L'auditeur, qu'il le témoigne ou non, rend à un poste ce que ce poste lui donne. Quelqu'un me disait un jour, par boutade : « Si un poste ne reçoit pas de temps à autre une lettre qui commence par *Cher Radio-X...* et qui le tutoie, il n'est pas dans la bonne voie. » La radio n'est pas ou n'est plus une aventure, une carrière de choix pour le cabotinage : c'est une œuvre qui veut beaucoup d'amour, beaucoup de méthode, beaucoup de sérénité, beaucoup d'humilité, et même de l'abnégation. Et surtout beaucoup de temps.

Un jour qu'ils se promenaient dans l'Exposition de 1900, Jules Renard et Lucien Guitry vinrent à parler du gouvernement. Ils n'en dirent pas de mal. Ils trouvaient les ministres intelligents, et Waldeck-Rousseau le plus intelligent de tous. « Leur excuse, convinrent-ils, c'est de n'avoir pas le temps de s'occuper de nous. » L'excuse de maintes radios, c'est de n'avoir pas le temps de s'occuper de l'auditeur.

A. Dubois La Chartre.

ARTS

VAN DONGEN, PAUL COLIN, ZADKINE, LES GRAVEURS CONTEMPORAINS. — Il faut bien que le Paris d'aujourd'hui retrouve le Paris d'avant-guerre. Le trou noir des années allemandes ne doit pas empêcher les œuvres commencées au début du siècle et continuées de nos jours de réaffirmer leur unité. Si l'on ne reconstruisait pas ce pont, bien des jeunes artistes dont la vocation s'est manifestée dans l'univers sans images qui fut le nôtre de 1939 à 1946 risqueraient d'ignorer leurs plus proches aînés. Les rétrospectives organisées à Paris ce printemps pour le peintre Van Dongen à la galerie Charpentier, pour le sculpteur Zadkine au Musée d'Art Moderne, pour l'affichiste Paul Colin au Musée des Arts Décoratifs nous ont apporté des exemples de cette continuité créatrice.

Sur les dons du peintre, on ne peut pas chicaner Van Dongen. C'est un grand seigneur de la peinture contemporaine. Il travaille avec une sorte d'aisance souveraine. Comblé de dons éclatants, formé à l'école du fauvisme, il semble se jouer de la difficulté. Pourtant, de ces dons, a-t-il fait toujours le meilleur usage? Devant une allée de Versailles, une place de Paris, une plage à Deauville, on se prend à regretter les paysages dont tant de portraits parisiens ont pris la place... Mais ne refaisons pas l'histoire. Si Van Dongen a choisi cette forme d'art, son choix fut délibéré. Et si la société parisienne a fait quelque tort au peintre, l'homme en tout cas n'a pas été atteint. Et le peintre s'est copieusement vengé sur la société parisienne. De Rappoport à l'Aga Khan, que d'exécutions! Quel jugement cruel sur le monde et la ville! Quelle force a donc le snobisme pour triompher ainsi des vanités les plus naturelles!

Van Dongen, qui vit défiler devant lui toutes les gloires d'un demi-siècle parisien, assiste aujourd'hui, avec la même ironie souriante, à cette nouvelle consécration qui fait reconnaître en lui — mieux qu'un peintre à la mode — un grand peintre.

Le cas de Paul Colin est bien différent. Ce ne sont pas les personnes qu'il évoque, mais les événements, tous les événements, et surtout les plus humbles : un nouveau spectacle, un emprunt, une marque de cigarettes, le succès d'une actrice, un décor de théâtre, etc. Et, grâce à une centaine d'affiches, nos vingt dernières années défilent devant nous, avec leur matière riche ou pauvre. Devant cette succession d'images, on saisit bien ce qui fait l'unité de l'œuvre de Paul Colin : quelques grands traits, un détail typique, deux ou trois couleurs simples, c'est avec cela que toujours il accroche l'attention. D'autres conçoivent l'affiche d'une façon moins austère. On peut aussi capter le regard avec des procédés vulgaires. Mais Paul Colin ne veut pas s'engager sur cette pente facile. Il n'y a pas pour lui d'art mineur. Tout comme

s'il était peintre ou sculpteur, une stricte discipline retient sa main et lui interdit de transiger avec les exigences de son art.

Au Musée d'Art Moderne, le sculpteur Zadkine a aussi sa rétrospective. Ce qui fut œuvre d'avant-garde vers 1930 nous paraît aujourd'hui presque classique tant ces hardiesses sont dépassées. Pourtant on trouve déjà chez Zadkine les surfaces évidées, les volumes stylisés et toutes les recherches plastiques par lequelles le cubisme tenta de renouveler l'univers du créateur de formes. Un nouveau baroque semble naître de ces figures, tout chargé de poésie et d'une sorte de ferveur musicale. L'élégance et la grâce de ce style se retrouvent dans les dessins et les gouaches rassemblés autour de ces statues.

Au Petit Palais, après le départ de la Pinacothèque de Munich, on vient d'installer une exposition internationale de gravure contemporaine. Organisée par trois sociétés de graveurs français, présentée par la conservation du Petit Palais, l'exposition groupe des œuvres provenant de douze pays différents. Notre école française y affirme une fois de plus sa vitalité. Nos plus grands peintres sont aussi — on le sait — des graveurs de talent et l'on a pu grouper ici des œuvres de Matisse, Derain, Picasso, Rouault, Le Waroquier, Lhote, Dufy, Goerg, etc. A ces graveurs intermittents, se joint l'équipe des graveurs purs comme Soulas, Jacquemin, Guastalla, Coutaud, Cami, Galanis, etc. Tout cela constitue un ensemble riche et varié. Les envois de l'étranger sont — bien sûr — de valeur inégale. Trois pays dominent : l'Italie, avec des eaux-fortes d'une grande distinction : paysages et natures mortes de Bartolini et Morandi; la Grèce, avec des bois de grande taille, d'une facture facile, mais très agréable, par Velissarides et Papadimitriou; enfin la Norvège qui aime les gravures rehaussées de couleurs vives — témoins les envois de Johannessen, Finne, et du petit-fils de Gauguin. Signalons encore la qualité des bois de Masereel, en Belgique et relevons les noms de Gross en Angleterre, de Grapper aux Etats-Unis, de Gonzalez en Uruguay, de Barraud en Suisse.

Comment ne pas être injuste devant des envois aussi abondants? L'œil finirait par se lasser de cette visite si, de place en place, quelques bouquets de fleurs naturelles ne venaient ajouter au charme un peu austère de la gravure la somptuosité de la couleur vivante.

Lucie Mazauric.

MUSIQUE

L'OPERA DE VIENNE A PARIS. — LE CONCERT FLAGSTAD-SEBASTIAN. — PRESENTATION NOUVELLE DE « GISELLE » A L'OPERA. — On a disputé de la préférence qu'il fallait donner à la représentation par la troupe de Vienne, venue au Théâtre des

Champs-Elysées, de *l'Enlèvement au Sérail* où de son interprétation des *Noces de Figaro*. Dispute byzantine, diront certains : les deux spectacles furent excellents. On en convient, mais n'est-ce point précisément une manière de rendre hommage à la qualité des interprètes que de se demander en quelle circonstance ils furent les meilleurs et de reconnaître qu'un doute est possible, qu'il y a des raisons pour pencher vers *les Noces*, d'autres pour incliner vers *l'Enlèvement*.

Tâchons d'examiner les arguments des deux parties. Pour *l'Enlèvement au Sérail*, joué en allemand, par une troupe viennoise fort homogène, et qui garde précieusement la pure tradition mozartienne, on ne pouvait évidemment qu'admirer, et les quelques réserves que l'on fit ne portaient que sur d'insignifiants détails. Représentation parfaite, en somme, et telle qu'on la pouvait attendre : mise en scène intelligente, décor simple, mais charmant, chœurs animés, figuration vivante, tout cela en accord complet avec une musique délicieuse où déjà s'annoncent les grands chefs-d'œuvre qui vont suivre à bref délai. Pour *les Noces de Figaro*, la mise en scène et les décors, trop rudimentaires, ont pu choquer certains spectateurs. Il n'est pas douteux que l'acte du jardin eût gagné à se dérouler dans un décor où l'on n'eût pas retrouvé, comme fond, le mur du salon de l'acte précédent. Mais ceci n'est que peu de chose. *Le Nozze di Figaro* ont été écrites par Mozart sur le texte italien de Lorenzo Da Ponte. Pourquoi nous les donner en allemand, dans une traduction qui, nécessairement, fausse les accents et dénature la musique? On nous dit qu'à Vienne même, on chante *Le Nozze* en italien, et l'on ajoute que c'est la coutume de la troupe de les chanter en allemand partout ailleurs. Il se peut; mais l'explication n'est pas convaincante. Que la troupe viennoise hésite à chanter le texte italien en Italie, par crainte de choquer l'oreille des *dilettanti* de la péninsule, cela peut à la rigueur — et encore? — se comprendre, mais à Paris? Certes non. Autre chose : on nous a montré en scène des personnages qui ne sont plus du tout ceux de Beaumarchais, s'ils sont ceux de Mozart : un Basile en habit vert brodé, tout sémillant et maniant le binocle comme un muscadin. Dans la « note sur les caractères et habillements de la pièce » Beaumarchais dit expressément : « Caractère et vêtement comme dans le *Barbier de Séville*. » Si l'on se reporte au *Barbier*, on lit : « Don Bazile : Organiste. Maître à chanter de Rosine. Chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes. » Le miracle c'est que la musique de Mozart rend à Bazile son vrai caractère : soutanelle ou habit brodé, c'est tout un; la duplicité du personnage, sa vénalité, demeurent. Mais autre chose : le rôle de Figaro était tenu par M. Erich Kunz, chanteur excellent et comédien non moins remarquable. Il est jeune; et il n'a pas cru devoir se vieillir pour figurer l'homme qui, dix ou quinze ans plus tôt, aida le comte Almaviva à berner Bartholo et

à lui souffler sa pupille. Admettons qu'il soit du même âge qu'Almaviva — ce que rend improbable la fameuse réplique (« Tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid? — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître... ») où Figaro énumère tant de pays parcourus, tant de tribulations subies, « accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là... » N'est-il pas vraisemblable de faire de Figaro l'aîné d'Almaviva? Or M. Hans Hotter, qui joua le personnage du Comte, et fort bien, apparut grisonnant près de ce Figaro jeunet. Que les Français en aient été surpris, c'est naturel; que les Viennois se soient étonnés de cette surprise, cela nous étonne à notre tour. Dans une interview donnée au critique du *Figaro*, le metteur en scène de la troupe avoua ne s'être jamais occupé que de Mozart, et point de Beaumarchais. Cela vaut mieux, certes, que d'avoir négligé Mozart au profit de Beaumarchais; mais à travers Da Ponte, fidèle transcripteur de l'auteur français, c'est bien Beaumarchais qu'il fallait rejoindre. Mais ici encore, la musique apparaît décidément miraculeuse : elle efface ces disparates parce qu'elle élargit en quelque sorte la pièce, parce que Mozart a trouvé des accents si profonds, si largement humains, que l'imbroglio espagnol n'est plus qu'un accessoire. L'*opera buffa*, sans rien perdre de sa vivacité, de son comique, revêt un sens nouveau, et se fait drame aussi : un double drame, l'homme vieillissant et dont le cœur, dont les sens sont demeurés aussi jeunes qu'à vingt ans, et qui veut plaire, séduire, comme pour se prouver à lui-même sa jeunesse. Il y a du Chérubin dans Almaviva. M. Hans Hotter a parfaitement rendu cet aspect du personnage, comme M. Erich Kunz a fait saisir ce qu'il y a de douloureux en Figaro. Il a élevé le personnage au-dessus de sa condition subalterne. Il en a fait l'égal du Comte, non point seulement parce que l'esprit et la ruse de Figaro sont des armes contre lesquelles s'émoussent les armes du comte, son rang, sa fortune, son prestige, mais parce que Figaro trouve en lui-même, dans sa dignité d'homme, de quoi résister victorieusement. Et ici encore Mozart sert les desseins des acteurs. Il supporte d'être interprété de bien des façons, comme on peut interpréter Shakespeare de dix, de vingt manières : le personnage d'Hamlet en est un exemple. *Le Nozze*, de quelque façon qu'on les comprenne, demeurent un chef-d'œuvre. Que l'éclairage varie, il fera apparaître tantôt la farce, tantôt le drame, car farce et drame y sont.

Aussi serais-je, pour ma part, plutôt reconnaissant à la troupe de l'Opéra de Vienne de nous avoir donné l'occasion de faire ces réflexions. Nous étions très loin de l'ouvrage tel qu'on le représente traditionnellement ici, tel que je l'ai vu naguère en Italie. Mais c'était toujours cette musique admirable, ce chef-d'œuvre dont chaque scène, chaque page, sont elles-mêmes des chefs-d'œuvre. On ne sait qu'admirer davantage des airs ou des

ensembles. J'avoue ma préférence pour les ensembles — et pourtant, à l'instant que j'écris cela, j'ai presque regret de le dire, car les airs de Chérubin et de Suzanne, le duo de la lettre, l'air si déchirant de la Comtesse chantent en mon souvenir. N'est-ce point la seule musique dont on ne se lasse jamais, la seule dont on découvre, chaque fois qu'on l'entend, la connût-on par cœur d'un bout à l'autre, quelque aspect nouveau? *Don Giovanni, Le Nozze, La Flûte enchantée*, qu'un musicien mort à trente-cinq ans ait laissé ces trois ouvrages, n'est-ce point incroyable? Mais je suis injuste, car *Così fan tutte* et *L'enlèvement au sérail* ne sont point indignes de figurer auprès d'eux. Il suffit d'entendre *L'enlèvement* comme on nous l'a donné pour s'en convaincre...

Nous avons retrouvé au concert, donné au Palais de Chaillot par Mme Kirsten Flagstad et M. George Sebastian, avec l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, la même atmosphère qu'aux représentations de *Tristan* et de la *Walkyrie* à l'Opéra, et ce sont les mêmes mots qu'il faudrait redire pour louer ces deux grands artistes, le chef d'orchestre et la cantatrice. Wagner, ici encore, régnait, bien qu'il partageât avec Beethoven, mais inégalement, la soirée. L'ouverture de *Léonore n° 3*, jouée avec une perfection rarement égalée, l'air *Ah, perfido*, chanté non moins merveilleusement, précédaient l'*Enchantement du Vendredi Saint*, le *Voyage au Rhin* et la marche funèbre, la scène finale du *Crépuscule des Dieux*. Entre l'*Enchantement* et le *Voyage au Rhin*, Mme Flagstad interpréta les cinq *Wesendonklieder* et je ne crois pas qu'il soit possible d'en faire mieux qu'elle ne le fit ressortir la douloureuse poésie, le mystère ensorcelant. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais assisté à une manifestation d'enthousiasme plus chaleureuse que celle dont Mme Flagstad, M. Sebastian et l'orchestre furent l'objet à l'issue du concert. Elle était pleinement méritée : ils venaient de nous donner quelque chose d'inoubliable.

L'Opéra a repris *Giselle*, et dans *Giselle*, Serge Lifar a repris le rôle du prince Albrecht qui fut certainement un de ses meilleurs. Il s'y est montré supérieur à lui-même, plein de jeunesse et de maîtrise, et aussi bon comédien que danseur accompli. On avait eu l'idée singulière, mais que l'événement justifia, de confier le personnage de Giselle à deux étoiles, Mlle Darsonval au premier acte, Mlle Chauviré au second : une Giselle blonde, puis une brune. Il se trouva — ce que les initiés pouvaient prévoir — que Mlle Darsonval fut simplement merveilleuse, qu'elle mima la scène de la folie en vraie tragédienne, qu'elle dansa ses variations de manière éblouissante, et que la grâce romantique de Mlle Chauviré convint tout autant à la seconde partie de l'ouvrage. Mais ce ne furent pas les seuls agréments d'un spectacle qui fait honneur à la troupe dansante de l'Opéra : le ballet blanc réunissait trente-deux Willis, dont les évolutions furent d'une précision parfaite. Les mânes de Théophile Gautier durent être satisfaits : jamais le

poète ne put rêver meilleure interprétation de son ouvrage. Et j'imagine qu'il n'aurait pu souhaiter non plus décors plus évocateurs que ceux de M. Alexandre Benois. On nous a enfin rendu le chef-d'œuvre du ballet romantique dans un cadre qui n'est ni anachronique, ni « pompier ». Depuis quinze ans l'Opéra le présentait en des décors qui détonnaient étrangement aussi bien avec le livret de Saint-Georges et Gautier qu'avec la musique d'Adam, une musique sans génie, c'est certain, et qui mêle des airs de chevaux de bois à de trop rares passages que des intentions poétiques parviennent à sauver de la banalité. Nous en sommes délivrés enfin grâce à M. Alexandre Benois et à la direction qui les lui a commandés. Tressons-leur des couronnes; et sachons-leur gré aussi d'avoir peuplé la scène de costumes dont les couleurs variées, les formes gracieuses, sont un enchantement.

René Dumesnil.

J. Guy Ropartz, par *Fernand Lamy* (Edit. Durand et Cie, 112 pages, 150 francs). — Une récente photographie du maître, en frontispice, nous le montre tel qu'il apparait — trop rarement aujourd'hui — aux habitués de nos concerts : un visage qu'on n'oublie plus, ne l'eût-on vu qu'une seule fois, et non point seulement parce qu'une barbe de patriarche encadre des traits qui semblent sculptés dans le granit breton, mais fins, mais éclairés par un regard lumineux, un de ces regards qui vont jusqu'au plus profond de l'horizon et des âmes. La musique de Guy Ropartz est pareille à ce regard : elle va droit où l'artiste a voulu qu'elle aille. Elle porte haut sa sincérité. Elle fuit les détours ambigus; mais elle ne répudie point, pour autant, les grâces d'un sourire. Elle est simplement, naturellement, expressive. Elle doit au terroir breton une grande part de son enchantement. Elle en sait traduire l'âpre ou la tendre poésie, la nostalgie. Elle est savante quand il plait au compositeur, mais cette science ne s'étale jamais gratuitement et les raffinements de l'écriture ne sont pour elle qu'un moyen sans jamais devenir un but. Dans sa carrière si chargée d'œuvres faites pour durer sans vieillissement, Guy Ropartz a abordé tous les genres, et dans tous, il a marqué sa place. Nous ne possédions jusqu'ici sur l'un des premiers musiciens de ce temps que des études fragmentaires ou trop sommaires. L'ouvrage que vient de lui consacrer M. Fernand Lamy comble une lacune que l'on déplorait depuis longtemps. Nul n'était mieux préparé à nous le donner : des liens d'amitié attachent le biographe-musicologue au compositeur dont il retrace la vie et dont il analyse l'œuvre. Pourtant le livre est objectif. L'absence de parti pris louangeur ne fait, à vrai dire, que renforcer les sentiments de sympathie que l'on éprouve pour un maître qui a su donner par son enseignement, par ses œuvres et par la dignité de sa vie, les plus beaux exemples de respect de son art.

Le travail en musique (Les progrès de la musique fonctionnelle), par *Wanda-L. Landowski* (Plon). — L'auteur s'attache à démontrer l'excellence des méthodes récemment introduites dans les ateliers, et qui semblent un complément du système Taylor : on travaille « en musique » aujourd'hui, en Amérique comme en Russie, et même en France. La radio et les disques permettent de saturer l'atmosphère des usines et des bureaux de fragments symphoniques aussi bien que de chansons et d'airs de jazz. Mme Landowski y voit un précieux adjuvant et s'efforce — statistiques à l'appui — de faire la preuve des bienfaits de la « sonorisation ». Elle va même jusqu'à proposer de véritables « menus » musicaux, selon les heures ou selon les travaux, comme un médecin prescrit des régimes selon le tempérament et l'état de santé du patient. Dirai-je qu'elle ne m'a pas le moins du monde convaincu? Ajouterai-je que j'aime trop profondément la musique pour souhaiter qu'on la regarde jamais comme une drogue administrée à l'effet de « doper » l'ouvrier astreint à un effort continu et d'en tirer un meilleur rendement? La « sonorisa-

tion » des ateliers me semble un véritable abus de pouvoir, une atteinte à la liberté individuelle, et je continue de penser que le droit au silence, aujourd'hui si bien méconnu, n'en demeure pas moins un imprescriptible droit. — R. D.

DISQUES

L'ENFANT ET LES SORTILEGES. — MUSICIENS FRANÇAIS. — L'enregistrement de *L'Enfant et les Sortilèges* aura marqué dans l'histoire du disque par des fastes sans pareils. C'était la première fois sans doute qu'on conviait le plus officiellement et cérémonieusement du monde un président de la République à venir s'asseoir devant une machine parlante. En vérité, il ne fallait rien de moins pour honorer la naissance, à la fois d'une féconde alliance entre la Radiodiffusion française et l'industrie française du disque et d'une réussite musicale et technique française qui a fait s'incliner les spécialistes d'Angleterre et d'Amérique. On a beaucoup abusé des mots « gageure » et « tour de force » C'est dommage. Eux seuls, s'ils étaient neufs, mériteraient de s'appliquer à l'entreprise. Pour faire passer dans la cire les reliefs, les moirures, les insaisissables reflets, les lumières mêlées et superposées, toutes les richesses et les beautés de cette féerie familière, et plus encore son divin naturel, il fallait une science, une conscience, il fallait à la fois une tension et une légèreté dans l'effort qu'il semblait presque impossible d'obtenir avec une constance sans faille. Cela a été obtenu. Il faut en rendre grâce aux interprètes, à l'orchestre de la Radiodiffusion, à son chef M. Ernest Bour et par-dessus tout au maître du jeu, M. François Agostini.

L'enregistrement aura marqué à peu près le vingt-cinquième anniversaire de l'œuvre; *L'Enfant et les Sortilèges* semble promis aux attentes, aux lentes maturations. Sa genèse fut longue, par le nonchaloir que montrait souvent l'actif Ravel et qui n'était qu'une secrète exigence. Proposé au musicien en 1916, le « Ballet pour ma fille » de Colette, pris, délaissé, repris est enfin achevé huit ans plus tard. Mais Ravel jamais n'a cessé de s'y plaire et sans doute d'y rêver. La difficulté, on le sent, l'excite, elle est lui-même, il est de plain-pied avec elle, de plain-pied avec cet enfant songeur et révolté, cruel et bon, qui soudain se trouve seul, livré aux choses, aux bêtes, à la nature qu'il a souvent blessées, qui s'animent, prennent conscience, s'inquiètent, se consultent, se vengent, puis ramènent vers le seuil maternel l'enfant meurtri que son cœur, tout de même pitoyable, a racheté. La page finale est la plus belle sans doute que Ravel ait écrite, une des plus poignantes, dans sa simplicité pure, de toute la musique.

Dans ces danses, ces chants, ces dialogues de libellules, d'écureuils, de chats, de théière, d'horloge et d'arbres, dans ces évocations de jardins et de princesses lunaires, dans tout ce fantastique naturel qui eût effrayé un génie moins aérien, comme

le musicien est à l'aise! Il est admirable que les acteurs ne le soient pas moins : l'Enfant : Nadine Sautereau; la Maman, des Bêtes ailées : Denise Scharley, l'Ecureuil : Solange Michel; le Chat, l'Horloge : Yvon Le March'Hadour; la Théière : Joseph Peyron; le Feu, le Rossignol : Odette Turba-Rabier; la Princesse : Martha Angelici; d'autres bêtes : Maurice Prigent, Marguerite Legouhy, Claudine Verneuil, tous personnages menus ou puissants, tous chanteurs excellents, sont dans la féerie comme chez eux. Et la féerie, tel est l'enchantement, nous paraît durer comme le chant nocturne du rossignol, à peine un instant.

Les disques sont accompagnés d'une belle plaquette sur Marais, illustrée par J. Picart Le Doux, qui, avec d'émouvants documents photographiques, contient le texte du poème de Colette (1).

Nous ne quittons point la féerie enfantine avec la *Dolly* de Fauré, une féerie plus innocente, car il y a de l'apprenti sorcier dans l'Enfant de Ravel et de Colette et ce nocturne enchanté est traversé de souffrance et d'une odeur de feu. Dolly, elle, est une sage petite fille, à moins qu'elle soit simplement, comme cela se voit tous les jours, la tortue en baudruche d'une petite fille. Voici encore le chat et le jardin et le sommeil, mais un chat qui miaule sans arrière-pensée, un jardin matinal, un sommeil bercé de tendresse. « Tendresse », c'est le titre de l'avant-dernière pièce et la couleur de toute cette exquise, transparente Suite, discrètement orchestrée par M. Henri Rabaud et dont M. Jean Fournet donne la plus vive et délicate image (2). Il montre, toujours avec l'orchestre Colonne, toute la puissance convenable et une certaine pureté abstraite dans le Prélude de *Pénélope* (3). C'est un autre accent, mystérieux et même religieux, que nous entendons dans la suite de *Pelléas et Mélisande* qui a injustement pâli dans l'ombre de Debussy, je ne fais que citer cet enregistrement (4) en parlant de Fauré, je voudrais y revenir. N'est-ce pas encore ce mystère, ces infinis prolongements, si sensibles dans l'interprétation admirable de Mme Marguerite Long, que Mlle Gaby Casadesus n'a pas aperçus dans la *Ballade?* Si les sensibilités différentes de deux époques paraissent ainsi, cette comparaison n'en est que plus intéressante. Pourtant la jeunesse de Mlle Gaby Casadesus est très capable de tendresse, elle nous en donnait récemment une preuve émouvante dans Mozart. D'aucuns d'ailleurs préféreront peut-être cette *Ballade* brillante, crépitante, dansante, étourdissante. Mlle Casadesus se joue de l'ahurissant « C'est trop difficile » de Liszt — et la gravure est excellente (5).

(1) Columbia, éd. de la Radiodiffusion française LFX 784 à 789.
(2) Pathé PDT 186 et 187 (au verso : *Scherzo* de Lalo).
(3) Pathé PDT 185.
(4) *Ib.* PDT 153 et 154.
(5) Op. Polydor 566.278 et 279.

Si Fauré a un héritier, c'est bien Gabriel Pierné, il n'est point jusqu'à leurs deux noms qui n'évoquent la même famille angélique. La réputation du compositeur a sans doute un peu souffert de celle du chef d'orchestre. Pierné dans sa courtoise douceur fut non seulement un servant mais un combattant de la musique; tous les musiciens, Debussy le premier, lui doivent beaucoup. Il s'est oublié lui-même alors qu'il eût pu se tailler la meilleure part. Nous mesurons mieux aujourd'hui la place qu'il tient et nous éprouvons la durée de cet art plein de pudeur en écoutant la *Sonate* pour piano et violon (6) qui date de 1900 et n'a pas une ride. Elle est jouée avec une aérienne légèreté par Mme J.-M. Darré et par M. Miguel Candéla qu'on souhaiterait d'entendre plus souvent.

Après Fauré et Pierné les catalogues, j'allais dire les programmes, nous proposent un ensemble d'œuvres qui évoquent dans leur diversité nombre des compositeurs et des aspects les plus caractéristiques de la musique française contemporaine. On ne saurait mieux y préluder que par l'adorable *Petite Suite* de Honegger qui fait du saxophone un emploi si émouvant (je n'ai pu entendre encore la *Suite Française* de Darius Milhaud par la Philharmonique de New-York. *Col.)* et par l'*Entracte* pour flûte et guitare de Jacques Ibert (7).

De celui-ci, le *Quatuor à Cordes* est l'une des œuvres les plus récentes et les plus importantes. Ecrites pendant l'exil de l'occupation, ces pages méditatives et sereines, dépouillées de tout pathétique extérieur, sont toutes classiques, dans la tradition enfin de l'art français de Couperin et de Rameau qu'Ibert salue comme ses maîtres. Et c'est volontairement sans doute qu'il a choisi ou accepté une forme, elle aussi, classique. Dans son premier *Quatuor* écrit à Rome il y a quelque trente ans, il rompait avec la tradition en écrivant cette pièce pour instruments à vent. C'était une nouveauté, d'ailleurs délicieuse. Ici, l'originalité est toute intérieure, le Quatuor est traditionnellement écrit pour deux violons, alto et violoncelle. Le Quatuor Loewenguth en exprime fidèlement l'esprit, et avec un art qui rend sensible l'admirable Presto tout en pizzicati (8).

Mme Marguerite Roesgen-Champion a tenu avec largesse les promesses de son *Concerto grosso* et de son *Introduction, Sarabande et Toccata* créés quelques années avant la guerre. Son œuvre qui embrasse tous les genres (hors le dramatique) — musique de chambre, symphonique, religieuse, vocale — est abondante et forte, dans un équilibre et une maîtrise remarquables, c'est à une sensibilité particulière qu'on peut reconnaître par endroit la marque du génie féminin. Claveciniste, elle est restée, en composant, fidèle à son instrument, et cette fidélité nous a valu le

(6) Op. 36 Columbia LFX 758 à 760.
(7) Chant du Monde 530.
(8) Gramophone DB 1.180 à 1.182.

dialogue inattendu mais combien émouvant et enrichissant de l'instrument ancien et de l'orchestre moderne. C'est ce dialogue, par lequel Mme Roesgen-Champion s'exprimait dans ses premières œuvres, qu'elle renoue avec bonheur dans son *Concertino* pour clavecin et orchestre. L'allegro moderato en ré majeur fait alterner un thème énergique et un thème mélodique amplement développé; après l'adagio en si mineur, un Rondo ramène au ton initial dans la preste variété et la gaîté des couplets et du refrain. Cette belle œuvre est accompagnée d'une *Aquarelle* où la musicienne joue avec transparence des couleurs douces du clavecin (9).

Je ne connaissais rien, je l'avoue, de M. Alfred Désenclos. Le Quintette Chailley-Richet nous révèle un *Quintette* pour cordes et piano qui pourrait presque être un concerto tant le piano y parle avec éloquence. Qu'on ne se trompe pas à ce mot d'éloquence : M. Désenclos dédaigne la rhétorique et si sa forme est ample il y développe rigoureusement des idées d'un ferme contour, sans surcharge (10).

Il faut tirer son chapeau aux éditeurs qui n'hésitent pas à graver avec soin des œuvres aussi étendues de jeunes compositeurs, surtout quand on sait que le public musicien est peut-être le plus routinier. Il est vrai que les esprits les plus curieux et les plus hardis se rencontrent souvent parmi les amateurs de disques, et je n'hésiterai pas à leur conseiller deux courtes pièces pour orchestre de Guy Luypaerts. Celui-ci était surtout connu jusqu'ici pour conduire ces formations modernes vouées au jazz, à la chanson... etc. — Il démontre avec éclat que le « petit genre » n'exclut pas le grand. Les concerts Lamoureux ont prêté leur réputation et leur pupitre à ce jeune musicien. Ils ont eu raison. Voici donc la première audition de *Métamorphoses* et de *Monde*, titres ambitieux, mais la musique ne l'est pas moins; elle ne faillit pas à cette ambition, surtout, à mon sentiment, dans la seconde pièce, pleine d'invention (11).

Autre « première » phonographie, et d'importance. Si *Les Forains* ont été applaudis au Théâtre des Champs-Elysées, le disque en recueille la musique pour notre plaisir. Elle ranime à nos yeux toute la fantaisie et la tendresse clownesque de la chorégraphie et cet humour où le cœur paraît mieux et plus authentiquement que dans de longs épanchements. Car Sauguet, pour être moderne, n'a point honte du « cœur », il le revendiquerait même avec son amour pour Debussy et pour « ce qui touche ». Disciple de Satie, il est de ceux qui ont fécondé le stérile génie du maître et qui, cette cure achevée, se réclament de Rameau et de Couperin, — et de Claude, toujours. C'est Henri Sauguet qui dirige lui-même,

(9) Anthologie Sonore, Florilège HP 2.054 et 2.055.
(10) Columbia LFX 746 à 749.
(11) Polydor 595-140.

avec quelle finesse et quelle prestesse, l'orchestre des concerts Lamoureux, pour un enregistrement qui inaugure les nouveaux appareils installés à Pleyel, enregistrement dont la qualité technique, digne de la musique, enchante (12).

Olivier Messiaen est né de la poésie, dans la poésie et il en va de même de sa musique. On a pu même lui reprocher qu'elle est parfois littérature. Si abus il y a, on pourrait rarement mettre en doute sa sincérité, c'est la conséquence d'une excessive richesse chez un artiste qui est, en tout cas, l'un des plus inspirés de ce temps. Le verbe, le verbe sacré : voilà son inspiration. Il encadrerait volontiers son œuvre entre deux paroles, l'une de Reverdy : « Si l'artiste veut bien chanter, qu'il aspire le ciel, tout d'une haleine », l'autre de Hello : « Il n'y a de grand que celui à qui Dieu parle, dans le moment où Dieu lui parle. » Celle-ci serait à inscrire en exergue aux *Trois Petites Liturgies de la Présence divine* que nous donne l'Orchestre du Conservatoire dirigé par Désormières (13). A ce bel arbre mystique on pourra trouver quelque excès de végétation adventice, quelque touffeur. L'élan emporte tout, nous soulève, avec la psalmodie finale le musicien atteint à la possession divine dans l'extase la plus pure, — musicalement, spirituellement pure.

Yves Florenne.

Les Contes d'Hoffmann. — L'enregistrement intégral de l'opéra-bouffe d'Offenbach qui vient d'être réalisé en 16 disques (Col. LFX 794 à 809) constitue, après *l'Enfant et les Sortilèges*, un effort digne d'estime. Certes, nous préférons, quand l'effort doit être limité, qu'il porte sur Ravel plutôt que sur Offenbach. Souhaitons que revienne bientôt le temps des grands enregistrements intégraux de musique dramatique. — Il ne nous a pas encore été donné d'entendre ces disques qu'on dit de grand mérite et que nous ne pouvions nous dispenser de signaler.

Chant. — Mme Mado Robin est l'une des rares voix française faites pour Mozart. Dans deux airs de *La Flûte enchantée* elle met une technique presque sans défauts au service d'une absolue pureté. Et quel naturel! Ecoutez les trilles, les piqués de la Reine de la Nuit. C'est d'un oiseau (Gramo. DA 1869). Une médaille : *Don Quichotte à Dulcinée* chanté par Pierre Bernac, avec Francis Poulenc au piano. Bernac pourtant ne saurait nous faire oublier Panzera dans ces trois mêmes chansons. Les gravures de Panzera deviennent rares, raison de plus pour nous réjouir de ce qu'il nous donne une mélodie de Debussy et une de Duparc (Gramo. DA 5.015). Enfin, une vraie chanson populaire, émouvante et où coule la poésie : *La Seine*, Grand prix de la Chanson française (Pat. PA 2.539).

Piano. — M. Joseph Benvenuti avec Charles Münch et le Conservatoire nous donne du *Concerto N° 1* en mi bémol de Liszt une interprétation éblouissante. Quelle vivacité, quelle fougue, quelle mélancolique ardeur aussi! (Pat. PDT 49-50). — Mme Nathalie Karéna a gravé avec sensibilité quatre Valses de Chopin (Pacific 1.509-1.510) et Mme J.-M. Darré redonne sa nouveauté au trop populaire *Prélude* en sol de Rachmaninoff; elle y joint pour notre plaisir le plus rare *Prélude* en ut dièse (Pathé PD 83). — Le délicat André Collard a gravé *Prélude, Sarabande* et la première *Arabesque* (Col. LFX 112-113). Enfin, le *Concerto* en la de Grieg par Dinu Lipatti (Col. LFX 810 à 813) et le *Concerto* en mi bémol maj. de Beethoven par Orazio Frugoni (Poly. 566.292 à 94) sur lesquels nous reviendrons.

(12) Polydor 566-254 à 256.
(13) Pathé PDT 190 à 194.

ALLEMAGNE

POESIE DE L'APOCALYPSE. — En 1944 et 1945, l'Allemagne sombra dans le Néant et ce fut un « Crépuscule des Dieux » wagnérien, dont peuvent se réjouir les ombres d'Hitler et de Goebbels. Mais, une fois passés les cavaliers de l'Apocalypse, il reste des vivants, qui se demandent quel fut le sens de ce cataclysme gigantesque. Nous avons signalé ici les ouvrages dans lesquels des écrivains marquants essayaient de fournir une explication et d'organiser l'avenir. Il nous arrive d'Angleterre un petit livre modeste mais très documenté, intelligent et suggestif (*German Poetry*, par Léonard Forster. Bowes and Bowes. Cambridge, 1949. 72 p. 6 sh.) susceptible de compléter nos propres observations. L'auteur s'attache uniquement à la poésie et choisit comme dates limites 1944, année où fut ouvert le second front, c'est-à-dire où même les Allemands les plus chloroformés devaient envisager la défaite, et 1948, année où la réforme monétaire permit à l'Allemagne de reprendre une vie normale. Il ne s'interdit pas cependant d'exploiter des poèmes légèrement antérieurs et nous nous en réjouissons, car c'est alors que les réactions en face de la guerre présentent le plus d'intérêt.

Signalons pour mémoire, en attendant l'occasion d'y revenir un jour, la poésie de guerre proprement dite; elle ne se distingue guère de celle que nous avons pu connaître, animée par la foi en l'Allemagne, qui exige des sacrifices justifiés et inspire à Hans Ehrke des vers aussi médiocres que :

« Changement de position. En avant! Vers Condé »

Mais, à mesure que la victoire s'éloigne, des sentiments moins héroïques apparaissent et Gustave Heinse s'écrie, dans un poème que l'on pourrait dire en prose :

On nous a menti,
On nous a trompés avec de faux symboles,
On nous a excités ici comme dans l'autre camp.
Maintenant nous voici, qui tirons,
jour après jour,
qui tuons et mourons, dans l'angoisse et la détresse,
de la « mort du héros ».

Puis c'est souvent la captivité et Wolfgang Lohmeyer cherche en vain la signification de tout cela pour ceux qui s'en vont dans la poussière comme des « troupeaux d'animaux gris » :

Ce fut la fin. Horrible. Sans aucun sens.

Beaucoup plus intéressants nous paraissent les poèmes inspirés par la guerre aérienne, parce qu'elle frappait des non-combattants et touchait des poètes plus mûrs et plus importants. Forster cite d'abord deux catholiques : Werner Bergengruen et Reinhold Schneider, en soulignant que leur foi leur a permis de trouver

l'origine du fléau, en le considérant comme un châtiment divin. Le premier, qui habite Zurich, a publié, en 1946, un petit recueil de beaux poèmes : *Dies Irae*; l'un d'eux se termine ainsi :

De mille manières vous avez appelé le feu.
Abats-toi donc, Feu! Purifie-nous en nous consumant.

Quant au deuxième, c'est après le raid sur sa ville de Fribourg qu'il écrivit ces vers, inspirés de l'*Epître aux Corinthiens* :

Tu es le Feu, Seigneur et tu nous rends libres.
Quand les œuvres et les villes brûlent comme le Buisson ardent,
Ta face est proche et Ton Verbe, qui anéantit.

D'eux se rapproche un vétéran de la poésie, le protestant R. A. Schroeder, qui, à Noël 1945, compose un important poème, véritable hymne religieux, où il fait dialoguer l'homme et l'année expirante; elle l'exhorte au repentir :

Confesse ta faute, apprends pénitence et remords
Et d'elle-même ton année sera neuve.

D'autres poètes cherchent à bâtir une vie nouvelle sur Gœthe ou sur l'humanisme; nous ne pensons pas, comme Forster, que ce mot soit devenu un slogan et nous le regrettons, mais il est exact que beaucoup d'Allemands sont en quête de valeurs européennes, surtout occidentales; parmi eux Rudolf Hagelstange, dont nous avons présenté le *Venezianisches Credo.* Plusieurs, ainsi que l'auteur le souligne avec finesse, se rapprochent de la poésie baroque, telle que la pratiquèrent après la Guerre de trente ans, dans une pareille atmosphère de ruines matérielles et morales, Dach et Gryphius; il faut pareillement surmonter la mort pour que la vie soit possible.

Parmi les voies du salut il y a le retour à la nature et à l'enfance : A la première F. G. Jünger consacre deux recueils déjà signalés ici : *Die Silberdistelklause* et *Das Weinberghaus*, que Forster n'a pas tort de rapprocher du *Divan* gœthéen; la deuxième apparaît comme la nostalgie du Paradis perdu et la promesse d'une renaissance dans les vers de Peter Huchel, Hagelstange, A. Lernet-Holenia, où est nettement visible l'influence de Rilke.

Enfin, en quelques pages, Forster essaie, avec une grande perspicacité, de montrer comment ces poètes, qui veulent trouver un sens au chaos et aller de l'avant par-dessus les ruines, se rattachent à des écoles antérieures telles que la « neue Sachlichkeit » et tendent à une espèce de « surréalisme », ou à de grands ancêtres, parmi lesquels il cite Gœthe, Holderlin, Rilke, George. Il a pleinement raison de souligner que tous s'en tiennent à des poèmes et des mètres classiques, se réfugient pour ainsi dire dans la forme traditionnelle et adoptent de préférence le sonnet, comme s'ils voyaient dans la stabilité esthétique un appui au milieu d'un monde mouvant.

Forster ne se risque pas à envisager l'avenir de la poésie alle-

mande, mais il semble croire en elle; pourra-t-elle nous révéler, un jour, de grands noms? c'est le mystère du génie; disons qu'elle est riche de talents et d'espoirs.

J.-F. Angelloz.

Werner Bergengruen. — Né à Riga en 1892, Bergengruen est, malgré son installation à Zurich, un des représentants importants de la littérature allemande; trop peu connu en France, il mériterait d'être traduit dans notre langue et on lui découvrirait sans doute des affinités avec Mérimée. En attendant l'étude qu'il mérite, nous voudrions au moins signaler les trois faces de son talent. Authentique poète, il a publié au moins trois petits recueils de vers : *Dies irae* (1945), *Die Rose von Jericho* (1946), *Zauber- und Segenssprüche* (1942), tous trois chez Peter Schifferli, à Zurich, c'est-à-dire à la maison d'édition de l'Arche. D'autre part, il semble se tourner de plus en plus vers la nouvelle en prose et il y réussit fort bien; mentionnons dans ce domaine : aux éditions de l'Arche, en 1946 : *Drei Falken* et *Der spanische Rosenstock;* en 1947, *Sternenstand* et l'important récit intitulé *Pelageja;* chez Benno Schwabe, à Bâle : *Die Sultansrose und andere Erzählungen* (1946); aux éditions Reclam : *Das Hornunger Heimweh* (1948). Mais Bergengruen fut d'abord et avant tout un romancier, qui puise volontiers dans l'histoire ou la légende et parvient à concilier dans une atmosphère épique un réalisme attachant et un fantastique à la Hoffmann. Son meilleur roman est sans doute *Am Himmel und auf Erden* (Editions de l'Arche, 1947, 647 p.), qui fut commencé en 1931 et achevé en 1940. Il se passe dans le Brandebourg au début des temps modernes, alors que les superstitions du Moyen Age n'ont pas encore perdu tout leur pouvoir. Le bruit court que la fin du monde approche et le roman nous montre les diverses réactions devant cette menace, qui n'affole pas également, on le devine, l'humaniste Carion, conseiller du prince, l'amoureux von Ellnhofen, préoccupé par le sort de sa fiancée et l'homme de la rue. C'est toute la population et toute la vie de l'époque dans une fresque historique documentée, équilibrée et fort bien écrite. Bergengruen, le Balte de Zurich, fait penser au Suisse C. F. Meyer, mais il a plus d'ampleur.

E. T. A. Hoffmann. L'homme et l'œuvre, par *Jean F. H. Ricci* (Editions Corti, 1947, 586 p., in-8°, 700 fr.). — Peu d'Allemands ont exercé sur la littérature française une plus grande influence, peu de noms sont aussi familiers au public français que celui de Hoffmann et pourtant il n'existait sur lui aucun travail d'ensemble. Nous le possédons enfin grâce à la très importante et très complète thèse à laquelle M. Ricci a consacré de nombreuses années de travail et des soins méticuleux. Elle comprend deux parties d'égale ampleur : la vie et l'œuvre, ce qui ne va pas sans quelques inconvénients, mais permet en revanche des études plus systématiques; une bonne conclusion synthétique (près de cinquante pages) ramasse et condense les idées maîtresses sur la personnalité de Hoffmann, les lectures qu'il a faites et les influences qu'il a subies, les thèmes essentiels de son œuvre, la manière dont il l'a créée, enfin la fortune qu'elle eut et qu'elle a encore. Il ne manque naturellement ni les notes, ni la bibliographie d'usage, ni l'index qui est de règle et permet les recherches rapides. Ce travail exhaustif est à la fois un aboutissement et un point de départ; il rassemble ce que nous savons de Hoffmann et permet d'autres travaux; nous espérons bien que M. Ricci ne s'arrêtera pas en si bonne voie.

Deutsche Barocklyrik (Edition Benno Schwabe, Bâle, 1945, 236 p.). — Nous avons dit l'attraction qu'exerce sur les poètes allemands d'aujourd'hui la poésie baroque. Aussi plusieurs éditeurs ont-ils publié un choix d'œuvres des XVIe et XVIIe siècles. Un des meilleurs et des mieux présentés est celui qui parut aux éditions Benno Schwabe; il est l'œuvre de Max Wehrli, qui l'a fait suivre d'une étude importante et pénétrante. Ce recueil est un panorama fort intéressant d'une époque trop peu connue; il nous permet de mieux comprendre la nôtre.

Deutsche Balladen (Scherpe-Verlag, Krefeld, 1948, 313 p.). — La ballade, telle qu'elle est comprise

en Angleterre et en Allemagne depuis le XVIII[e] siècle, constitue un genre poétique beaucoup plus important que nous ne l'imaginons en France; il a ses caractères propres et peu de poètes ne l'ont pas pratiqué. Aussi voit-on paraître régulièrement des recueils de ballades, qui ont un grand succès. Le dernier est celui qu'a publié aux éditions Scherpe M. Hans Fromm. Le choix comprend d'abord quelques ballades populaires, puis celles de Gœthe et Schiller en assez grand nombre, sans oublier la célèbre *Lenore* de Bürger, prototype du genre. Le XIX[e] siècle et notre époque sont moins abondamment représentés et nous souhaiterions un complément. Une courte mais substantielle étude de Fromm renseigne le lecteur sur la ballade, sans prétendre épuiser un sujet vaste et divers.

Histoire merveilleuse de Peter Schlemihl, par *Chamisso*. Traduit de l'allemand avec une introduction de Rolland de Renéville (Le Club français du livre, 1948, 97 p.). — Encore l'histoire de l'homme qui a perdu son ombre, penseront certains; elle n'aurait pas mérité, il est vrai, l'honneur d'une édition de bibliophile si M. Rolland de Renéville n'avait pas écrit pour elle une introduction qui est une clef de l'œuvre. Longtemps on se contenta d'une explication banale (l'ombre = l'absence de nationalité) ou même on nia la possibilité d'un sens ésotérique. Le commentateur, qui est un des hommes de France les plus versés dans les questions d'occultisme a vu clair et il nous fournit la meilleure étude donnée jusqu'ici.

Gedichte, par *Hans Erich Nossack* (Wolfgang Krüger Verlag, Hambourg, 1947, 77 p.). — Nossack, né en 1901, est un des bons écrivains de l'Allemagne contemporaine, un de ces poètes qu'obséda la guerre et qui cherchent un sens au chaos. On ne s'étonne donc pas que ses poèmes soient emplis par l'ombre de la mort. Mais il est un poète, c'est-à-dire un « soldat au seuil de la grande année », le guide en quête de ce qui conserve, soutient, oriente. On peut faire confiance à son talent, car ses vers sont élevés d'inspiration et nobles dans leur simplicité.

Bekenntnis zu Hans Carossa, par *Alexandra Carola Grisson* (Reclam Verlag, Stuttgart, 1948, 20 p., gr. in-8°). — **Saluons d'abord la résurrection de la grande maison d'édition installée à Stuttgart**; elle a **repris la publication des petits volumes qui la rendirent célèbre dans le monde entier et que l'on pourra sans doute bientôt se procurer en France. La plaquette de luxe dont nous voudrions parler aujourd'hui semble nous promettre d'autres éditions que celles des classiques à bon marché.** Il s'agit d'un hommage à Carossa, qui eut 70 ans au mois de décembre. « Le poète est le cœur du monde », écrivait Eichendorff. En partant de ce beau vers, sur lequel elle compose de véritables variations lyriques, A. C. Grisson dit son admiration et son amour pour Carossa; c'est une profession de foi émouvante, non une étude objective.

Internationale Bibliographie der Bibliographie, par *Hans Bohatta* et *Walter Funke* (Edition Vittorio Klostermann, Francfort). — Pour la valeur, l'importance ou l'utilité de ses publications, la maison Klostermann se place au tout premier rang des éditeurs allemands. Nous avons déjà recommandé l'indispensable *Handbuch der Weltliteratur* de Hans W. Eppelsheimer, auquel il conviendrait d'ajouter des ouvrages analogues de Müller-Blattau, Rothacker et Simon sur l'histoire de la musique, de la philosophie et de l'art, ainsi que celui de Altheim et Stier sur l'histoire du monde; il y a là un ensemble de travaux que l'on pourrait appeler : bénédictin. Le plus étonnant est peut-être ce recueil bibliographique international consacré à la bibliographie elle-même, où le chercheur trouve groupés sous diverses rubriques des indications sur tous les ouvrages qui peuvent l'aider dans son travail. Huit livraisons environ sont prévues; la première, imprimée déjà en 1939, fournit dans ses 80 pages une documentation qui confond et émerveille.

Vision (Süd-Verlag, Constance). — Nous avons déjà signalé les deux premiers numéros de cette publication qui, grâce à son grand format (32×23), offre au lecteur la substance de plusieurs volumes. Les numéros 3 et 4 (130 pages chacun) sont de tout premier ordre. Pour nous en tenir aux œuvres maîtresses, nous indiquerons des textes aussi importants que *Auf den Marmorklippen* de Jünger; *die Unendlichkeit der Welt*, de Weissäcker, la très longue étude de Guardini sur le *Stopfkuchen* de Raabe, ou le recueil complet des textes où Gœthe a parlé de ses compatriotes (il vient d'ailleurs de paraître au Süd-Verlag sous la

forme d'un charmant volume de 91 pages, intitulé *Die Deutschen*). A ces œuvres ou études publiées *in extenso*, il faut ajouter de très nombreux textes, qui portent les noms de Hagelstange, Wassermann, Burckhardt, Hofmannsthal, Heym, Lenz, Büchner, Fichte, Döblin, Maitre Eckhart, Giraudoux, Poë, etc... ainsi que des reproductions de Grünewald, etc... A une époque de pénurie et de prix élevés, la formule de *Vision*, qui a fait ses preuves en Allemagne, doit retenir l'attention des éditeurs français.

Merkur (Deutsche-Verlags-Anstalt, Stuttgart et Baden-Baden). — Le *Mercure de France* aurait depuis longtemps signalé à ses lecteurs le *Merkur* allemand, s'il l'avait reçu; le numéro 13 nous parvient et nous nous empressons d'en indiquer le contenu, qui ne manque pas d'intérêt : *Metamorphosen des Marxismus*, par Christian E. Lewalter; *T. E. Lawrence und Saint-Exupéry*, par Denis de Rougemont; *Gedichte*, par Karl Krolow; *Die Hände des Joghi*, par Rudolf Kassner; *Die Seele des Bauches*, par Thure von Uexküll; *Das Antlitz Erzählung*, par Stefan Andres; une chronique de Max Meister : *Vom Wesen der fascistischen Diktatur;* la critique, par le poète Usinger, Emmerich, Moering et des « Marginalen » d'Albrecht Schaeffer. C'est une des bonnes revues allemandes.

J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

L'EPOQUE VICTORIENNE VUE DE NOTRE TEMPS. — Ne se fait-on pas encore en France une idée trop convenue et trop partielle de l'âge victorien? Une prospérité matérielle inégalée côtoyant la terrible détresse du peuple; une stricte et complaisante moralité de façade recouvrant des excès dus pour une grande part au refoulement; cette prospérité payée par cette moralité, par le conformisme intellectuel, et par un pesant philistinisme dont l'héritage en art nous afflige : voilà ce que les esprits les plus libres de l'époque, et des écrivains d'il y a encore un quart de siècle, principalement Lytton Strachey, ont peint tantôt avec indignation, tantôt avec une ironie polie et destructive.

Sans doute tout cela est vrai. Au début du règne de Victoria, la révolution industrielle causait toujours une effroyable misère dans la plèbe exploitée, tandis que l'aristocratie et la nouvelle grande bourgeoisie entretenaient ou fondaient d'énormes fortunes. Beaucoup plus tard la famille, la religion, une vertu béatifique étaient à l'honneur; mais le réformateur Stead achetait neuf jeunes filles en moins de dix jours pour moins de 30 livres et révélait des horreurs dont Villiers de l'Isle-Adam a tiré parti dans ses *Histoires insolites*. De tous ses tentacules, l'industrie défigurait villes et campagnes; les méfaits s'accumulaient au nom de l'architecture, de la sculpture et de la peinture; les lettres proscrivaient les réalités crues.

On oublie trop, néanmoins, que l'époque a duré quelque 70 ans pendant lesquels l'Angleterre a changé et surmonté, par une évolution que rendit possible sa richesse, une situation économique et sociale qui aurait pu dégénérer en catastrophe. C'est aussi une période littéraire des plus glorieuses. De Dickens à Hardy, en passant par Carlyle, Thackeray, Kingsley, Arnold, G. Eliot, Meredith, Tennyson, Browing, Huxley et les agnostiques, et combien d'autres, la critique intellectuelle eut pleine liberté de dénoncer

le conformisme social et religieux et d'exposer de douloureux conflits spirituels. On poursuivait Bradlaugh pour sa libre pensée, et avec lui Mrs. Besant lorsqu'ils voulurent populariser le malthusianisme : se rappelle-t-on assez que la brochure incriminée date de 1877?

La durée et la diversité de l'âge victorien n'en permettent donc pas une vue simple. L'image superficielle qu'on s'en fait encore souvent exige de sérieuses retouches. Aujourd'hui, après une salutaire réaction des fils, les petits-fils ont vu leur patrie ébranlée par le désastre et arrachée à un isolement plus ou moins antiseptique. Le vouloir-vivre les amène à réfléchir plus profond et à demander au siècle dernier des leçons de stabilité utilisables dans le monde moderne. Il y avait de cette disposition des signes avant-coureurs dès 1930, dans un livre comme les *Edouardiens* de V. Sackville-West. La grandeur de l'âge victorien apparaît de mieux en mieux avec le recul. Dans les dernières années, de bons esprits ont porté sur lui des jugements d'ensemble pondérés et équitables. Je pense au livre de D. C. Somervell, *English Thought in the 19th Century* (Londres, Methuen), à des chapitres définitifs de grandes œuvres historiques comme *English Social History de* G. M. Trevelyan (Ib., Longmans) ou *Modern England* de Sir J. A. R. Marriott (Methuen). C'est là qu'il faut chercher de quoi réviser nos préjugés, ainsi que dans les 83 émissions récemment consacrées par la B B C aux idées et aux croyances des victoriens (*Ideas and Beliefs of the Victorians*, Londres, Sylvan Press).

Quatre interlocuteurs notamment — trois professeurs, un homme politique intelligent et cultivé — ont tenté, au cours d'une discussion sur ondes, de définir les contrastes qui existent entre les victoriens et les Anglais d'aujourd'hui, et de dégager les éléments d'une continuité salutaire et réalisable entre leur temps et le nôtre. Comment, dit l'un, « restaurer leurs vertus au profit du monde », comment reconquérir leur esprit de progrès pacifique, de responsabilité civique, de vie constitutionnelle, « au profit de l'Union occidentale et de l'Occident en général, tout en reconnaissant qu'on ne peut revenir à l'innocence de l'autoritarisme [je ne sais trop quel sens donné à ce terme] victorien et au rationalisme naïf » de ces ancêtres?

Les victoriens vivaient dans un ordre qu'ils ne comprenaient pas et qu'ils considéraient comme allant de soi : en cela consiste leur naïveté. Il faut aujourd'hui secouer leur paresse intellectuelle tout en ayant, comme eux, des principes, mais des principes conscients. Le problème central est celui du pouvoir; de sa réalité et de son bon usage. Problème politique en fin de compte, et qui suppose une attitude générale de l'esprit. Il s'agit, dans un monde où le vieux libéralisme plus ou moins inconscient est menacé, d'entretenir la démocratie de la libre discussion. « Le problème de la vie en commun », qui est fondamental, les victoriens n'eurent pas à se le

poser « parce que personne à leur époque n'était assez puissant pour défier la Marine anglaise ». Jusqu'à une date toute récente, les dirigeants de l'Angleterre — voyez Neville Chamberlain — ont persisté dans une innocence qui les aveuglait sur la philosophie du pouvoir élaborée par les dictateurs continentaux. Si les Anglais ont pu vivre au siècle dernier, « par un bonheur providentiel », sans raisonner les bases de leur action, il n'en est plus de même. Puisqu'il n'y a plus de *Pax britannica*, tout ordre politique à créer doit se trouver un fondement « métaphysique, politique ou autre ».

Plusieurs attitudes sont possibles devant le problème du pouvoir. Par exemple, une entente des buts et des moyens des dictateurs corruptrice au point qu'on en arrive à vouloir les battre à leur propre jeu. Ou bien les répudier et se retirer du monde, comme A. Huxley cultivant dans la solitude un pacifisme futile. Ou le vieil empirisme, et continuer à « s'en tirer tant bien que mal »? On a vu que c'est impossible.

Conclusion : si elle veut perpétuer le libéralisme victorien, non plus comme un moyen de bien vivre mais comme une fin spirituelle, l'Angleterre doit cesser d'être insulaire non seulement dans son économie et dans sa politique mais dans toute sa façon de penser. Nos gens ont-ils tort d'insister sur l'aspect politique des choses? Ils reconnaissent ainsi une vérité admise aujourd'hui de tout l'Occident. Cette vérité donne son échelle et sa forme actuelles à la mission civilisatrice qui fut de tout temps celle de leur pays, avant, pendant et depuis l'ère victorienne. Cette vérité, c'est que le sort de l'homme se confond plus que jamais avec celui de la démocratie.

Jacques Vallette.

Les plaisirs de la vie, par *R. Greenwood,* trad. Rives (*Ib.*, Julliard, 1949, 395 p.). — Récit bien fait, rafraichissant de simplicité et de bonne humeur, des aventures et du triomphe de Mr. Wagstaff, « self-made man », dans un milieu provincial hostile. Traduction soignée.

The Clue to the Brontës, by *G. E. Harrison* (London, Methuen, 1948, 222 p. 14/). — La nouveauté de ce livre intéressant est d'avoir — peut-être un peu trop — insisté sur la part du méthodisme dans la vie et le génie de Charlotte et d'Emily Brontë. Le père, Patrick, et le frère, Bramwell, y voient aussi accentué leur rôle dans l'histoire de ces sœurs. 16 illustrations.

London Echoing, by *J. Bone* (*Ib.*, Cape, 1948, 173 p., 18/). — Délicieux souvenirs d'un vieux londonien que sa profession de journaliste amena toujours à l'endroit où fournir sa mémoire d'une anecdote personnelle à propos des personnages et des événements importants du dernier demi-siècle. Le roi Edouard, les célébrités littéraires et politiques, les tavernes, les clubs, les cabs et les omnibus, et même la dernière diligence, les ruines de deux guerres, l'héroïsme d'un peuple d'humoristes : tout cela revit sous une plume de peintre malicieux. Muirhead Bone, le graveur bien connu, y a joint des illustrations dont toutes sont des documents et beaucoup des visions mystérieuses, parfois angoissantes.

Passages from Arabia Deserta, by *C. M. Doughty* (*Ib.*, *Id.*, 1949, 320 p., 10/6). — Savant, poète, voyageur, Doughty (1843-1926) a rapporté de vingt mois de courses périlleuses dans le nord-ouest de l'Arabie un des grands livres de

voyage anglais, tard reconnu ici. Sa culture, sa curiosité, son objectivité font de lui un initiateur exceptionnel à ces régions et à leurs habitants. Ses récits et ses descriptions captivent; non moins son style empreint des rudes magnificences saxonnes et bibliques. Il recrée les mots dans une veine tellement racée qu'on perdrait à le lire en traduction. Mais il faut le lire.

Writers of To-day II, ed. by *D. V. Baker* (*Ib.*, Sidgwick-Jackson, 1948, 200 p., 10/6). — Ces essais sur douze écrivains contemporains partent d'une idée large. Avec des Anglais y sont traités Sartre, Silone, Mulk Raj Anand, Th. Mann. Des auteurs de tailles très différentes y voisinent : Hemingway, V. Woolf avec Maugham ou Waugh. Bibliographies datées.

Shakespeare, a Survey, by *E. K. Chambers* (*Ib.*, *Id.*, x-325 p., 10/6). — Trente-quatre essais sur chacune des pièces de Shakespeare, discursifs plutôt que systématiques, par un de ceux qui connaissent le mieux le sujet. Guère de discussion des intrigues ou des caractères, ni du style; mais tantôt l'accent est mis sur l'objet et les limites de tel ou tel type de drame, tantôt sur les œuvres considérées comme reflet d'une expérience. Et toujours l'arrière-fond est fourni par le drame de l'époque. Tant de sûre érudition et de ferme jugement rendent la lecture de ce livre très profitable.

Worcestershire, by *L. T. C. Rolt* (311 p.); **Shropshire**, by *E. Vale* (248 p.) (*Ib.*, Hale, 1949, 15/ chacun). — Deux pierres ajoutées à la belle mosaïque des « County Books ». Le Worcestershire est un comté des plus anglais, très varié d'aspects, entre le Pays Noir et les vallées de la Severn et de l'Avon. L'auteur a voulu montrer qu'il est l'œuvre commune de l'homme et de la nature, qu'il révèle une histoire sociale greffée sur une région bien individuelle, toutes deux menacées par une civilisation uniforme. Quant au Shropshire, renommé pour ses paysages, aux marches romantiques du pays de Galles, où flotte un écho de ballades, ses châteaux, ses vieilles maisons, ses églises rappellent que les Saxons, les Celtes, les Normands ont passé là, pétrissant un coin de terre imperméable aux influences voisines. Vale parle des Romains d'autrefois, des Salopiens (comme on les nomme) d'aujourd'hui, et de tout l'entre-deux, avec une grâce familière. On pourra, dans chaque volume, rêver sur les cartes en s'aidant des irréprochables photos dont la collection constitue une image rarement égalée de l'Angleterre.

Virginia Woolf, a Commentary, by *B. Blackstone* (*Ib.*, Hogarth Press, 1949, 256 p., 12/6). — Analyse nouvelle et personnelle de l'œuvre de V. Woolf dans l'ordre chronologique. Une idée y préside : on discerne dans cette œuvre le développement de trois doubles thèmes majeurs — l'amour et la liberté, le mariage et la vérité, le monde et la réalité. Aucun n'est séparé des autres; ils sont liés, moitié à moitié par leurs contrastes, et tous dans le temps suivant une évolution « en spirale », chacun au premier plan suivant l'époque. Le livre serait manqué s'il était trop systématique. Par bonheur, l'auteur a senti combien la romancière s'interprète en termes de sentiment et de sensation, combien peu en termes philosophiques; combien, pour tout dire, « la vie et la mort » (éprouvées par des âmes vivantes) « forment le contrepoint inépuisable de son œuvre ».

The Awkward Age, by *H. James* (*Ib.*, H. Hamilton, 1948, xxix-449 p., 6/). — 1899 : entre sa deuxième et sa troisième périodes de romancier, James a écrit pour le théâtre; il revient au récit en lui appliquant la technique dramatique. Ce roman est rédigé presque entièrement en dialogues; tour de force pour l'époque, et modèle fécond. D'autre part, l'auteur regarde la société européenne d'un œil plus sévère que précédemment. D'où le personnage de Mrs. Brookenham, à son avis sa création la plus réussie à cette date. Ce caractère intelligent et dominateur a pour pendant Longdon, aimable sans fadeur mais sans réserves, et grâce auquel la critique de James reste équilibrée.

Stone in the Midst, by *P. Dickinson* (*Ib.*, Methuen, 1948, 109 p., 7/6). — Des poèmes précédés d'un drame en vers écrit pour la radio. Depuis *Theseus and the Minotaur* (1946), dont il a été dit du bien ici, Dickinson a développé son grand talent dans le sens d'une poésie intellectuelle et dépouillée de forme, d'où les échos victoriens ont disparu pour faire place à l'influence de Yeats fort personnellement assimilée. La pièce qui donne son titre au recueil suppose l'Angleterre occupée par un ennemi symbolique qui s'appelle « les Phi-

listins », et auquel s'oppose l'héroïsme de l'esprit libre.

Plays, by *Webster and Tourneur* (xxiii-432 p.); **Plays**, by *B. Jonson* (lxxii-421 p.) (*Ib.*, Benn, 1948, 8/6 chacun). — Ce sont des textes dramatiques de la Renaissance que nous offre cette fois-ci la « Mermaid Series ». On ne dira jamais assez combien le grand public doit à cette collection. Seul le spécialiste ira aux œuvres complètes, d'accès relativement malaisé. On ne saurait pourtant ignorer sans regret les contemporains de Shakespeare. Ayant lu ici ces trois-là, on en aura une idée suffisante. Evidemment, plus leur œuvre est abondante, plus il a fallu choisir. Deux pièces de Webster, deux de Tourneur, le premier plus sublime, le second plus sauvagement pessimiste, voilà qui est bien. Trois de Jonson, c'est peu : *Volpone, Epicoene, The Alchemist*, il les fallait; ne pourrait-on, dans un deuxième tome, nous donner *Every Man in his Humour*, un ou deux « masques », peut-être *The Poetaster?* On reste sur sa faim : c'est un éloge.

The Life and Art of William Shakespeare, by *H. Spencer* (*Ib.*, Bell, 1948, xx-495 p., 21/). — Belle réussite de la critique américaine. Ce livre, un des plus complets qui existent sur Shakespeare, est digne d'être comparé à ceux de Lee, de Chambers, de la comtesse de Chambrun. Erudit mais plaisant à lire, spirituel sans pédantisme, il se recommande comme ceux-là au lecteur cultivé qui désire être renseigné sur tous les problèmes relatifs à la vie et à l'œuvre du dramatiste en toute objectivité; plus de cent pages de notes et de bibliographie permettront de s'orienter à qui veut aller plus avant (mais pourquoi une seule allusion, et fugitive, aux travaux de G. W. Knight?).

Georgian London, by *J. Summerson* (*Ib.*, Pleiades, 1948, xi-315 p., 21/). — Les architectes ont loué ce très beau livre pour son érudition. Le lecteur cultivé y trouve une vaste et multiple image du Londres hanovrien dans son développement raisonné après coup : la biographie, la topographie, la critique même y ont leur place. C'est un modèle d'histoire revécue, illustré de nombreuses gravures au trait et de 80 planches photographiques. Aucun amoureux de Londres, aucun curieux d'un grand chapitre de la civilisation anglaise ne peut se dispenser de connaître cet important instrument de culture.

The White Goddess, by *R. Graves* (*Ib.*, Faber, 1948, 430 p., 30/). — « Curieux et difficile », dit l'auteur. Oui, mais intensément original, et passionnant pour qui aime la poésie et a le sens de nos origines les plus reculées. Poète, il croit que son art bien entendu a des sources savantes, multiples et lointaines, en des âges obscurs où la science et le mythe se confondent. D'où ce qu'il a voulu faire : une « grammaire historique du mythe poétique ». Quel mythe? Il n'y en a qu'un, sur lequel tout poème serait une variation toujours renouvelée : la naissance, la vie, la mort et la résurrection du dieu de l'année qui croît; sa défaite par celui de l'année déclinante, son rival dans l'amour de la déesse triple, épouse et mère, invoquée par le Lucius d'Apulée. Avec une énorme lecture et un sens séduisant des correspondances, Graves a produit plutôt une série d'études qu'un tableau systématique. Sans pouvoir le juger en historien des religions, j'y vois mieux que des rêveries. Enfants dégénérés des Celtes, des Hébreux, des Grecs, des Romains, des Germains, nous avons perdu leur science ésotérique; mais qui ne voudrait connaître le mot de tant de secrets, parmi lesquels celui des arbres et de l'alphabet, celui des animaux infernaux, ceux d'Hercule, du nœud gordien, du chiffre de la Bête, et du pied fourchu du diable?

Wordsworth, by *H. Read* (*Ib.*, *Id.*, 1949, 194 p., 15/). — La réédition, après dix-neuf ans, de ce travail revu et augmenté ralliera plus d'assentiment qu'à sa première apparition. Wordsworth est un des plus vrais poètes anglais; mais sa veine tarit de bonne heure. Pourquoi? La faute en serait, d'après Read corroboré par la psychologie la plus récente, au remords déposé par une faute de jeunesse. Rien d'invraisemblable à cette hypothèse; rien de plus pathétique. Il faut admettre dans ce cas que l'écrivain ne s'explique pas sans l'homme. Read, avec bon sens, n'érige pas cette obligation en règle. Son livre, fort intéressant par son objet direct, soulève chemin faisant quantité de problèmes capitaux relatifs à la création poétique; il en parle avec force et pertinence.

The Rambling Sailor (47 p.); **The Farmer's Bride** (56 p.); by *C. Mew*

(*Ib.*, Poetry Bookshop, 5/ chacun). — Suicidée à cinquante-neuf ans après une vie difficile, Charlotte Mew était tenue par Th. Hardy pour l'un des premiers poètes de son temps. Son sens de la nature meurtrie par l'homme, sa sympathie pour les drames de l'âme malheureuse, sa hantise de la mort, son intransigeante sincérité devant l'angoisse métaphysique la distinguent. Elle trouvera en tout lecteur un frère, sinon un semblable.

Selected Prose of E. Burke, ed. by *Sir P. Magnus* (*Ib.*, Falcon Press, 1948, 99 p., 5/). — De l'œuvre immense de ce très grand écrivain et philosophe politique, voici quelques reflets choisis pour illustrer l'homme et ses idées. L'introduction est compétente. Elle expose bien les problèmes soulevés par ce personnage fascinant et fuyant, dont le fond ne sera jamais connu, et sur lequel il est permis de conclure moins généreusement que Sir P. Magnus.

The Flashing Stream, by *C. Morgan* (*Ib.*, Macmillan, 1948, XXII-263 p., 12/6). — On aimera lire la pièce de Morgan qui fut naguère jouée à Paris avec succès. L'intérêt de l'action est soutenu sans faiblesse. Les caractères sont vivants et tranchés. Je ne suis pas sûr, cependant, que dans la vie Ferrers eût accepté le mensonge de Karen en continuant à l'aimer. Ce mensonge lui permet de poursuivre ses recherches dans le sens de son absolutisme scientifique; mais l'autre absolutisme dont le conflit avec celui-là fait le fond de la pièce, l'absolutisme de l'amour, comment s'arrangerait-il de cette épreuve? Simple question, posée sans absolutisme critique. L'œuvre est d'un haut intérêt, mis en valeur par l'essai qui la précède, et où Morgan affirme ce que nous aimons chez lui : le respect de la pureté de l'âme, la franchise devant l'amour pleinement entendu.

Shakespeare the Dramatist, by *U. Ellis-Fermor* (Oxford Univ. Press, 1948, 16 p., 2/6). — Analyse utile, parce que bien conduite et éclairée par beaucoup de culture dramatique et de réflexion, des qualités propres au dramaturge et des raisons pour lesquelles Shakespeare est « non seulement un dramatiste, mais le dramatiste par excellence ».

English Constitutional History, by *S. B. Chrimes* (*Id.*, 201 p., 5/). — Bon petit résumé d'une grande question. L'introduction expose les caractères de la Constitution anglaise moderne. Puis l'histoire en est décrite en trois chapitres : Moyen Age, XVIe et XVIIe siècles, et du XVIIIe siècle à notre époque. Cette histoire consiste en grande partie dans la résolution des problèmes à mesure qu'ils se posent.

Catholicism in England, *by D. Mathew* (*Ib.*, Eyre and Spottiswode, 1948, X-295 p., 15/). — L'Angleterre a eu des conflits religieux d'où la persécution ne fut pas absente. L'établissement rapide du protestantisme, au XVIe siècle, est dû en grande partie à l'indifférence de fait des hautes classes. Jusqu'en 1790, la législation ne reconnut pas l'existence officielle des catholiques. Sans doute, à cette époque, n'étaient-ils plus molestés comme ils le furent longtemps, et acceptaient-ils le régime établi comme ils ne l'avaient pas toujours accepté. Ces luttes, ces accommodements progressifs constituent un chapitre important de l'histoire d'Angleterre et sont étudiés dans ce livre qui est considéré comme le classique du sujet. L'auteur a sensiblement remanié et augmenté la première édition (1936). De 1535 à nos jours, il fait le portrait d'une minorité qui fut toujours, en partie hors de la tradition anglaise moderne, une élite distinguée, vivace et salutaire, et dont le rôle est loin d'être épuisé.

The Poems and Verses of John Keats, ed. by *J. M. Murry* (*Ib.*, *Id.*, 1949, XVIII-555 p., 15/). — On a beaucoup travaillé ces dernières années sur le texte des œuvres de Keats. Cette belle édition, faite par un de ceux qui le connaissent et le comprennent le mieux, en a profité et peut être considérée comme une présentation définitive. Pour l'orthographe, pas de solution rigide : autant qu'il se peut, élimination du hasard fréquent dans l'original, et respect des intentions du poète. Pour la succession des poèmes, l'ordre strictement chronologique, on ne peut le nier, met le mieux en lumière les faces variées de l'homme. Une brève introduction concilie la sympathie et la fermeté du jugement. Les notes (plus de 30 pages) visent surtout à éclairer les poèmes par des extraits de la correspondance.

On this Side Nothing, by *A. Comfort* (*Ib.*, Routledge, 1949, 201 p., 8/6). — Malgré sa jeunesse, Comfort a derrière lui une œuvre notable de poète et de romancier. Il est question ici de la vie cruelle d'un ghetto imaginaire situé en

Afrique du Nord et qui passe des mains des Allemands à celles des Anglais. L'auteur laissait parfois, dans ses livres précédents, obscurcir son art par la politique ou la sociologie. Ici, non. Il s'agit de Juifs, d'individus, bref d'un vrai roman qu'on aura intérêt à lire.

How Greek Science passed to the Arabs, by *De L. O'Leary* (*Ib.*, *Id.*, 1949, VI-196 p., 15/). — Un tel travail suppose des lectures très diverses et très étendues. L'objet en paraît neuf. Le lecteur cultivé y trouvera riche pâture; seul le spécialiste peut le critiquer. On le soupçonne discutable dans la mesure où il contient des affirmations personnelles de fait ou de valeur. On demanderait à tort des renseignements détaillés sur ce dont d'autres ont déjà parlé : p. ex. l'assimilation de la pensée grecque par les Avicenne, Averroès, etc. Il s'agit du chainon qui se place entre Alexandrie et Bagdad avant le IXe siècle. L'Asie, la Syrie, la Perse, l'Inde, les Eglises chrétiennes d'Orient ont joué là leur rôle. Un des mérites du livre est de montrer les conditions matérielles difficiles dans lesquelles les idées ont fait leur chemin : je veux dire un état social extrêmement compliqué et défavorable.

Politics and the Press, 1780-1850, by *A. Aspinall* (*Ib.*, Home and V. Thal, 1949, XV-511 p., 42/). — Pour peu qu'on ait pratiqué l'histoire d'Angleterre, on est frappé de l'évolution suivie par la presse, dans son caractère et dans son rôle, parallèlement à celle des institutions politiques et de la société. On sait en gros que le rôle de la presse est devenu de plus en plus important depuis le début du XVIIe siècle, jusqu'à représenter au milieu du XIXe une opinion majeure et indépendante. Ce gros livre, modèle de travail historique solide et détaillé, retrace la phase décisive de cette évolution. Il manquait, il est le bienvenu. En 1780, les journaux étaient encore entravés, en tant qu'organes d'expressions variées, mais légitimes, par les préjugés, les craintes, les intérêts des partis et du gouvernement. Leur émancipation fut malaisée, longue, irrésistible. Une foule de documents inédits la reflètent, objectivement et éloquemment mis au jour par le prof. Aspinall. La méditer pourrait n'être pas inutile aujourd'hui.

Livres reçus. — *Retour à Jalna*, par M. de la Roche, trad. Sallard (Paris, Plon, 1949, 461 p., 330 fr.). — *La part du rêve*, par N. W. Ross, trad. Claireau (*Ib.*, Calmann, 1949, 392 p., 450 fr.). — *Meurtre derrière le micro*, par R. L. Goldman, trad. Quercy (*Ib.*, Libr. des Ch.-Elysées, 1949, 243 p., 100 fr.).

REVUES.

Cahiers du Monde nouveau, mars 1949. — Article de dix grandes pages, destiné à renseigner le lecteur français sur la place et la tendance de T. S. Eliot dans la poésie anglaise; on a tenté, entre autres, de présenter, liées, des idées éparses chez Eliot essayiste.

The New Statesman and Nation. — 26.3.49 : deux articles critiquent avec insistance le pacte atlantique et le projet de défense des pays du Pacifique : ici comme là, il faudrait trouver des bases d'entente est-ouest. Conditions de la guérison économique de l'Angleterre. Weizmann et le sionisme. — 2.4.49 : Truman et ses difficultés. Nationalisme allemand pas mort. Craintes mutuelles et nécessité d'entente est-ouest. Les parcs nationaux anglais. Du nouveau sur la reine Victoria.

The Listener. — 24.3.49 : Bevin parle du pacte atlantique. Les Européens déplacés et réfugiés. Joe Louis, le boxeur et l'homme. Moyen Age et monde moderne (V). L'habitation anglaise. — 31.3.49 : Le Commonwealth au carrefour. Retour de l'Allemagne à l'économie libre. Critique du plan économique britannique. L'art en Lombardie. Le deuxième centenaire de Laplace. La musique française de clavecin. Moyen Age et monde moderne (VI).

The Adelphi, April-June 1949. — Suite aux intéressants articles sur l'Afrique orientale et sur l'occupation à Berlin. Souvenirs de guerre : Bardia. Vie et mort de la loutre. Le roman russe actuel. Nombreux poèmes.

J. V.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

ENKOMI-ALASIA, CAPITALE DE CHYPRE AU IIe MILLENAIRE AVANT J.-C. — Enkomi non loin de Famagouste sur la côte orientale de l'île de Chypre, en face d'Ougarit-Ras Shamra sur la côte syrienne est réputé depuis longtemps comme le site archéologique le plus riche de l'île. Il a fourni par des voies clandestines de nombreux objets d'or, d'ivoire, de faïence et de bronze, et de belles poteries peintes de l'époque mycénienne, au British Museum et au Metropolitan Museum de New-York : tous ces objets provenaient d'une vaste et riche nécropole, dont on recherchait la ville à laquelle elle avait appartenu.

Une première campagne fut entreprise en 1896 par Murray, sur l'initiative du British Museum, et d'autres par sir John Myres et M. Gunnis pour le musée de Nicosie. L'exploration fut reprise en 1930, sur une plus vaste échelle, par une mission suédoise dirigée par M. Gjerstad.

Chargé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de compléter l'exploration, et d'étudier les antiquités pouvant éclairer les rapports entre Chypre et le continent voisin, notamment la Syrie où Ras Shamra venait de se révéler très riche en objets importés de l'île, M. Claude A. Schæffer se proposait en outre de localiser la ville inconnue dont dépendaient les riches caveaux funéraires d'Enkomi. Ce site avait fini par être considéré comme la nécropole d'une cité disparue sous les alluvions de la rivière Pidiaeos qui débouche près d'Enkomi dans le golfe de Salamine et de Famagouste.

On sait que M. Schæffer, qui dès ses premiers sondages soupçonna que la ville et la nécropole pouvaient constituer « une unité topographique », c'est-à-dire que l'une se superposait à l'autre, est arrivé à établir cette réalité insolite en dégageant l'enceinte cyclopéenne de la ville, et en démontrant qu'à l'instar d'une tradition observée en Crète et dans tout le Proche-Orient, les tombes étaient aménagées dans le sous-sol des habitations, le climat très sec et son action momifiante supprimant les inconvénients qui pouvaient résulter de ce mode d'inhumation.

L'emplacement de la ville était donc retrouvé, et son âge reconnu (début du IIe millénaire avant notre ère). Mais son nom demeurait encore mystérieux. C'est M. René Dussaud qui, dans la séance du 29 janvier, de l'Académie des Inscriptions, proposa l'identification d'Enkomi, avec Alasia, capitale du royaume chypriote au IIe millénaire. Mais il le fit avec sa sobriété habituelle, sans développer ses preuves, si bien qu'aucune discussion ne souligne l'importance de sa brève communication. Alsatia est un nom qui figure dans les textes en cunéiformes de Tell El Amarna et de Bogazkeuy, et dans ceux plus récents mis au jour à Ras Shamra et à Mari; et il désigne tantôt l'île et tantôt sa capitale éponyme. M. Claude Schæffer sous-

crit entièrement à l'hypothèse de M. René Dussaud, et il est convaincu qu'une inscription découverte lors des prochaines campagnes de fouilles viendra prouver la justesse des présomptions de M. Dussaud et des siennes.

Au rythme qu'elles ont connu, ces campagnes risquaient de s'étendre sur une vingtaine d'années; aussi M. Claude A. Schæffer a-t-il estimé opportun d'associer au travail de la mission française qu'il dirige une mission britannique dépendant du service des Antiquités de Chypre, conduite par M. Dikaios, conservateur du musée de Nicosie, devenu son adjoint. La mission d'Enkomi-Alasia devient ainsi une mission franco-anglaise.

La direction générale des recherches et de la publication de celles-ci restent acquises à la mission française qui, en tant que concessionnaire, ayant découvert le site, a droit à la moitié de ses propres découvertes et à la moitié des antiquités mises au jour pendant les fouilles britanniques.

M. Schæffer a attribué à ses associés une zone en bordure de ses propres fouilles, qui est celle du palais de l'ancienne capitale et de ses dépendances où se trouve un sanctuaire. A priori, on pouvait penser qu'il leur faisait la part belle et les circonstances devaient rapidement le prouver, puisque au cours de sa première campagne M. Dikaios découvrait dans une pièce du fond du sanctuaire une statue de bronze intacte d'un dieu debout, portant une coiffure pointue en peau d'animal ornée de cornes de taureau, qui restera la propriété de la mission anglaise.

Il s'agit là d'une trouvaille capitale, car l'œuvre d'une belle réalisation accuse des influences mycéniennes et orientales, qui la datent vraisemblablement de la dernière période d'Enkomi entre 1250 et 1100. Cette statue, qui s'apparente à celle de Reshef trouvée en 1936 à Ras Shamra, paraît être celle d'un Apollon Alasiote protecteur de la cité, dieu des Lourki ou Lycéens, qui ont occupé Enkomi-Alasia au cours du XIII[e] siècle avant notre ère. C'est la représentation la plus anciennement connue de l'Apollon Lycéen, sous un aspect proprement chypriote, caractérisé par une forte influence syrienne ou phénicienne.

LA GROTTE AUX MANUSCRITS HEBREUX DU DESERT DE JUDA. — Le chanoine Ryckmans, de l'Université de Louvain, membre associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est venu donner lecture à cette compagnie, au nom de M. L. Harding, directeur des Antiquités de Transjordanie, et du R. P. de Vaux, directeur de l'Ecole française biblique et archéologique de Jérusalem, d'une communication de ces deux savants sur les fouilles faites en mars dernier dans une grotte du désert de Juda. C'est de cette grotte que proviennent les fameux documents hébraïques qui sont aujourd'hui la possession du couvent syrien de Saint-Marc et de l'Université hébraïque de Jérusalem, et les

recherches ont été orientées par le lieutenant Ph. Lippens, observateur de l'O. N. U. à Ammân.

La grotte, d'accès difficile, est à 12 kilomètres au sud de Jéricho, dans la paroi rocheuse qui surplombe le littoral de la Mer Morte, à 2 kilomètres à l'ouest du rivage. Les deux archéologues ont constaté qu'elle avait été mise au pillage par des fouilleurs clandestins. Le sol était couvert de débris de linges enduits de bitume destinés à conserver les manuscrits, des tessons de trente jarres datant de la fin de la période hellénistique, et des fragments de manuscrits sur papyrus et sur cuir comportant seulement quelques mots ou quelques lettres.

Il s'agit de documents hébreux d'une belle écriture du type phénicien de Lakis (VIe siècle avant J.-C.) représentés par plusieurs fragments des chapitres XIX à XXII du Lévitique, qui appartiennent à la section de ce livre appelée « Loi de Sainteté ».

Aucune découverte sensationnelle de documents intégralement conservés n'a été faite dans la grotte, et aucune n'est désormais possible, mais l'exploration de M. Harding et du R. P. de Vaux a eu du moins pour effet d'établir l'authenticité des rouleaux précédemment découverts qui se trouvent ainsi datés du début de notre ère, et l'ancienneté du premier pillage de la grotte, qui remonte à l'époque romaine.

M. René Dussaud a souligné que le « Code de Sainteté » auquel appartiennent les fragments identifiés par le R. P. de Vaux n'est pas postérieur à l'Exil, comme l'ont cru certains savants étrangers, mais au contraire antérieur à Ezéchiel, constatation telle que, depuis la stèle de Mésa, il n'y a pas eu, dans l'ordre des études bibliques, de découverte plus importante. M. Edouard Dhorme, qui connaît parfaitement la région pour avoir dirigé autrefois l'Ecole biblique française de Jérusalem, a insisté sur le fait que la grotte, ou plutôt la faille de la falaise, a été utilisée à diverses époques comme une cachette où l'on mettait à l'abri de précieux documents de la littérature juive, tous d'inspiration religieuse. C'était une chambre secrète connue des initiés, où l'on entassait les écrits sacrés lors des guerres ou des invasions, après les avoir entourés de linges bitumés et mis dans des récipients de céramique cachetés pour assurer leur conservation.

Si les fragments de papyrus sur lesquels apparaissent des phrases du Lévitique sont vraiment, comme semble l'indiquer la paléographie, du temps des *ostracca* de Lakis, c'est-à-dire des années qui ont précédé la ruine définitive du royaume de Juda, en 587 avant J.-C., on peut se demander, d'après lui, si la première utilisation de la cachette ne remonterait pas à l'époque où le roi de Jérusalem Sédécias a tenté de s'évader de sa capitale assiégée par Nabuchodonosor.

Sédécias s'est enfui par la route d'Arabah, c'est-à-dire par la grande dépression du Jourdain, de la mer Morte et de la vallée qui s'étend jusqu'à Akkabah (Livre des Rois), et il fut atteint par

son ennemi près de Jéricho. Or la cachette aux manuscrits est à 12 kilomètres de cette ville; et dans les récits du pillage du Temple, il n'est fait aucune mention des rouleaux de la Loi : il est donc probable que les documents avaient été enlevés.

La cachette fut utilisée ensuite au temps des Macchabées, et de la révolte de Bar-Kokhéma (132-135), ce qui explique la présence de tessons de la période hellénistique et romaine.

Le cuir, qui a servi de support à certaines écritures, était aussi employé à cet usage par les scribes assyriens.

Robert Laulan.

Société d'étude du XVIIe siècle. — En signalant dans notre numéro de février dernier la naissance de ce groupement important par l'objet qu'il se propose et par la qualité et le nombre de ses adhérents, nous avions traité de téméraire son projet de publier un bulletin, alors que disparaissent ceux de tant de sociétés chevronnées. Nous avons plaisir à reconnaître notre tort, puisque le premier numéro de ce bulletin vient de paraître, au siège de la société, 24, boulevard Poissonnière, sous le titre : *XVIIe siècle.*

Il contient un manifeste-programme, d'un ton résolu, de son président, M. Georges Mongrédien, et, à propos du 250e anniversaire de la mort de Racine, un intéressant article où M. Louis Vaunois s'emploie à préciser la biographie de Racine après son départ de la Ferté-Milon, et publie deux lettres inédites à sa sœur, Marie Rivière, à la Ferté-Milon. M. Louis Vaunois rappelle à ce propos que le petit-fils de La Fontaine signalait, vers 1751, l'existence de cinq cents lettres de Racine qui se trouvaient en sa possession, et se demande ce qu'elles sont devenues. Il y a là matière à passionnantes recherches pour des érudits ariégeois, car le petit-fils de La Fontaine écrivait cela du comté de Foix où il surveillait l'administration des biens du marquis de Bonnac.

Le bulletin contient encore une étude sur le couvent des Filles de Saint-Joseph à Paris, intégré dans les bâtiments actuels du Ministère de la Guerre, couvent où Mme de Montespan chercha asile après sa disgrâce. Son auteur, M. R. A. Weigert, en avait donné la primeur à la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, si nous avons bonne mémoire.

Le bulletin fait encore place à de substantiels échanges de vues de divers universitaires, membres de la nouvelle société, qui ouvrent de belles perspectives sur le contenu des prochains numéros. — R. L.

Le serre-bijoux de la reine Hortense. — Le célèbre ébéniste Weisweiler, d'origine rhénane comme plusieurs de ses confrères du temps, n'était guère connu que pour ses productions dans le style de la fin du XVIIIe siècle. Cependant il n'avait pas cessé son activité sous l'Empire et le Dr Ledoux-Lebard en a produit en son nom et au nom des érudits chercheurs de sa famille une preuve concluante dans la communication qu'il a faite à la Société de l'Histoire de l'Art français sur le serre-bijoux de la reine Hortense, dû à cet artiste.

Il s'agit d'une paire de meubles en acajou qui figurèrent à Paris dans l'hôtel de la rue Cerutti. L'un d'eux accompagna la reine en Hollande et séjourna dans son palais d'Amsterdam jusqu'en 1812, c'est-à-dire bien après son retour.

A partir de 1815, ils suivirent la reine en exil, en Suisse, puis à Constance, à Augsbourg et enfin à Arenenberg. L'un resta au château d'Arenenberg, où il est encore, tandis que l'autre était envoyé à Rome où l'ex-reine passait l'hiver, et revint après quelque détour à l'empereur Napoléon III.

Ces serre-bijoux, qui ont le dessin d'une armoire séparée en deux corps par un tiroir secret, étaient ornés de bronzes dorés attribués à Thomire, et sans être aussi riches que ceux de Marie-Antoinette et de Marie-Louise, conservés dans les collections nationales, offrent un exemple très réussi du mobilier de cette époque.

La reine Hortense y rangeait ses diadèmes, ses parures de rubis et de corail, ses diamants, mais aussi ses souvenirs et ses secrets, car ces meubles possédaient des serrures inviolables dues à un inventeur renommé, l'ingénieur Régnier, qui fut conservateur du Musée de l'Artillerie, devenu le Musée de l'Armée. — R. L.

LINGUISTIQUE

D'UNE DESTINEE DES LANGUES MORTES. — M. P. Imbs, maître de conférences à l'Université de Strasbourg, a donné dans le dernier numéro du *Français moderne* (1) une étude sur *Le français dans la liturgie catholique*. J'en conseille la lecture à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la langue: c'est une excellente suite, bien documentée, aux indications que F. Brunot a données naguère sur cette question.

Dès que le Christianisme se fut solidement implanté en Gaule, la *lingua romana rustica*, puis le français ont, si j'ose dire, frappé à la porte de l'Eglise. On leur a entrebâillé l'huis; ces idiomes vulgaires se sont glissés dans le sanctuaire et le français a conquis la chaire, mais jusqu'ici le chœur et l'autel lui sont demeurés interdits. En 1903, un *motu proprio* de Pie X édictait : « La « langue propre de l'Eglise romaine est la langue latine. Il est « donc défendu, dans les cérémonies solennelles liturgiques, de « chanter quoi que ce soit en langue vulgaire : bien plus, de « chanter en langue vulgaire les parties variables ou communes « de la Messe et de l'Office. » Cependant on sait que, depuis quelques années, la pratique de la traduction s'est étendue dans les paroisses parisiennes; aux obsèques, un lecteur, face aux fidèles, propose la version française des prières que récite l'officiant; c'est là, dit-on, un moyen de créer dans le sanctuaire cette communion des cœurs qu'implique un office religieux public.

Mais le fait moins connu que P. Imbs analyse d'après le 11e cahier de *La Maison-Dieu* (2), c'est que l'Eglise de France mène une campagne méthodique pour obtenir de la Congrégation des Rites et du Saint-Siège un assouplissement des règles en vigueur. Sur certains points, ses efforts ont été déjà couronnés de succès : un décret de la Congrégation des Rites a autorisé la publication d'un Rituel bilingue; à l'exception des formules proprement sacramentelles, la plupart des prières qui accompagnent le baptême des enfants et la célébration du mariage pourront être dites en français; et lors des obsèques, l'autorité diocésaine aura le droit de fixer celles qui seront récitées en langue vulgaire.

Les choses iront-elles plus loin? J'ai des raisons d'en douter. Mais en face de ces tolérances, deux attitudes se dessinent déjà. F. Brunot, qui portait au français un amour « jacobin », se fût réjoui de voir ouvrir enfin à cet idiome « une province essentielle de la pensée et du sentiment ». Imbs, on le sent, n'est pas loin de partager cette satisfaction. Mais quelle aurait été la réaction d'un Remy de Gourmont? L'auteur du *Latin Mystique*, si hostile

(1) Tome XVII, janvier 1949, p. 49-63.
(2) Organe trimestriel du Centre de Pastorale liturgique fondé en 1943 sous l'impulsion des Dominicains.

qu'il fût à l'esprit chrétien, reconnaissait une beauté véritable à la langue des hymnes et des plus anciennes prières de la liturgie catholique. Ces pièces, où s'exprime surtout un sentiment de foi, peu ou naïvement dogmatique, il les aimait comme un antiquaire fait des reliques. L'esthétisme l'eût sûrement conduit, ici, à se montrer conservateur.

On peut traiter du problème sur un autre plan. L'article du *Français moderne* n'a pas qu'un intérêt documentaire. Imbs en a élargi la portée par des réflexions sur l'aisance avec laquelle le calvinisme, à ses débuts, a changé de langue religieuse. Pour les réformés, le premier objectif a été de rouvrir aux fidèles le chemin des sources. Pas de foi vivante sans une communication directe du chrétien avec la Parole. Si celle-ci s'est formulée à une certaine époque dans un idiome singulier, l'économie de l'Incarnation en est seule responsable; mais la Parole demeure identique à elle-même, éternellement véridique, quel que soit le vêtement qui l'habille. Toute langue est, de droit, porteuse de la bonne nouvelle; aucune ne saurait avoir le privilège exclusif de l'enfermer dans son vocabulaire et dans ses tours. « Dans une telle perspective, écrit Imbs, la pensée et la langue sont hétérogènes. » Calvin *réclame* que les fidèles puissent lire — en la comprenant — toute la Bible, et sur ce point, on peut dire que le Calvinisme a cause gagnée. L'Eglise catholique ne pousse pas à la lecture des Testaments; elle ne restreint pas non plus la liberté de les lire et tout catholique peut, aujourd'hui, si cela lui chante, acheter une Bible en français.

Pour le rituel, la Congrégation des Rites *concède* seulement qu'on en traduise des fragments, et cette nuance me paraît significative. Les Dominicains qui sont à l'origine du mouvement ont eu le souci de se couvrir; ils ont demandé à un savant — M. Ch. Bruneau — si le français était vraiment une langue « majeure », d'une antiquité assez haute, d'une structure assez cohérente pour qu'on pût lui confier le dépôt des prières. A cette question, une seule réponse : le français, qui a lentement conquis le droit de servir d'expression à toutes les techniques comme à toute pensée abstraite, est évidemment capable de servir aussi au culte. Mais l'Eglise y gagnera-t-elle quelque chose? Pour ma part j'en doute fort et la résistance du Saint-Siège me paraît dictée par une sage prudence.

Même si, à l'origine des religions, les premiers fidèles et les premiers prêtres ont parlé la même langue, c'est un fait qu'un peu partout sur le globe les langues religieuses ont pris un retard notable sur les langues vulgaires. Dans l'Inde brahmanique comme au Tibet, les hymnes sont chantées dans des idiomes qui ne sont plus compris par le peuple; les protestants hongrois chantent aujourd'hui les psaumes de Marot dans une version du XVIe siècle qui représente un état de langue très archaïque. Sans

vouloir alléguer ici les langues spéciales des chamans ni les formules magiques (d'une obscurité voulue, nécessaire), on peut interpréter ce fait comme si les manifestations d'un sentiment aussi différencié que le sentiment religieux s'accommodaient mal d'une compréhension parfaite. L'écart qui existe entre le ministère propre de l'officiant et la piété des fidèles donne à celle-ci comme un ferment; le peuple se sent appelé à un acte de confiance; psychologiquement, il participe avec plus de ferveur à une cérémonie dont les formes et l'expression lui sont davantage étrangères. Au reste, si l'Eglise a perdu avec le peuple de France un contact noué dès le haut moyen âge, ce n'est pas le latin qui a éloigné le peuple de l'Eglise et ce n'est pas le français qui l'y ramènera.

Mais admettons que la langue « vulgaire » ait gagné l'autel après la chaire et après les fonts baptismaux. *Quel français* sera choisi pour traduire les offices? Il le faut, par hypothèse, simple, peu chargé de mots abstraits, très clair dans ses tours. Or quand on voit — en relisant la Bible de S. de Saci — la rapidité avec laquelle se démodent les styles, on doit prévoir des révisions périodiques et fréquentes du texte qui sera proposé aux fidèles.

Je plains fort aussi les membres de la commission qui sera chargée d'établir une version des textes *poétiques* (Psaumes, Hymnes, Séquences) dont se composent pour une bonne part les offices de l'Eglise romaine. Avec eux, en effet, pas de moyen terme : on a le choix entre la fidélité au mot à mot, aux images — exactitude qui tue proprement la poésie ou qui rend le texte ridicule — et l'adaptation, c'est-à-dire l'infidélité consciente. Sans compter les problèmes insolubles que poseront le chant et la psalmodie de ces poèmes! Impossible de dissocier les versets des Psaumes du plain-chant. Et que deviendront les admirables Lamentations de Jérémie, lors de la semaine sainte, quand l'antique mélodie qui les accompagne ne soulignera plus leurs inflections désolées?

Passons à la prose et aux textes qui ont une valeur *doctrinale*. Le préjudice serait encore plus grave; et en se refusant à laisser traduire les formules sacramentelles l'Eglise ne marque pas un simple respect de la tradition, implicitement elle prend parti sur le rapport du penser et de la langue, sur le rapport du signifiant et du signifié. Le dogme est la structure de la foi catholique ramenée à quelques propositions fondamentales. Une des fins de la théologie dogmatique est d'accorder ensemble ces principes et d'en tirer par pur raisonnement, sur des matières, je ne dirai pas *irréelles* mais *a-réelles* (nature de Dieu, des anges, etc.), une construction des mondes céleste et démoniaque et une interprétation du Cosmos. Ce travail, très long, n'a pu être entrepris que sur une première fixation des textes canoniques en grec et en latin; et déjà chacune de ces deux langues, du fait de sa structure,

a donné à la théologie dogmatique, orientale et occidentale, un profil singulier. Mais qu'arriverait-il si l'on en transposait le contenu dans des idiomes vulgaires? On peut, à la rigueur, transcrire en langage le contenu d'une formule mathématique compliquée; il y faudra des pages et des pages, là où la formule condense tout un système de calculs préliminaires; mais au terme, on arrivera à une vérité équivalente à celle de la formule. Tandis que la traduction, en français, en allemand, en chinois, des controverses théologiques aboutirait forcément à des contre-sens. Chacun des termes utilisé par les dogmatistes a une valeur purement *conceptuelle* et n'appelle que des associations *conceptuelles* garanties par la tradition; chacun des mots de la langue vivante choisie a d'abord une valeur *émotive* et se trouve engagé dans un jeu de rapports momentané tout différent de celui que son équivalent a en latin. Une traduction littérale aura donc pour effet d'*évoquer* au profane tout autre chose que ce que la proposition primitive suggère au spécialiste de la science du dogme. Encore les formes et les démarches du raisonnement sont-elles analogues en grec, en latin et dans les langues romanes; mais qu'adviendra-t-il des syllogismes aristotéliciens si on les transpose dans une langue telle que le chinois où l'on a le plus grand mal à poser un jugement élémentaire du type *Tous les chevaux ne sont pas blancs* (3)? L'abandon du latin aboutirait à une dissociation de toute la structure dogmatique de la foi et ouvrirait vite la porte aux hérésies. La dogmatique, science de l'intemporel, ne souffre pas d'être incluse dans notre temps, et l'affectivité n'y ayant pas de part, son moyen d'expression le moins propre est un idiome vivant où les mots ne sont jamais purement notionnels. Elle s'accommode fort bien, au contraire, d'une langue morte dont les termes n'ont plus qu'une valeur fixée par convention.

Ce problème linguistique délimite un champ où la politique requiert de l'Eglise beaucoup d'habileté. Abandonner aux idiomes vulgaires tout ce qui, dans la vie religieuse, relève plus de l'affectivité; réserver au latin ou au grec l'expression de tous les principes qui définissent le contenu intellectuel de la foi; mais maintenir en contact le dogme et la vie religieuse et contrôler incessamment l'un par l'autre; rien n'indique, qu'à l'heure actuelle, l'Eglise consente à sacrifier le second point de ce programme. Sa tolérance ne doit pas faire, je pense, illusion; les limites en sont prévisibles et ceux qui rêveraient de les repousser un peu plus loin s'exposent à de cruels mécomptes. Même un déclin général des études latines dans le monde occidental ne constituerait pas pour l'Eglise un danger véritable puisque le latin des controverses théologiques n'est pas autre chose, au fond,

(3) Cf. H. Maspero, *La langue chinoise* dans *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, 1933, p. 51-199.

qu'un système de références précises, analogues aux symboles des sciences exactes, et par suite aisément assimilable.

En écrivant cela, je n'ai pas eu l'intention de prendre parti en faveur du latin ni de me ranger aux côtés des conservateurs dont les positions sont fortes dans l'Eglise. J'ai seulement voulu dégager quelques-uns des motifs qui invitent les liturgistes et les théologiens à conférer au latin le privilège d'exprimer et les formules rituelles où l'essentiel du dogme est inclus et la définition du dogme. L'historien n'a pas à regretter beaucoup que ce secteur de plus en plus étroit de la pensée moderne échappe au français; et il n'est pas sans intérêt pour les linguistes d'observer *in vivo*, si je puis dire, une des conditions dans lesquelles se produit un fait bien connu d'eux par ailleurs : la survie d'une langue morte.

R.-L. Wagner.

Essays in Stylistics, par *Léo Spitzer* (Princeton. New Jersey, Princeton University Press, 1948, 1 vol. 236 p.). — Les marques de L. Spitzer sont l'étendue du savoir, l'intuition, la fécondité. Rarement romaniste aura tant produit. Spitzer pense la plume à la main et tout ce qui passe par sa tête se lit dans ses articles et dans ses livres. A travers eux, on n'admire pas seulement le savant, on découvre l'homme tout entier, âme et caractère. C'est assez dire que l'œuvre de Spitzer est mêlée; tout n'est pas à en retenir, mais on ferait encore un gros volume avec ce qu'il a écrit de meilleur. Et je rangerais là au moins deux des études qu'il a groupées sous le titre ci-dessus mentionné. Ses analyses du *Récit de Theramène* et d'une des *Cinq grandes odes* de P. Claudel sont d'une étourdissante virtuosité. Peu de critiques auront eu, autant que Spitzer, l'art de définir un style d'auteur; sa connaissance parfaite des langues romanes lui fait, à tout moment, découvrir le repère qui mesure l'originalité d'un tour, et derrière le savoir quelle intelligence! Quant aux autres études : Linguistique et histoire littéraire, Perspectivisme linguistique dans *Don Quijote*, et Le style de Diderot, pour être moins brillantes elles n'enrichiront pas moins ceux qui les liront.

La formation des langues romanes, par *Pierre Groult* (Tournai, Casterman, 1947, Collection Lovanium, 1 vol. 266 p.). — Dans ce domaine, les travaux de M. W. von Wartburg se recommandent par leur originalité. C'est une honnêteté foncière qui caractérise celui-ci, mais bien humble, dirais-je, trop humble pour mon goût. Il est bon que les étudiant soient *guidés* vers des problèmes qui sont souvent fort obscurs et embrouillés; mais faut-il les y conduire par des chemins de velours? Eux et le grand public sont capables, me semble-t-il, de supporter un alcool plus fort que la liqueur douce à laquelle M. P. Groult accommode le romanisme. En fermant ce livre, un lecteur non prévenu n'a pas pris une fois conscience des difficultés propres de notre science, et cela est grave! Si tout était si simple, que signifieraient alors l'existence et le labeur d'un Haust, d'un Jud, d'un Fouché et de tous leurs élèves? Cela m'empêche de louer cet ouvrage comme j'aurais voulu pouvoir le faire.

La linguistique, par *Antoine Grégoire* (Paris, Delagrave, 6e éd., 1948, 1 vol. 234 p.). — Sous le même titre, un autre auteur pourrait publier un volume in-8° de douze cents pages. De tels ouvrages, on ne saurait dire que l'un est trop mince ou que l'autre soit trop gros. Aucun ne répond exactement à son objet, et l'objet même existe-t-il? ou du moins est-il *un?* Le danger d'un livre d'initiation comme celui-ci est de laisser croire qu'il existerait *une* vérité en linguistique et qu'on y accède par *une* voie; et je vois un autre grave inconvénient dans la nécessité où l'auteur se trouve de procéder par « raccourcis », car en certaines matières, l'exactitude d'une analyse dépend du caractère exhaustif de la démonstration. A vouloir tout dire (pour éviter le reproche de n'avoir pas été complet), on fausse les

perspectives. Il fallait faire ces réserves, mais celles-ci n'entament en rien les qualités positives du livre de M. A. Grégoire. La doctrine en est généralement correcte; les exemples sont bien choisis : une juste part est faite aux points de vue des phonologistes. A la notice bibliographique (p. 232), on aimerait voir figurer le nom de M. J. Marouzeau et la mention de ses deux ouvrages : *La Linguistique ou Science du langage* (2e éd., 1944) et *Lexique de la Terminologie linguistique* (2e éd., 1943).

Le français d'aujourd'hui. Grammaire du bon usage, par *G. Cayrou, P. Laurent, Mlle J. Lods* (Librairie Armand Colin, Paris, 1948, 1 vol. 455 p.). — J'aurais mauvaise grâce à me plaindre qu'une nouvelle grammaire ait vu le jour. Celle-ci, qui éclôt au printemps, porte la marque d'Armand Colin; chaque maison d'édition veut avoir la sienne, l'Académie française a eû la sienne; à quand celle de l'Académie Goncourt, à quand celle du *Mercure?...* Mais je remarque qu'elles sont de plus en plus grosses et cela m'inquiète; chacun veut en dire plus que son devancier et comme le papier est cher. on imprime ces « presque encyclopédies » de plus en plus fin. On reviendra bientôt, j'espère, à une conception plus saine des choses. Aux écoliers et aux étudiants *la grammaire*, c'est-à-dire une description des faits de structure, la plus claire et la plus brève possible, même au prix d'un arbitraire inévitable d'ailleurs. Pour le public, tous les conseils d'usage sur ces points irritants (*rien moins que, ne* explétif, etc.) qui, dès que l'on écrit, vous mettent à la gêne au moins une fois le jour. Et dans ce genre, l'honnête ouvrage de G. Cayrou et de P. Laurent n'abolit pas les mérites de l'indispensable vade-mecum qu'est *Le Bon Usage* de M. Grévisse dont je signale en passant que la 4e édition vient de sortir.

Dictionnaire des racines des langues européennes (grec, latin, ancien français, français, espagnol, italien, anglais, allemand), par *R. Grandsaignes d'Hauterive* (Paris, Librairie Larousse, 1948, 1 vol., 356 p. avec Index des mots cités pour les quatre langues). — Je ne sais pas si, comme l'affirme la prière d'insérer, « la consultation de ce dictionnaire aidera l'homme d'action et de pensée à mieux comprendre la langue et la pensée des étrangers avec lesquels ses activités le mettent en contact ». Mais pour moi, je prendrai grand plaisir à feuilleter souvent ce volume. Non que j'aie assez de science pour juger de la correction des racines quand celles-ci remontent jusqu'à l'indo-européen restitué, mais rien n'incite mieux à la rêverie et à la réflexion que ces rapprochements de mots venus de tous les âges. D'un certain point de vue, une œuvre telle que celle-là — fruit d'une extraordinaire patience — devrait séduire les poètes; Valéry en eût tiré des notes étincelantes. Mais aussi, quel danger elle présente! Est-il prudent de mettre entre toutes les mains — et notamment entre celles des journalistes — ces sortes d'explosifs que sont les *racines?* Préparons-nous aux catastrophes! Pour rendre cette poudre inoffensive, il eût fallu la noyer dans un bain de phonétique historique; rien de tel, pour couper les ailes à la fantaisie, qu'une bonne leçon sur les correspondances de sons dans les langues indo-européennes. Tandis que s'engager ainsi, allégrement, innocemment, angéliquement dans des séries d'équivalences... Dictateur, je ne permettrais pas que l'on divulguât des livres qui ne s'adressent qu'à ceux qui *savent lire.*

Histoire de la langue française des origines à nos jours, par *F. Brunot* (T. XII, l'époque romantique, par Ch. Bruneau. Paris, A. Colin, 1948, 1 vol. XIX-593 p.).

Lamennais écrivain, par Y. *Le Hir* (Paris, A. Colin, 1948, 1 vol. VIII-475 p.).

Je ne fais qu'indiquer ici ces deux ouvrages et me réserve d'en parler plus longuement dans une prochaine mercuriale. — R.-L. W.

NATURE

LUMIERE DANS LES TENEBRES. — Lentement et péniblement, l'Arbre de Science pousse ses branches une après une, toujours plus haut et plus loin, sans que nous puissions arrêter cette croissance. Qu'ils sont vieux, les rameaux où fleurissent pour la

première fois les trois règnes classiques de la Nature : animal, végétal, minéral! Quelle forêt de rejets sur nos têtes! Et parmi eux, un des derniers venus, celui de la Préhistoire, n'a pas fini de nous tendre ses fruits. Ses débuts balbutiants remontent pour nous à bien peu d'années; ce fut Cuvier qui lui ouvrit la voie en l'appliquant aux animaux, mais il fouillait si loin dans le Temps que jamais un débris humain, de date beaucoup plus récente, ne lui tomba sous la main.

L'histoire humaine, qui a suivi, reste d'ailleurs singulièrement accolée à celle des bêtes. Le Congrès international de préhistoire put le constater encore; il se tint l'an dernier avec pour théâtre, non point de ces palais édifiés de main d'homme, mais ces voûtes miroitantes de cristaux que sont les cavernes. Car parallèlement à leurs splendeurs naturelles, beaucoup de ces demeures souterraines gardent les preuves d'une étroite union entre le destin de l'humanité primitive et celui du règne animal. Dans les premiers temps de l'apparition de l'Homme, au début du quaternaire et peut-être même à la fin du tertiaire, hommes et bêtes vécurent très près les uns des autres. Mais il vint une heure où la préoccupation de l'Homme commença de dépasser le niveau de la vie organique, où l'étincelle de la spiritualité scintilla sous le front moins fuyant de la race de Cro-Magnon, où un regard avide d'aller au-delà de l'immédiat brilla sous des arcades sourcilières moins saillantes, où notre aïeul cessa de s'apparenter passivement à la Bête. Alors l'Homme songea non plus seulement à tirer d'elle sa nourriture et son vêtement, mais encore à la prendre pour aliment à sa faim cérébrale.

Ici la Bête se révèle une fois de plus la grande initiatrice de notre espèce. Aurignac, la Madeleine, les Eyzies, Cabrerets se relient par des cheminements millénaires aux modernes salles d'art graphique et plastique. Rodin et Picasso rejoignent l'homme des cavernes.

J'ai non loin de chez moi ces fameuses grottes du Pech-Merle (Montagne des Merles), dont la commune de Cabrerets tire une juste fierté. Elles résument pour le préhistorien, l'artiste, le penseur, le simple curieux, tout ce que peuvent leur offrir les autres habitations souterraines : concrétions calcaires remarquables et inoubliables chefs-d'œuvre d'art primitif.

L'histoire de Cabrerets est celle de beaucoup de ces lieux de ténèbres. Une tradition s'attachait ici aux « igues » ou failles, encombrées de broussailles qui percent çà et là la campagne. Réfugiés politiques, voleurs de grand chemin, hors la loi de tous grades y trouvaient refuge. Quand la préhistoire humaine commença de travailler la cervelle de nos contemporains, Cabrerets devait attirer à son tour l'attention. Deux spécialistes, Garrigou et Duportal, entreprirent en 1867 des fouilles liminaires qui fournirent des silex taillés et des ossements. Mais un propriétaire

peu sensible aux joies de la découverte leur enjoint de combler la tranchée et de porter ailleurs leur innocente manie. Des années passent, les traditions subsistent. En 1932 seulement, l'abbé A. Lémozi, aujourd'hui encore curé-doyen de Cabrerets, entre en scène, et tout de suite Pech-Merle n'a qu'à se bien tenir! L'héroïque aventure, cette fois, connaîtra son couronnement. L'abbé Lémozi dispose de facilités que n'eurent pas ses prédécesseurs. Deux jeunes gars du pays, David et Dutertre, le renseignent, et voilà formée la première équipe, Les voies de pénétration qu'elle emprunte sont tout à fait indépendantes de l'orifice qui servait d'entrée aux anciens habitants, et qui n'a pas été retrouvée avec certitude. Sans doute, les affaissements de terrain l'ont-ils comblée, comme c'est le cas le plus fréquent. L'abbé et ses acolytes utilisent la gymnastique habituelle : descentes à la corde, reptations dans la boue, les déblais, labyrinthes où l'on s'égare... Mais quel paiement royal : la cabriole soudaine dans des salles où resplendissent, au tremblement des bougies, stalactites et stalagmites, et sur les parois ces figurations de chevaux, de bisons, de mammouths, peintes de rouge et de noir, ces entrelacs mystérieux de signes, ces mains ouvertes qui crient : « Arrière! Ne violez pas nos secrets! » Et ce grand Cerf d'Irlande simplement tracé en creux dans l'argile blanche que les siècles ont durcie à jamais!

« Ce saut de géants dans un passé si lointain nous laisse quelques instants immobiles, pétrifiés comme les blanches colonnes qui nous servent d'appui », écrira le chanoine Lémozi dans son livre *La Grotte-temple de Pech-Merle : un nouveau sanctuaire préhistorique* (Ed. Aug. Picard, Paris, 1929).

Souvenirs profonds comme ces gouffres. Poids du temps et de la terre, qui vous écrase quand on est perdu dans ces ténèbres. A ma dernière visite de Pech-Merle, où j'avais été laissé seul entre deux fournées de touristes, par faveur spéciale, je songeais à *lui*, au lointain pionnier hirsute qui avait, sur ces murs, éternisé la faune de son époque. Il est là, assis à l'écart sur un quartier de roc, devant cette paroi nue mais déjà pleine de sa pensée, tandis que non loin les femmes à genoux, croupe tendue et joues gonflées, soufflent les braises. Il réfléchit, le menton sur ses phalanges repliées et le coude sur son genou, supportant cette tête trop lourde. Ces êtres qu'il guette pour leur chair et leur fourrure, jusqu'à présent ils n'ont laissé sur sa rétine que des images fugaces, d'une fraction de seconde. Mais voici ces images qui se prolongent dans sa mémoire, dans son inquiétude.

Inquiétude humaine, qui sera l'ambition de l'artiste. Se dépasser, se dépasser encore. Les premiers copièrent la ligne, les suivants la brisèrent, et ce fut l'Art. L'Homme se croyait seul; celui qui est là devant son mur, comprend qu'autour de lui tout participe de la même vie, que lui-même n'existe que selon le rocher qui le protège, selon les bêtes qui l'alimentent et le garantissent du

froid. Peut-être aussi de secrètes influences venues de plus loin que les choses de ce monde où il a commencé de lutter...

Inquiétude humaine. Et comment la fixer? Déjà il s'est grossièrement essayé à façonner une poignée d'argile mouillée — s'étonnant de voir naître sous ses doigts la Ligne et la Forme et le Volume — délimitation de son petit univers à lui, qu'il porte en lui. Recommencer une création, quelle fierté! Déjà il s'assimile à cette puissance inconnue dont le feu, la foudre, la tempête, sont des visages; lui aussi prouvera sa force créatrice, recréera les bêtes familières à son œil. Elles ne sont plus des ennemies, mais des alliées, des compagnes, des sœurs — toutes formées dans son cerveau. Il n'a plus qu'à les transporter sur ce mur, sur un morceau d'os ou de bois de renne.

Et c'est ainsi que 15 ou 20.000 ans plus tard les nouveaux hommes des cavernes, quittant pour un instant leurs cubes de pierre et de métal, leurs ascenseurs, leurs appareils à douches, leurs machines à écrire, leurs distributeurs automatiques de vérité et de mensonge, leurs montagnes de lois, leurs lois creusées de formules, leurs formules moisies et leurs piles atomiques, se retrouveront tout petits enfants en face de ces premières graines enfouies dans le silence du sol...

D'où l'Art futur germera.

Ce qui marque avant tout ces œuvres, c'est leur caractère animalier : la Bête y domine; la représentation humaine n'y occupe qu'un rang très effacé. Pech-Merle, que je prends pour type parce qu'on y trouve des spécimens des diverses périodes de l'art préhistorique — aurignacien, magdalénien, azilien — n'offre que de rares figures humaines, telles ces extraordinaires sarrigues picassistes, qui auraient pu sortir de la recherche d'un artiste d'aujourd'hui, acharné contre l'admis et le convenu, et qu'on a étiquetées « femmes ». Détail étrange, ces corps humains sont masqués *ou* acéphales. Faut-il voir quelque intention mythique? Certains exégètes le croient.

Quant aux couleurs employées pour ces fresques, on les a analysées : couleurs minérales, à base d'oxydes de fer et de manganèse, délayés dans des huiles végétales; et l'on sait même de quels éclairages se servaient les artistes : des mèches trempant dans la graisse, avec des os creux pour lampions. Un éclat pointu de pierre traçait le dessin, et les doigts faisant office de pinceaux appliquaient ensuite la pâte colorante.

Pauvres moyens matériels, mais débordement du génie! Qui nous rendra de nouveau capables de cette traduction directe de la Nature, où la Bête fut le premier guide de l'Homme? Qui refera de nous, devant ces œuvres datées de la jeunesse du globe terrestre, les enfants dont la naïveté géniale sut faire jaillir la première lumière dans les ténèbres?

Marcel Roland.

L'Homme et l'Evolution, par *Albert Vandel* (Gallimard). — L'évolution du monde vivant est à la mode. On peut soutenir qu'avec les recherches sur la structure de la Matière, c'est une des inquiétudes des esprits scientifiques de notre temps. M. Vandel lui consacre à son tour un livre qui se propose moins une mise au point biologique qu'un examen des rapports entre L'Evolution et l'Homme. On pensera certes à Carrel, à Lecomte du Nouy, et l'on pourrait croire que le sujet, déjà maintes fois traité, se prête peu à des vues bien nouvelles. L'auteur nous démontre le contraire, dans cet ouvrage qui atteindra son but : nous faire réfléchir une fois de plus sur nos origines et notre place dans l'univers. — M. R.

En traîneau, du Groenland à l'Alaska, par *Knut Rasmussen,* traduit du danois par J. et G. Gérard-Arlberg (Ed. « Je sers », 107, boulevard Raspail, Paris). — Le grand explorateur Rasmussen raconte ici une merveilleuse randonnée qu'il accomplit en 1921 et 1922 parmi les espaces glacés du grand Nord. C'est le peuple esquimau qu'il nous décrit, et je pensais durant cette lecture à une visite toute récente que je fis au Musée de l'Homme. Mais la Bête figure aussi en bonne place dans ces chapitres : ours blancs, rennes, phoques, baleines, bœufs musqués, et ce curieux dessert à un festin offert par les indigènes : un plat de larves vivantes du Taon du Renne, « extirpées de la peau des bêtes fraîchement abattues. Elles grouillaient dans un grand plateau à viande, comme des asticots géants, et elles pétaient sous la dent ». Détail culinaire! Mais tout le livre constitue un tableau pittoresque, neuf et excellemment illustré, de la vie des Esquimaux, une très attachante évasion immobile.

Msitu, la Forêt, par *Attilio Gatti,* traduit de l'anglais par M. Cahuzière (Berger-Levrault, éd., Paris). — J'ai lu ce livre avec l'avidité qui s'attache aux contrées à peu près inviolées, où subsiste encore le premier souffle du monde. La Forêt vierge, les pygmées, les éléphants nains, les léopards, et cet animal-fantôme, l'Okapi ou Owkapi, dont l'auteur a percé le secret au cours de plusieurs expéditions. C'est un hybride d'antilope et de girafe. On n'en connaissait que de rares spécimens. Gatti, avec ses pygmées, le prend au piège, le garde en cage, le nourrit, presque apprivoisé. Tous ces détails, et les photos qui les soulignent, sont d'un passionnant intérêt. Mais pourquoi ces traducteurs oublient-ils généralement d'accorder entre eux les « temps » des verbes? Est-ce qu'une relation de voyage ne mérite pas d'être écrite en pur français comme un livre de littérature? — M. R.

Les Parasites des cultures. Fascicule III, par le *docteur R. Poutiers* (Ed. N. Boubée, Paris). — Cette branche de la pathologie végétale est des plus importantes, et beaucoup moins connue que celle qui traite des parasites animaux. Il s'agit ici des maladies causées par des cryptogames, des bactéries, des virus, etc... Cet ouvrage, où des illustrations en couleurs éclairent le texte, et qui est déjà très intéressant pour le biologiste, sera fort utile à tous les producteurs qui y trouveront les meilleurs moyens de traitement à appliquer aux espèces contaminées. — M. R.

PHILOSOPHIE

LE RAISONNEMENT PAR ANALOGIE ET L'AUTOMORPHISME

« L'objectivité ne s'atteint que par un renoncement à l'intuitivité. »

Robert BLANCHÉ.
(*La Science physique et la Réalité,* p. 52.)

Le raisonnement par analogie n'a guère trouvé de faveur auprès des logiciens. On le considère généralement comme un procédé accessoire et inférieur. Aristote ne lui accorde pas expressément une place à côté du syllogisme de l'induction. Les Modernes en font une induction imparfaite, une ébauche d'induction...

C'est un dangereux procédé d'inférence, dit André Cresson — qui, pourtant, veut y voir la forme élémentaire du mécanisme

intellectuel. Mais, objecte Maurice Dorolle (1), comment un procédé fondamental perdrait-il de sa valeur en passant à la forme consciente?

L'analogie se caractérise comme une induction, si l'on veut bien admettre que l'induction soit la forme de pensée qui part de signes extérieurs, d'indices, pour aboutir à de plus profondes déterminations. La valeur d'un tel procédé de raisonnement présente d'ailleurs des degrés très variables selon les cas envisagés. Mais ce qui demeure certain, c'est que nous retrouvons, à travers toutes les formes du travail de la pensée, le jeu des inférences analogiques. Par ces inférences, l'esprit se porte — dans l'invention, notamment — au delà du donné, préparant ainsi une expérience nouvelle. Aussi voyons-nous le grand physicien Jean Perrin mettre l'analogie au premier rang des tendances qui font le mouvement scientifique.

Si elle a quelquefois égaré, si elle risque d'égarer encore, du moins demeure-t-elle, comme dans le passé, un indiscutable instrument de progrès. Huyghens, par exemple, aperçut une analogie entre le son et la lumière, Maxwell assimila l'oscillation électrique et la lumière... On n'en finirait pas si l'on voulait citer les inventions et les découvertes qui eurent leur point de départ dans l'analogie. Disons plutôt que les cas où elle n'intervint pas, directement ou indirectement, sont rares...

L'analogie n'est-elle pas, d'autre part, le mécanisme de formation des concepts? Et c'est même pourquoi les concepts ont évolué : ils n'ont rien d'une forme statique, mais plutôt celle d'une « fonction propositionnelle » et demeurent, par conséquent, « ouverts ».

Dans les définitions, les classifications, on se défie beaucoup, sans doute, du raisonnement par analogie. Et cela surtout depuis que la morphologie s'imprègne de l'esprit transformiste. Pourtant, ce qui est rejeté, à vrai dire, c'est plutôt l'emploi statique des analogies. Et ceux-là mêmes qui en condamnent le principe y ont parfois recours, à leur insu...

Maurice Dorolle revenant à des thèses déjà formulées dans son ouvrage sur *les problèmes de l'induction*, veut voir l'idée de *loi* moins comme un fait général que comme « l'expression constitutive ou essentielle d'un fait », d'accord en cela avec Hamelin. Or, « partout où la loi s'affirme d'un genre en formation, ou d'un genre qui prend une extension nouvelle, l'analogie entre en jeu pour préparer le champ d'application de la pensée » (p. 98). Mais l'auteur proteste contre la formule adoptée par certains logiciens, et selon laquelle l'analogie est « une induction qui commence ». Il insiste sur la nécessité d'ajouter la délimitation des faits *par différences*. Le travail de preuve est indépendant de l'ana-

(1) Maurice Dorolle, *Le raisonnement par analogie*. Un vol. de VIII-185 p. grand in-8°. Press. Universit. de France. Paris, 1949. Prix : 320 fr.

logie. Toute recherche implique un mouvement de pensée. L'induction est l'interprétation de l'expérience, et la loi a la forme d'une *idée*, qui ne saurait se considérer comme une addition ou une collection de faits. Dans ce mouvement de pensée qui cherche ou bien l'identique, ou bien cette autre façon d'identité qu'est la continuité d'une transformation — au milieu des variations indéfinies des faits — l'analogie joue un rôle essentiel. Bref, l'« entraînement de pensée » n'est qu'une face — et une phase — du travail expérimental : quand il s'agit de délimiter, de préciser, ce ne sont plus les ressemblances mais les différences qui interviennent. Si toute généralisation implique une analogie fondamentale qui oriente la pensée, on ne passe à la loi que par le *choix* dans la direction des analogies — le sens du choix étant donné par les épreuves expérimentales.

L'analogie prépare le concept. Elle provoque et soutient un élan de pensée. Elle n'en assure aucunement par elle-même la valeur logique. En un mot, sa fonction propre est de porter l'esprit vers l'idée ou l'élargissement de l'idée. On ne saurait décrire la recherche scientifique sans une psychologie de l'analogie. Mais est-il possible d'établir systématiquement une logique de l'analogie? C'est ce qu'examine Maurice Dorolle dans la dernière partie de son ouvrage : La conclusion analogique reste toujours indécise, au regard d'une logique rigoureuse. Mais, si l'analogie n'apporte aucune démonstration, elle procure à l'esprit une conviction : conviction de « comprendre »... Et cela mérite bien que l'on s'y attache.

●

A mon humble avis, il y aurait lieu de distinguer, en somme, une *quaestio juris* et une *quaestio facti*. Normativement, nous n'avons pas le *droit* de conclure par inférence analogique. Cette inférence peut servir à trouver et non à prouver. Mais, *en fait*, nous raisonnons très souvent par analogie, à nos risques et périls. Nous cherchons, en particulier, à nous représenter l'inconnu (ou l'inconnaissable) grâce à des comparaisons avec le connu. Psychologiquement, c'est indiscutable. Et, sur ce point, le plaidoyer de Maurice Dorolle emportera sans peine la conviction. Je n'entreprendrai donc point d'en discuter le bien-fondé. Je voudrais me borner à constater que la Science, sous sa forme la plus évoluée, au terme des « prélèvements successifs », dont parle André Lalande (2), ne nous laisse plus guère de confiance en la validité des *modèles mécaniques*. L'analogie séduisante entre la structure d'un atome et celle du système solaire paraît aujourd'hui une simple métaphore. Il *faut* penser mathématiquement. Ce n'est pas à la portée de tout le monde!... L'intuition sensible, si elle est un point de départ, ne saurait être un point d'arrivée. C'est, si j'ose

(2) André Lalande. *La Raison et les Normes*. Hachette, Paris, 1948.

dire, l'échafaudage que l'on enlève, une fois l'édifice achevé. Alors, *l'impression de comprendre*, par analogie, risque fort de n'être que *l'illusion de comprendre*, plus fâcheuse, à certains égards, que le sentiment d'un *irreprésentable* admis comme tel...

A ce propos, j'aimerais de revenir brièvement sur un aspect de l'inférence analogique, aspect qui, à lui seul, mériterait une longue étude : il s'agit de l'anthropomorphisme, ou, comme disait Spencer, de l'automorphisme ». On le pourrait décrire dans les religions, comme presque inévitable. Au point de justifier la boutade assez profonde de Voltaire : « Dieu, selon l'Ecriture, a fait l'homme à son image... Mais l'homme le lui a bien rendu »!... Précisément, les mystiques, qui tiennent Dieu pour *ineffable*, refusent d'en parler, afin de n'en pas affaiblir le caractère infiniment surhumain.

Chez les philosophes, l'automorphisme se manifeste souvent de manière plus ou moins insidieuse. Car nous pensons malaisément sans images; et, d'autre part, comme il faut bien *nommer* les abstractions, on glisse — à la faveur des mots — vers une réalisation, une *personnification*...

Si l'empiriste confond synthèse et addition, le métaphysicien fait, semble-t-il, d'une synthèse une substance, une *entité*.

Que de textes nous pourrions citer où l'âme, l'esprit sont visiblement pensés comme un petit personnage qui siège dans le grand, à la façon, disait ironiquement Spinoza, « d'un pilote dans son navire ». Les figurations allégoriques du bon vieux temps ne font, après tout, que révéler naïvement cette imagerie mentale, cette mythologie... Dans l'œuvre de Bergson, l'automorphisme règne sans conteste. Il fait partie du système : car l'intuition, la « sympathie », l'Einfühlung, qu'est-ce donc, sinon le désir *d'hypostasier* continuellement, et concevoir tout objet, tout être à l'image du Moi? Cela se prête admirablement, au surplus, aux effets de style, à la poésie, au lyrisme. L'instrument d'élection du poète, c'est l'image, la métaphore... *L'Evolution créatrice* se lit avec un plaisir extrême, avec plus d'agrément, en tout cas, qu'un traité scientifique. L'animal, le végétal y pensent : les organismes mous y décident de se forger une carapace « pour n'être pas dévorés », le végétal y « renonce à la conscience », dont il n'a que faire.... etc.. C'est *Alice au pays des merveilles*. Quant à la Vie, l'artiste-philosophe nous conte son histoire pathétique : « celle d'un effort de la Conscience pour soulever la Matière »... « Je crois, dit Georges Matisse (3), que Bergson lui-même s'est laissé charmer. L'enchanteur s'est pris à ses prestiges. Il s'est enivré d'images »...

On protestera peut-être qu'il s'agit simplement de métaphores... A quoi je me bornerai à répondre en citant P.-L. Courier : « Dieu, dis-je en moi-même, délivrez-nous du langage figuré... Jésus, mon sauveur, sauvez-nous de la métaphore »...

(3) Georges Matisse. *Le Rameau vivant du Monde*. PUF, 1949 (tome II, p. 259, sq.).

•

Si des notions comme celle de *cause* (et quelques autres) laissent deviner un import automorphique, que dire de la *finalité*, encore si souvent mêlée aux exposés de biologistes en renom? J'y faisais allusion, il y a deux mois, à propos d'un livre récent. Au fond, chaque fois que nous refusons de nous contenter du « comment » et nous efforçons de découvrir le « pourquoi », sachons que l'automorphisme nous guette. Il n'y a pas si longtemps que l'on « expliquait » le phototropisme positif... par la curiosité!

Qu'il s'agisse de biologie, qu'il s'agisse de psychologie (de l'animal, de l'enfant, du primitif) le raisonnement par analogie — *par analogie avec nous-mêmes* — nous entraîne hors de l'objectivité. Nous « mettre à la place » de l'être que nous étudions, lui prêter nos propres façons de penser, de sentir, c'est bien, en effet, une inférence analogique. Et c'est risquer de perpétuer maintes erreurs, maints préjugés, même quand il s'agit de « nos semblables »...

Encore une fois, mon propos n'est pas ici de discuter l'intéressant travail de Maurice Dorolle sur le raisonnement par analogie. Il n'y aurait pas de sagesse à repousser une forme de la pensée humaine, sous prétexte que l'on peut être tenté d'en user mal. Pour le reste, je renvoie au vieux François Bacon, à ce passage du *De Dignitate* (V. IV, § 9), où il est question des *erreurs de la tribu*...

Achille Ouy

Le monde des Formes, par *A. Sainte-Laguë*. Un vol. illustré de plus de 200 planches ou figures. 360 p. in-8 carré. Collection « Savoir ». (Arthème Fayard, Paris, 1949). Prix : 500 fr. — A. Sainte-Laguë est professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers et à l'Ecole spéciale des Travaux publics. Géomètre de métier, il est aussi, par inclination, philosophe et esthéticien. Accessible au grand public, son livre n'enchantera pas moins les spécialistes : artistes ou psychologues (il y a même un chapitre consacré à la Psychologie de la Forme). Rien n'a été oublié dans cet ouvrage si bien présenté et si habilement illustré.

Œuvres choisies de Sextus Empiricus (Contre les Physiciens; contre les Moralistes; Hypotyposes pyrrhoniennes), traduites par Jean Grenier et Geneviève Goron. Un vol. de 350 p. in-8° (Edit. Montaigne, Aubier, Paris, 1949). — Une fine et claire introduction de Jean Grenier, sur Sextus et les Sceptiques; un glossaire des termes grecs spéciaux; une bibliographie, des analyses, des notes en pied de page... Rien n'est négligé pour faire de cette sélection de textes un bon instrument de travail. Beaucoup d'esprits cultivés ne connaissent guère les Sceptiques grecs que par l'ouvrage célèbre de Victor Brochard, et celui, relativement récent, du regretté Léon Robin. Ils seront curieux de lire quelques textes essentiels de Sextus Empiricus, qui fut le porte-parole de l'Ecole.

Marxisme et pensée chrétienne, par *Raymond Vancourt*. Un vol. de 288 p. in-8° (Bloud et Gay, Paris, 1949). Prix : 375 fr. — Sous ce titre, *Marxisme et pensée chrétienne*, M. Raymond Vancourt dresse un inventaire assez complet des attitudes philosophiques les plus récentes devant les problèmes éternels. Il témoigne d'une claire compréhension de l'existentialisme sous ses diverses formes, et de la philosophie marxiste. Il désire moins d'y *opposer* la pensée chrétienne qu'il ne souhaite montrer en celle-ci une *synthèse* possible des inquiétudes, des espérances et des aspirations humaines. Il pense

qu'en délimitant bien exactement — sans vaines et haineuses polémiques — les différences doctrinales, on peut aider à une mutuelle tolérance et rallier pour un effort commun les hommes de bonne volonté. D'accord avec le marxisme sur la nécessité de réformer le monde, Raymond Vancourt réclame le droit, pour le croyant, de n'abandonner point, pour autant, les sollicitations légitimes de la vie spirituelle.

Les pages immortelles de Freud, choisies et expliquées par *Robert Waelder*. Un vol. de 200 p., petit in-8° (Corrêa, Paris, 1948). — « Pages immortelles » est ici une clause de style : c'est le titre de la collection. Les extraits de Freud sont puisés dans *Psychanalyse et Médecine; Conférences sur la Psychanalyse; Moïse; Abrégé de Psychanalyse; Introduction à la Psychanalyse; Une des difficultés de la Psychanalyse...*

Pour des raisons peut-être indépendantes de sa volonté (autorisation de reproduction, etc.), l'auteur de ce choix n'a rien emprunté à *la Science des rêves; Psychopathologie de la vie quotidienne; Trois essais sur la théorie de la sexualité...*

Cinquante pages d'introduction exposent l'essentiel de l'œuvre freudien.

Philosophie pour tous et pour chaque jour, par *Léon Bopp*. Un vol. de 260 p., petit in-8° (Edit. du Mont-Blanc, Paris, 1949). — Peu importe à Léon Bopp quelle philosophie choisira son lecteur, pourvu que celui-ci s'intéresse à la vie de l'esprit. Nul ouvrage n'est moins dogmatique et ne s'efforce mieux d'être accessible au profane, sans décevoir les spécialistes. Il ne craint pas le paradoxe, à l'occasion. Son dessein est de faire réfléchir. Il y réussit.

L'Autorité en marche, par *Paul Masson-Oursel*. Un vol. de 230 p., in-8° carré (Edit. de l'Institut Pelmann, Paris, 1948). — Directeur d'études à l'École des Hautes Etudes, co-directeur de la *Revue philosophique*, M. P. Masson-Oursel n'est pas seulement un spécialiste de la philosophie orientale. C'est un essayiste et un moraliste de qualité. Son étude sur l'*Autorité en marche*, dans la collection « Psychologie et Culture générale » de l'Institut Pelmann, n'est point, comme le titre pourrait le faire supposer, un ouvrage de politique au sens vulgaire du terme. C'est l'œuvre d'un psychologue, d'un moraliste, d'un professeur d'énergie.

L'importance de vivre, par *Lin Yutang*. Un vol. de 345 p., in-8 carré (Corrêa, Paris, 1948). Prix : 345 fr. — Le docteur Lin Yutang est chef de la division Arts et Lettres de l'Unesco. Né en Chine (1895), il a été professeur à l'Université de Pékin, fondateur et rédacteur de trois revues littéraires chinoises, auteur de nombreux ouvrages traduits dans toutes les langues. Il nous apporte, avec ce nouveau livre, un art de vivre qui n'est point spécifiquement asiatique, mais au contraire profondément humain. Ecrivain simple, sobre, plein de sagesse, sa bonhomie n'exclut jamais la profondeur.

Occultisme casse-cou, par *Fernand Divoire*. Un vol. de 215 p., grand in-8°. (Dervy, édit., Paris, 1949). Prix : 270 fr. — Poète, essayiste, romancier, F. Divoire a flirté, dès sa jeunesse, avec le surnaturel, — qui, d'ailleurs, a répondu maintes fois à ses avances. Son érudition, dont nous connaissons les sources, est vaste. Vers le début de ce siècle, que de jeunes gens ont « donné » dans ces étrangetés! Simple *mode* intellectuelle. Comme toutes les modes, celle-ci peut revenir. Le livre serait agréable et nuancé, si le fâcheux chapitre XVIII ne semblait assez propre à redonner de l'effronterie aux charlatans et de la crédulité aux dupes.

La philosophie des Mathématiques. Etude sur la Logistique de Russell, par *André Darbon*, publiée par Madeleine Lagarcé-Darbon (agrégée de Philosophie) avec la collaboration de François Chatelet. Préface de René Poirier (Professeur à la Sorbonne). Un vol. de XII-205 p. gr. in-8° (Presses Universit. de France, Paris, 1949. 400 fr.). — L'objet de ce livre, c'est la Logistique. Matière particulièrement aride, à vrai dire. Mais l'auteur la présente comme un véritable *cours*, exposé avec beaucoup de méthode, et je dirais volontiers avec patience... Si bien que tout esprit désireux de se familiariser avec la logistique symbolique y trouvera de quoi s'informer et s'instruire sans être rebuté, dès l'abord, par des propos hermétiques.

Ce sont effectivement des *leçons*. Il y en a seize : Introduction, définition de la logistique, calcul des classes, calcul des relations, caractère et méthode des mathématiques, théorie logique des nom-

bres, arithmétique et philosophie, l'ordre, la généralisation du nombre, l'infini numérique, l'analyse du continu, la quantité, l'espace et la géométrie, matière, mouvement et causalité, mathématiques et logique formelle, le réalisme logique...

Dans l'intéressante et belle préface qu'il a consacrée à l'ouvrage, René Poirier rend hommage à ce qu'il y a tout à la fois d'équilibré, de nuancé, d'*humain*, dans la pensée du regretté André Darbon. Il faut, ajoute-t-il, remercier chaleureusement ceux qui, par leur zèle et leur fidélité, permirent la publication de ce livre.

Certes, et pour deux raisons : d'abord pour l'influence heureuse que les conceptions d'André Darbon peuvent avoir sur l'évolution de l'épistémologie; et puis, j'y insiste, parce que les étudiants et les profanes rencontreront là une occasion de s'initier avec agrément à des notions jugées ordinairement comme d'un accès fort malaisé.

Le Rameau vivant du Monde (**) Philosophie biologique, par *Georges Matisse*. Un vol. de 275 p., gr. in-8° (Presses Universit. de France, Paris, 1949. 600 fr.). — Ceux de nos lecteurs qui voudront bien se reporter au numéro de décembre 1947 (pp. 748-749) verront avec quelle chaleur j'ai salué la publication du tome premier de cet ouvrage. Le tome second n'offre certes pas un moindre intérêt. Les quatre premiers chapitres, surtout, sont remarquables : I) Réparation de l'organisme et réaction au changement (différenciation et indifférenciation; assimilation, régénération); II) Sénescence et réjuvénescence, adaptation; III) Le postulat de Clausius et les êtres vivants; IV) Relation entre les êtres vivants et le milieu; action de ces êtres les uns sur les autres...

Les chapitres v et vi entraînent l'auteur vers des régions qui lui sont moins familières ; le cerveau et l'intelligence; l'esprit et les fonctions du cerveau; la pensée, etc... Même si l'on est d'accord avec lui sur plus d'un point, et notamment sur la critique des thèses bergsoniennes, on peut regretter que l'œuvre de Georges Matisse, si intéressante, si vigoureusement lucide, comporte telles parties assez faiblement informées. Les travaux de H. Piéron et de quelques autres auraient pu lui fournir une base solide s'il avait voulu les utiliser.

Je me hâte d'ajouter que, pour la partie proprement consacrée à la Biologie, *le Rameau vivant du Monde* présente une somme de savoir, une originalité de conceptions qui en légitime le succès.

Esthétique du Rire, par *Charles Lalo*, professeur honoraire à la Sorbonne. Un vol. de 260 p., in-8° jésus (Flammarion, Paris, 1949. 480 fr.). — Dans le numéro de février dernier, j'ai consacré une chronique au maître incontesté de la science esthétique contemporaine, Ch. Lalo. Quant à la chronique d'avril, elle traitait du rire. Or, voici que Ch. Lalo a publié, ces temps derniers, une *Esthétique du Rire*...

Je ne puis ici l'analyser, car c'est une synthèse extrêmement riche, qui tient compte de toutes les études antérieures sur ce sujet. Dans l'index bibliographique, il ne manque que les livres, trop récents, de G. Dumas et d'Alfred Stern.

Naturellement, Ch. Lalo ne saurait traiter aucune question de psychologie ou d'esthétique sans la marquer de son empreinte personnelle, qui est celle de l'esprit scientifique le plus solide, joint à l'esprit de finesse, et même à l'esprit, sans autre épithète.

Il prend comme idée directrice la notion de *dévaluation*, c'est-à-dire de passage d'un niveau supérieur à un inférieur dans la hiérarchie toute relative des estimations individuelles ou sociales. Si l'on entend par *valeur* tout ce qui est l'objet d'un désir, on peut admettre que tout complexe de désirable et d'indésirable est susceptible de justifier un rire esthétique, « dès qu'il entre à quelque degré dans le tissu du contrepoint technique d'un art représentatif ». L'univers du rire est immense. Mais, nous venons de l'indiquer, un rire n'intéresse l'esthéticien que sous certaines conditions. Ch. Lalo examine précisément ces conditions, après avoir étudié la physiologie, la psychologie, la sociologie du rire. Etude exhaustive? On serait tenté de le croire...

Les origines du caractère chez l'enfant. Les préludes du sentiment de personnalité, par *Henri Wallon*, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes, professeur au Collège de France. Deuxième édition. Un vol. de xii-235 p., gr. in-8° (Presses Universit. de France, Paris, 1949. 360 fr.). — Ce livre, si important, a été publié une première fois, en 1934, à la librairie Boivin. Il était épuisé depuis plusieurs années. Aussi tous ceux qu'intéresse la psychologie seront-ils heureux de pouvoir acquérir ce

traité magistral. Je dis bien *psychologie*, et non pas seulement psychologie de l'enfant. Car, enfin, beaucoup de chapitres des trois parties du livre (1° le comportement émotionnel; 2° conscience et individualisation; 3° conscience de soi), s'ils comportent naturellement l'étude de l'enfant et des origines du caractère de l'enfant, n'en ont pas moins une valeur essentielle pour la psychologie générale et comparée.

L'auteur est persuadé des dangers qu'il y aurait à méconnaitre « l'unité indissoluble que forment l'enfant et l'adulte, l'homme et la société ». L'enfant tend vers l'adulte comme le système vers son équilibre. Et, d'autre part, comment séparer l'homme du milieu social? L'ambiance sociale est, pour l'individu, ce qu'est l'existence de l'atmosphère pour les poumons...

Henri Wallon est, de nos jours, l'un des plus éminents représentants de la psychologie envisagée comme science. Puissent son exemple et ses leçons susciter des équipes de chercheurs patients et modestes! Nous n'en avons pas assez. Et nous avons, en revanche, trop d'auteurs qui continuent à parler d'un *Homme* fictif, isolé, désincarné, à peu près aussi vivant que le fameux « bonhomme d'Auzoux », en carton-pâte, utilisé dans les classes de sciences naturelles...

Les notions morales chez l'enfant. Essai de psychologie différentielle (filles et garçons), par *Germaine H. Wallon*. Un vol. de 252 p., gr. in-8° (Presses Universit. de France, Paris, 1949. 500 fr.). — Quel est le *contenu* que l'enfant sait donner à nos catégories morales? Et, par suite, comment pourra-t-il interpréter et appliquer nos préceptes? De quelle manière saura-t-il employer les mots de l'adulte pour porter des jugements sur ce qu'il fait ou sur ce qu'il voit faire?

Tel fut le thème de l'enquête conduite très habilement (je veux dire que l'on sut y éviter toute vaine abstraction et tout verbalisme), d'où ce livre est sorti. L'enquête porta sur les trois grands groupes d'âges (3 à 7, 7 à 12, 12 à 15) et sur garçons et filles, dans une proportion qui permît la comparaison. Les notions envisagées furent principalement : la méchanceté, la bonté, la bravoure, la malhonnêteté, la honte.

Vous verrez, en lisant l'ouvrage, clair, précis, objectif, comment des comparaisons systématiques ont amené l'auteur à des résultats du plus haut intérêt pour la psychologie différentielle de l'enfant. Quatre pages, en fin de volume, les exposent nettement, encore que sans sécheresse. On n'attend pas de moi que je résume ce résumé...

« Que nos interprétations soient acceptées ou non », dit Germaine H. Wallon (et le lecteur pourra juger sur pièces), « les différences sur lesquelles elles reposent résultent bien de nos analyses. Ce sont ces différences — suivant l'âge, suivant le sexe et suivant les notions auxquelles l'enfant est invité à réagir — que nous nous étions proposé de mettre en évidence. Car mieux différencier, c'est mieux connaitre »...

Si c'est là de bonne besogne psychologique, sans autre prétention, il est hors de doute que moralistes et pédagogues y trouveront matière à plus d'une utile réflexion.

Aux sources de l'humain, par *Etienne de Greeff*. Un vol. de XXIV-240 p. in-8° jésus, de la collection « Présences » (Plon, Paris, 1949. 285 fr.). — Le nouvel ouvrage d'Etienne de Greeff aura certainement une audience aussi large que le précédent, qui s'intitulait : *Notre destinée et nos instincts.* L'auteur traite aujourd'hui, avec une égale profondeur, un thème volontiers repris par plus d'un moraliste contemporain : le thème de la *personne humaine*, au sein d'un monde où les valeurs spirituelles sont de plus en plus menacées. Il le fait en s'inspirant de considérations biologiques, psychologiques, sociologiques, — mais sans lourde technicité. C'est un livre destiné à un vaste public. Il l'atteindra, le touchera, pour le plus grand bien de tous. Car il joint à la précision des analyses un rare talent d'essayiste. J'en louerais volontiers la composition, l'écriture... Mais je préfère lui appliquer la formule célèbre : « Quand une lecture vous élève l'esprit, qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage... »

La profondeur et le Rythme (Cahiers du Collège philosophique). Un vol. de 350 p. in-8° (Arthaud, Paris, 1949). — Dans ce livre, le lecteur trouvera huit études fort différentes : Espace de la peinture et espace de la nature (Ch. Lapicque); Considérations sur la musique contemporaine (Boris de Schlœzer); Originalité de Lucrèce; Lucrèce et le monde organique (Jean Bayet); Du baroquisme et de

la littérature en France aux XVI[e] et XVII[e] siècles; le sadisme de Baudelaire (Georges Blin); Le symbolisme mystique chez Rimbaud (Jacques Gengoux); Le temps et la destinée chez W. Faulkner (J.-J. Mayoux); Sade et la morale (Georges Bataille)...

L'ensemble est d'une belle tenue et d'une belle variété. Il était difficile de donner un titre général à un tel recueil. La profondeur et le rythme?... Après tout, pourquoi pas? Tristan Bernard avait bien intitulé « Mathilde et ses mitaines » un roman où nul personnage ne s'appelait Mathilde et ne portait de mitaines. Ici, toutefois, le paradoxe est moins sensible...

Le sens de l'Histoire, par *Nicolas Berdiaeff*. Essai d'une philosophie de la destinée humaine. Un vol. de 225 p., in-8° jésus (Edit. Montaigne, Aubier, Paris, 1949). — Ce livre (traduit du russe par S. Jankélévitch) fut rédigé il y a déjà longtemps, d'après les conférences données à Moscou par l'auteur en 1919-1920. Depuis, bien des années se sont écoulées. Et quelles années! Dans la préface de l'édition française, N. Berdiaeff note l'évolution de sa propre pensée. Pour l'essentiel, dit-il, elle est restée la même. Cependant, il a pris une conscience plus aiguë que jadis du conflit sans issue qui se déroule entre la personne et l'histoire. Alors, ce qui importe, c'est moins une idéalisation de l'histoire qu'une révision, une réévaluation de l'humanisme. Sans renier ce qu'il écrivit sur *le destin de l'homme dans le monde actuel*, N. Berdiaeff se sent prêt à défendre l'humanisme chrétien, l'humanisme métaphysique et spirituel.

En appendice, nous trouvons deux chapitres nouveaux : *Vouloir-vivre et volonté de culture; histoire et eschatologie*, le second résumant, si l'on peut dire, la position spirituelle de l'auteur : une sorte de mysticisme prophétique.

L'Evangile du décadent, par *Pierre de Roquin*. Un vol. de 215 p. gr. in-8° (Abbaye du Livre, Lausanne, 1949. 9 fr. 50 suisses). — L'ouvrage — d'une somptueuse présentation — offre un titre assez énigmatique. Le *décadent*, précise l'auteur, est « le nihiliste par besoin d'absolu ». Soit! Les définitions de mots sont libres...

Deux parties : le chemin de la culture et le chemin de la morale, — le tout s'achevant par un court épilogue. Cela ressemble assez à une suite de sermons édifiants où l'on peut discerner un thème central, celui de l'existentialisme chrétien : le néant, la vanité tragique de cette vie terrestre qui nous angoisse; notre unique refuge est la Foi.

L'image du Monde dans l'Antiquité, par *Pierre Gordon*. Un vol. de 216 p., gr. in-8° (Presses Universit. de France, Paris, 1949. 360 fr.). — L'image du Cosmos dans l'Antiquité ne résulte pas, selon M. P. Gordon, de recherches spéculatives. Elle aurait eu pour point de départ des données rituelles, liturgiques...

Ce livre est intéressant. Il le serait davantage si l'auteur consentait à fournir, soit en pied de page, soit en fin de volume, quelques références justificatives, une bibliographie... Sans alourdir exagérément un exposé, il semble élémentaire, surtout quand les thèses présentées sont peu courantes, de ne point laisser dans l'ombre les sources documentaires. Faute de quoi le lecteur est bien excusable de manifester quelque défiance, — ne pouvant discerner ce qui est certitude positive ou imagination reconstructive, plus ou moins ingénieuse, plus ou moins gratuite... S'il nous est affirmé (p. 211) que « le vieux rituel de la théocratie ancienne fournit, en définitive, la seule explication satisfaisante de l'univers », comment ne pas craindre que, chez l'auteur, l'enthousiasme ne submerge l'esprit critique?...

Ouvrages reçus. — *Toi ou Moi*, par Camille Spiess. Un vol. de 72 p. in-16, avec portrait eu autographe (Editions Athanor, Nice, 1949. 150 fr.).

REVUES

Revue de Psychologie des Peuples, 1[er] trimestre 1949. 4[e] année, n° 1 (Boîte postale 258, Le Havre. CCP. Rouen 907-79). Prix du n° : 150 fr. Abonn[t] : 500 fr. pour la France; 600 fr. pour l'étranger). — Ce numéro spécial est fort important à tous égards. C'est le volume des *actes* d'une commission scientifique réunie au Havre pour étudier les problèmes fondamentaux de la Psychologie des Peuples. Le directeur des travaux fut M. le professeur René Le Senne, membre de l'Institut, qui ouvrit la première séance par un exposé magistral sur *les diverses méthodes*. Puis M. Abel Miroglio décrivit les divers « rayons » de la

science nouvelle, tandis que M. Lahovary exposa les possibles rapports de l'anthropologie avec la Psychologie des Peuples. M. Slotemaker de Bruine dit ensuite « ce que nous apprend l'exemple du peuple juif »...

Au cours de séances ultérieures, le professeur R. Le Senne étudia la contribution de la Caractérologie à cette Psychologie des Peuples, M. R. Maistriaux de la méthode des enquêtes, M. Roger Bastide et Mme Maryse Choisy de l'emploi des méthodes psychanalytiques, M. A. Miroglio des influences géographiques, M. André Varagnac de l'Archéocivilisation, M. J. Saint-Germès des conditions économiques.

Le recueil s'achève par quelques pages de conclusion sur « le bon usage de la Psychologie des Peuples »...

Ce qui n'est pas moins intéressant que l'ensemble des communications, c'est le compte rendu des discussions (fort bien conduites) auxquelles ces communications ont donné lieu.

Bref, ce numéro de Revue équivaut, en somme, à un ouvrage documentaire collectif sur la Psychologie des Peuples, ses buts et ses méthodes.

Culture humaine. Revue mensuelle d'éducation générale (Editions J. Oliven, Paris, 65, av. La Bourdonnais, VIIe). — Contrairement à ce que j'avais supposé dans un précédent compte rendu, cet excellent périodique n'a point renoncé à publier (en dehors de numéros *spéciaux* consacrés à quelque grand thème) des articles variés. Témoin les numéros de mars et d'avril où nous avons particulièrement remarqué les études de Marc Augeard, de Dominique Mérange, du Dr Olivier Brachfeld sur *la Connaissance de l'Homme;* de J. Weber-Marschal, Michel Langer, J. Eychène sur *la formation de la personne* (Mars 1949); Dr C. Gattegno sur *l'enfant moderne et son milieu*, J. Mihura sur le Folklore à l'Ecole, Marc Augeard sur *l'Education des parents*, etc. (Avril 1949). — A. O.

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES

REAPPARITION DE TOCQUEVILLE (1). — « Il y a aujourd'hui sur la terre deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains... Tous les autres peuples paraissent avoir atteint à peu près les limites qu'a tracées la nature, et n'avoir plus qu'à conserver; mais eux sont en croissance : tous les autres sont arrêtés ou n'avancent qu'avec mille efforts; eux seuls marchent d'un pas aisé et rapide dans une carrière dont l'œil ne saurait encore apercevoir la borne... Pour atteindre son but, le premier s'en repose sur l'intérêt personnel, et laisse agir, sans les diriger, la force et la raison des individus. Le second concentre en quelque sorte dans un homme toute la puissance de la société. L'un a pour principal moyen d'action la liberté; l'autre, la servitude. Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses; néanmoins, chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde. »

Ecrite en 1834, publiée l'année suivante, cette page de la *Démocratie en Amérique* fait voir l'injustice de l'oubli où nous tenons Alexis de Tocqueville. Son nom n'est pratiquement connu en

(1) J.-P. Mayer : *Alexis de Tocqueville*, trad. Joseph Sorin; in-16, 192 p., 290 fr. (Coll. « Leurs Figures », Gallimard). — Jean-Jacques Chevallier : *Les grandes œuvres politiques, de Machiavel à nos jours*, préface d'André Siegfried; in-8, XIV-406 p., 600 fr. (Coll. « Sciences politiques », Armand Colin).

France que par une boutade du *Monde où l'on s'ennuie*, — à tel point qu'A. Redier crut devoir prendre cette boutade comme titre du livre et recueil d'inédits qu'il donna en 1925.

Tocqueville n'avait pas encore vingt-six ans lorsque, jeune magistrat, il s'embarqua en 1831 pour l'Amérique, où il devait séjourner un an. Le ministère de l'Intérieur l'avait chargé d'une mission d'étude sur le système pénitentiaire des Etats-Unis; il s'y rendait en fait pour observer le fonctionnement de la seule vraie démocratie qui existât alors, moins curieux d'ailleurs du régime politique et administratif que des rapports de cette forme de gouvernement avec les mœurs des hommes et le comportement de la société (il était en effet imbu de l'*Esprit des Lois*, et Royer-Collard voyait en lui, non sans excès, le Montesquieu du XIX[e] siècle).

Son mérite fut d'annoncer dès 1835 le caractère inéluctable de l'évolution démocratique du monde. « Le développement graduel de l'égalité des conditions, écrit-il, est un fait providentiel, il en a les principaux caractères; il est universel, il est durable, il échappe chaque jour à la puissance humaine; tous les événements comme tous les hommes servent à son développement. Serait-il sage de croire qu'un mouvement social qui vient de si loin pourra être suspendu par les efforts d'une génération? » On ne trahirait peut-être pas la pensée de Tocqueville en traduisant le mot *providentiel* par celui d'*historique* pris dans l'acception que devaient lui donner les marxistes et qui n'avait pas encore apparu sous Louis-Philippe : assurément la pensée de Tocqueville, ici, est orientée vers celle de Marx plutôt que de Bossuet. « J'ai prétendu, déclare-t-il encore, leur démontrer » (il s'agit des « hommes pour lesquels le mot de démocratie est synonyme de bouleversement, d'anarchie, de spoliation, de meurtres ») « que, quelle que fût leur opinion à cet égard, il n'était plus temps de délibérer; que la Société marchait et les entraînait chaque jour avec elle vers l'égalité des conditions; qu'il ne restait donc plus qu'à choisir entre deux maux désormais inévitables; que la question n'était point de savoir si l'on pouvait obtenir l'aristocratie ou la démocratie, mais si l'on aurait une Société démocratique marchant sans poésie et sans grandeur, mais avec ordre et moralité, ou une Société démocratique désordonnée et dépravée, livrée à des fureurs frénétiques ou courbée sous un joug plus lourd que tous ceux qui ont passé sur les hommes depuis la chute de l'empire romain. »

L'enquête en Amérique n'allait donc pas chercher la solution d'un problème déjà dépassé (ce que Chateaubriand proclamait de son côté, dans le même temps, avec une égale lucidité) ; il s'agissait plutôt de recueillir sur place les éléments de fait d'une démonstration déjà accomplie en esprit; de substituer dans l'opinion des images nouvelles aux souvenirs encore si vivants des violences révolutionnaires et de l'absolutisme impérial; et d'aider ainsi la société à sauter le pas, ou, en termes plus nobles (car,

à la différence de Montesquieu, Tocqueville est naturellement pompeux), à « s'avancer plus paisiblement vers l'accomplissement nécessaire de sa destinée ». Et c'est pourquoi la *Démocratie en Amérique* n'a pas vieilli à la même cadence que le reportage qui sert de prétexte à l'ouvrage.

On trouvera une analyse fouillée de la doctrine, des idées et de leur articulation dans l'un des seize chapitres du livre de M. J.-J. Chevallier. Ces remarquables études ont pour origine un cours professé à l'Ecole libre, puis à l'Institut des Sciences politiques, enseignement créé pour élargir la culture des étudiants de la rue Saint-Guillaume en les initiant aux grandes œuvres de la littérature politique. La *Démocratie en Amérique* y voisine avec le *Prince*, la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, le *Manifeste communiste* ou *Mein Kampf*, Tocqueville avec Jean Bodin, Hobbes, Locke, Montesquieu, Rousseau, Maurras, Sorel ou Lénine.

Mais si l'on veut prendre une vue d'ensemble de notre auteur sans se borner à l'œuvre qui lui assura la notoriété dès sa trentième année, on se reportera au petit livre de M. J.-P. Mayer, dont la traduction française paraît dix ans après l'original, publié à Londres en 1939. N'en comparons pas les exposés doctrinaux à ceux de M. J.-J. Chevallier : le rapprochement soulignerait trop cruellement que la méthode française de l'essai, par sa clarté, par son ouverture, par sa rigueur, par son sens des enchaînements et des proportions, reste inégalée... Mais, malgré la confusion de ses analyses, l'ouvrage de M. J.-P. Mayer est précieux par sa documentation biographique et par la reconstitution du milieu moral où se forma l'œuvre de Tocqueville.

Celle-ci va être rééditée tout entière, et c'est précisément à M. J.-P. Mayer que les Editions Gallimard ont confié le soin de diriger l'entreprise; les dix volumes contiendront beaucoup d'inédits, lettres et textes divers. Il n'est guère probable que Tocqueville soit l' « homme providentiel » capable d'apporter des solutions toutes prêtes à nos problèmes; les démocraties modernes ne peuvent plus cadrer avec le type qu'il concevait voici plus de cent ans; mais certainement la connaissance de ses écrits est nécessaire à une véritable culture politique.

Sébastien Corréal.

Histoire du Socialisme européen, rédigée d'après des notes de cours par un groupe d'amis et élèves de *Elie Halévy,* préface de Raymond Aron; in-8, 368 p., 440 fr. (« Bibliothèque des Idées », Gallimard). — Professeur à l'Ecole des Sciences politiques de 1898 à 1936, Elie Halévy y enseigna l'histoire du socialisme en alternance avec son cours sur l'esprit public en Angleterre. **C'est seulement en 1937 qu'il** décida de rédiger l'histoire du socialisme européen; il mourut un mois plus tard. Ses amis, dirigés d'abord par C. Bouglé, s'aidant des notes des élèves, de la documentation brute amassée par le maître, enfin de rédactions partielles d'E. Halévy, ont entrepris de sauver l'essentiel de son enseignement. Raymond Aron, dans sa préface, ne dissimule pas les imperfections du travail auquel il a collaboré : peut-être même, par un scrupule d'honnêteté, les exagère-t-il : elles ne sont guère sensibles à la lecture de cet important ouvrage.

Les Précurseurs français du Socialisme de Condorcet à Proudhon, textes réunis et présentés par *Maxime Leroy;* in-16, 448 p., 395 fr. (Coll. « Sources de la Pensée contemporaine », Editions du Temps présent). — Le mot de « socialisme » est postérieur à 1830 : M. Maxime Leroy (dont on connaît d'ailleurs la prédilection pour le socialisme français) le prend donc ici dans un sens large, puisque son recueil d'extraits s'ouvre sur Condorcet, Barnave et Babeuf, et que Chateaubriand, Sismondi, Tocqueville ou Lamennais sont au nombre des vingt et un auteurs qui y figurent. On regrettera, comme toujours, ce qu'un recueil aussi réduit malgré son épaisseur laisse de côté; on se félicitera néanmoins d'avoir sous la main tant de textes peu courants.

L'économie libérale, par *Louis Salleron;* in-16, 376 p., 350 fr. (Coll. « Les grandes études politiques et sociales », A. Fayard). — Textes choisis des théoriciens libéraux du XVIII[e] et de la première moitié du XIX[e] siècle : Baudeau, Dupont de Nemours, Hume, Malthus, Stuart Mill, Quesnay, Ricardo, J.-B. Say, Adam Smith et Turgot. Les extraits sont classés dans l'ordre du programme de la licence en droit, pour permettre aux étudiants non moins qu'au public cultivé de se reporter à la version originale des théories.

Autocritique. — Nous avons rendu compte dans une chronique précédente de deux ouvrages récents de M. Henri Lefebvre sur le marxisme. Il faut compléter cette documentation par un article d'autocritique, *Contribution à l'effort d'éclaircissement idéologique*, que le même auteur a publié dans le numéro de mars de « La Nouvelle Critique, revue du marxisme militant » — publication où le marxisme fait l'objet, de la part de ses partisans, d'études parfois austères mais approfondies, et d'ailleurs véhémentes.

L'Europe russe annoncée par Dostoïevsky, par *Paul Morand;* in-16, 84 p., 1.170 ex. (Coll. « Beaux Textes, Textes rares, Textes inédits », Pierre Cailler, Genève). — Etude sur le slavisme messianique de Dostoïevsky, écrite principalement à partir du *Journal d'un Ecrivain*. En 1936 encore, Gide jugeait ce livre « profondément décevant » et constamment erroné dans ses anticipations : les événements récents ont apporté à celles-ci d'étonnantes confirmations, où Paul Morand voit l'effet de la clairvoyance de l'épilepsie.

Le jeu américain à Vichy, par *William L. Langer*, trad. Maxime Ouvrard; in-8 (14×20,5 cm.), 444 p., 420 fr. (Plon). — L'auteur insiste sur le fait qu'il doit être considéré comme un historien, et non comme un journaliste ni comme un propagandiste. Ce gros livre a pour sources les documents officiels du gouvernement des Etats-Unis, complétés par des indications fournies par diverses personnalités de premier plan et le Président Roosevelt lui-même. Il traite des relations des Etats-Unis avec le gouvernement de Vichy depuis l'offensive allemande de 1940 jusqu'à l'assassinat de Darlan en 1942. Il est évidemment impossible de l'analyser en quelques lignes; mais on doit voir en lui un ouvrage de base. — S. C.

La petite peur du XX[e] siècle, par *Emmanuel Mounier* (in-16 de 160 pages, « Les Cahiers du Rhône », Editions La Baconnière-Editions du Seuil). — Pour « exorciser les sottises de la peur », Emmanuel Mounier s'emploie à « démystifier le problème » : il s'agit de cette « peur du XX[e] siècle » qu'il qualifie péjorativement de « petite ». Trois copieuses études composent ce livre : « Pour un temps d'Apocalypse »; « La Machine en accusation »; « Le Christianisme et la notion de progrès ».

« La terreur de l'an 2000... résulte de l'effondrement des deux grandes religions des temps modernes : le christianisme et le rationalisme. » L'auteur met beaucoup de chaleur à dénoncer le caractère primitif, « infantile » des anathèmes lancés contre la machine, sans méconnaître d'ailleurs les dangers de la technique, par laquelle « l'homme objective son activité » et est guetté par « l'aliénation ». Un christianisme authentique ne devrait pas plus condamner l'usage de la machine qu'il ne condamne le corps humain et l'effort de l'homme pour aménager l'univers. La belle parole de Bergson est reprise : « La mystique appelle la mécanique. »

Au passage, Mounier réaffirme la réalité des « terreurs de l'An Mille ». Il est pourtant prouvé que si l'attente de la fin des temps fut familière au Haut Moyen Age, rien ne permet de penser que la date de l'an 1000 ait jamais eu une signification particulière. — M. M.

Entretiens sur la Politique, par *J.-P. Sartre, David Rousset* et *Gérard Rosenthal;* in-16, 220 p., 245 fr. (Gallimard). — Livre de pure politique : la position des leaders du Rassemblement Démocratique Révolutionnaire en face des principaux problèmes politiques actuels : Etats-Unis, U.R.S.S., communisme, gaullisme, etc.

Remarquer la formule nouvelle de présentation : au traditionnel exposé dogmatique et unilatéral se substituent des entretiens où les trois auteurs, prenant tour à tour la parole, envisagent chaque question sous des angles différents. Le procédé est concerté, certes, mais sa souplesse donne vie et relief aux abstractions. — S. C.

L'Internationale des traîtres, par *Renaud de Jouvenel;* in-16, 126 p., 120 fr. (La Bibliothèque française). — Un pamphlet, et fort violent, sur la communauté d'inspiration des récents mouvements « fascistes » de l'Europe orientale et de France, et sur la responsabilité des Anglo-Saxons.

L'invincible Europe, par *Max Glass;* in-8 (14×20 cm.), 384 p. (Monde nouveau). — L'auteur, d'origine franco-autrichienne, journaliste et cinéaste, se réfugia en Amérique à l'approche de la guerre, et réfléchit sur les causes lointaines et prochaines de celle-ci. Son livre est d'un journaliste plutôt que d'un sociologue ou d'un historien; et le salut qu'il envisage pour l'Europe relève parfois du messianisme.

Washington ou Moscou, par *Pierre Frédérix;* in-16, 312 p., 300 fr. (Hachette). — On connaît le talent de romancier, d'essayiste, de reporter de M. Pierre Frédérix. Son nouveau livre est une entreprise de clarification; il s'agit pour lui de mettre en pleine clarté cette idée que, dans ce monde désormais *fini*, selon le mot de Valéry, et où il n'y a plus que deux puissances qui comptent, nous assistons au partage du monde. La Russie d'un côté, l'Amérique de l'autre, chacune avec sa religion et son empire. Après une vue synthétique des caractéristiques des deux religions et des deux empires, M. Pierre Frédérix envisage les solutions possibles autres que la guerre, pour l'immédiat d'abord, puis pour un avenir plus lointain et moins incertain.

La fortune américaine et son destin, par *Jean Piel;* in-16, 236 p. (Coll. « L'Usage des Richesses », Editions de Minuit). — On connaît les analyses serrées et pénétrantes que M. Jean Piel donne à la revue *Critique*. Il applique aujourd'hui sa recherche au présent et à l'avenir de la « fortune » américaine, en prenant ce mot à la fois dans le sens de chance et de richesse. Description et analyse d'un développement extraordinaire, détermination du déséquilibre entre cette surpuissance économique et un monde indigent, appréciation hardie de la véritable portée du plan Marshall, au moins sous sa forme primitive : comme inventaire et comme exposé doctrinal, ce livre est un des plus excitants pour l'esprit qu'on puisse lire sur le sujet.

Quelques notes sur les Amériques, par *Paul Bastid;* in-16, 256 p., 150 fr. (Tallandier). — Fruit de deux voyages effectués en 1947 pour le compte de l'*Aurore*, c'est ici l'enquête d'un parlementaire plus encore que le reportage d'un journaliste. D'une part les Etats-Unis; de l'autre le Brésil, l'Uruguay, l'Argentine, le Chili, la Bolivie, le Pérou, l'Equateur, la Colombie, le Vénézuéla, l'Amérique centrale, le Mexique. L'attitude de ces pays en face du communisme; celle des derniers en face des Etats-Unis; celle de tous à l'égard de la culture française. Les événements survenus depuis n'ont guère infirmé les conclusions pondérées de M. Paul Bastid; ses observations, inspirées du désir de comprendre en profondeur plutôt que de dépeindre brillamment des surfaces, continuent à éclairer les faits d'aujourd'hui.

Découverte de l'Amérique, Descartes et les Etats-Unis, par *Raymond Boisdé;* in-16, 80 p., 90 fr. (« Collection Descartes », Albin Michel). — Pourquoi Descartes? Parce que, selon M. Boisdé, le développement matériel des Etats-Unis n'est que l'effet des préceptes du *Discours de la Méthode*, exactement appliqués. Ce point de vue n'occupe d'ailleurs que peu de pages d'un petit livre consacré surtout aux observations d'un voyageur qui se trouve être un ingénieur et un technicien de l'organisation. — S. C.

L'Italie contemporaine, par le *comte Sforza* (in-8 de 423 pages, 540 fr., La Nouvelle Edition). — En sous-titre : « Les origines intellectuelles et morales de l'Italie ». L'auteur remonte aux traditions municipales du Moyen Age, aux

grands écrivains de la Renaissance et des époques suivantes, pour marquer la continuité de la pensée libérale, qui, seule, à ses yeux, justifie la formation de l'unité italienne. Le *Risorgimento*, auquel toute sa famille fut mêlée, lui fournit maint trait inédit. Dans le récit des événements diplomatiques auxquels il participa (par exemple la Conférence d'Algésiras), c'est sur l'élément humain que le comte Sforza insiste, lui donnant la prépondérance sur le détail, vite périmé, des négociations. Réquisitoire impitoyable contre le Fascisme. « Ce qui compte pour le progrès d'une nation est le courage du vrai, le respect de la personnalité humaine, et, en un mot qui résume tout, le culte de la liberté. » — M. M.

Fière Espagne, par *Constancia de la Mora*. Traduit de l'espagnol par Cl. Dalsace et L. Viñes. Préface de Francis Jourdain (in-8 couronne de 448 pages, 450 fr., Editions Hier et Aujourd'hui). — Document humain très attachant. L'auteur est la petite-fille d'Antonio Maura, chef du parti conservateur, président du Conseil des ministres pendant la guerre de 14-18. Son éducation se ressent de tous les préjugés de la caste dirigeante, mais une année à Cambridge (où il était d'usage d'envoyer les adolescents de bonne famille) lui ouvre les yeux sur le monde. Après l'expérience d'un mariage malheureux, son vigoureux esprit d'indépendance prend le dessus. Elle assiste à l'agonie de la monarchie espagnole, salue avec joie l'avènement de la République, épouse un aviateur républicain. Elle nous fait vivre toutes les péripéties de la guerre civile — guerre « étrangère », dit-elle avec raison; elle nous y entraîne avec elle, par la sincérité de l'accent et l'absence de tout artifice littéraire.

Suisse des jours d'épreuve, par *Louis Gillet*. Précédé de « L'Ode à Louis Gillet » de Paul Claudel. Avant-propos de Carl-J. Burkhard (1 vol. de 178 pages, 170 fr., aux éditions Luf). — Recueil d'articles, écrits à l'occasion des divers séjours de l'auteur en Suisse, de 1940 à 1942, ce petit livre aborde les sujets les plus variés : des fêtes de la Confédération helvétique à la Croix-Rouge, en passant par un tableau de Primitif, vu à Berne, par une « amende honorable à Toeppfer », et un raccourci de l'histoire de Genève, ce « point sensible de l'univers ». L'alacrité et la générosité d'esprit de L. Gillet animent ces pages. Une introduction de M. C.-J. Burkhard et une ode de Paul Claudel achèvent de nous rendre présent cet homme de grande culture, « un homme profondément intéressé » par le monde (P. Claudel).

J'ai vu la Chine nouvelle, par *Anne-Louise Strong* (1 vol. in-8 couronne de 336 pages, 350 fr., Editions Hier et Aujourd'hui). — La célèbre journaliste américaine a fait un séjour de dix-huit mois (en 1946-47) dans les régions septentrionales de la Chine passées à l'obédience de Mao-Tse-Tung. Elle avait dessein, nous dit-elle, de raconter au monde l'expérience chinoise d'une « démocratie nouvelle ». Mais : « Le livre que j'étais en train d'écrire fut abandonné... L'histoire commencera par les paysans chinois et par les gens des villes qui « allèrent au peuple » pour le comprendre et l'organiser. » L'originalité de Mao-Tse-Tung est d'utiliser des paysans — et non, comme en Occident, des ouvriers — comme masse révolutionnaire.

Canada. Réalités d'hier et d'aujourd'hui, par *Jean Bruchési* (in-8 couronne de 406 pages, Editions Variété, Montréal). — Livre écrit avec le talent du véritable historien, qui « sait choisir les faits significatifs et les situer dans une perspective qui en découvre la valeur exacte » (Préface d'E. Gilson). Maints épisodes des « temps héroïques » (les plus intéressants pour nous, Français), nous sont remis en mémoire : ainsi par exemple, la fondation d'un hôpital, en 1639, dans l'île de Montréal, par un simple receveur des tailles de La Flèche. Organisation sociale pendant le siècle et demi de domination française et catholique; puis la difficile coexistence des vaincus et de leurs maîtres anglais; l'union progressive des esprits, en opposition à la métropole, tous ces événements nous sont contés de façon alerte, avec un recours incessant aux auteurs anciens et aux ouvrages modernes. Le Canada actuel occupe une grande part de l'ouvrage, « jeune géant qui grandit à vue d'œil », a dit un économiste belge. Peut-être, comme on l'a prédit, le siècle actuel sera-t-il le siècle du Canada. — M. M.

Paradoxe sur l'Avocat, entretiens sur le rôle du défenseur, par *Jacques Hamelin*; in-16, 88 p., 150 fr. (Librairie générale de Droit et de

Jurisprudence). — Trois dialogues entre « le sceptique » et « le fervent » sur le rôle de l'avocat, et d'abord sur sa sincérité (d'où la référence au *Paradoxe sur le Comédien*), écrits d'une plume élégante. — S. C.

Le rôle d'accusé, par *Roger Grenier;* in-16, 200 p., 245 fr. (Coll. « Espoir », Gallimard). — Notes et réflexions d'un observateur sur la position de l'accusé en face de la machine judiciaire.

Livres reçus. — Alexandre Marc : *A hauteur d'homme : la Révolution fédéraliste* (Je Sers). — Michel Collinet : *La Tragédie du Marxisme* (Calmann-Lévy); un « essai critique » pesant, où beaucoup d'idées intéressantes devraient être clarifiées pour convaincre. — Jacques Lacour-Gayet : *Propos d'un libéral* (Spid); mince recueil d'allocutions diverses, datées de 1946 à 1948, sur le thème : une monnaie saine, une économie libérée. — Jean Hérold-Paquis : *Des illusions... Désillusions!* (Bourgoin); souvenirs — 15 août 44-15 août 45 — écrits à Fresnes. — Marcel Hoden : *Chronique des événements internationaux* (Calmann-Lévy); ce tome V d'un utile recueil conduit de novembre 1943 à décembre 1944.

DANS LA PRESSE

« Pourquoi ce chemin... » — Les quelques privilégiés qui ont eu la fortune d'assister à la présentation du film de René Char, *Sur les Hauteurs*, seront heureux de retrouver dans « Imprudence » (mars) le beau texte qui sert de prologue au film.

« Empédocle ». — Nos vœux à « Empédocle », dont le n° 1 a paru en avril (13, rue de Buci). Directeur : Jean Vagne; comité de rédaction : Albert Béguin, Albert Camus, René Char, Guido Meister, Jean Vagne. Au premier sommaire, Hermann Melville, Albert Camus, Jean Vagne, Georges Braque, Jean Grenier, Louis Guilloux. Remarqué particulièrement deux textes de Char, et, de Yves Battestini, une note sur Empédocle et une traduction de textes du présocratique qui fait une digne suite à son *Héraclite*.

Ferry, Poincaré, Mercier... — Gabriel Hanotaux a laissé des *Carnets* dont M. G.-L. Jaray publie dans « La Revue » du 1er avril quelques extraits relatifs aux années 1893-1895. On y trouve, mêlés aux récits des événements politiques, quelques portraits extrêmement remarquables (Ferry, Ribot, Dupuy, Poincaré, le général Mercier, Barthou...). Citons quelques mots.

Sur Jules Ferry : « C'était une âme très tendre et très simple; c'est souvent ce qui caractérise les hommes courageux... Il avait l'intelligence un peu lente, et la résolution comme hésitante. Mais quand il avait pris un parti, il s'y tenait invinciblement. C'était là sa vraie force. »

Après un entretien avec Ribot : « Peu s'en est fallu que je ne sentisse vibrer la note tendre, ce qui est un effet dû à la prodigieuse maëstria de l'adversité. »

Poincaré : « ...la jeunesse ne se manifestant guère en lui que par une certaine acuité nerveuse toujours en alerte et souvent en alarme et par l'inquiétude d'une ambition que la prudence lorraine rendait parfois méfiante et jalouse. »

Mercier : « Il m'a paru qu'il y avait dans toute sa manière un amour immodéré de la popularité. Il a trouvé moyen de se rendre ainsi, peu à peu, très impopulaire... »

Naissance de Zoé. — Les « Lettres françaises » reproduisent, le 7 avril, d'après le numéro de mars-avril de « La Pensée », un extrait du premier article de Frédéric Joliot-Curie sur la pile atomique de Châtillon. Citons à notre tour cet émouvant passage sur le démarrage de « Zoé » :

« Je dirai franchement que, le 15 décembre, avant 12 h. 12, lorsque nous étions environ une vingtaine réunis dans le grand hall de Châtillon pour mettre la pile en service, j'avais écrit sur le cahier de bord : « Essai de démarrage ». *Essai*, c'était tout ce que je pouvais consigner à ce moment-là. Kowarski introduisait l'eau lourde dans le grand récipient contenant l'uranium sous forme d'oxyde (ce qui différencie notre pile des piles américaine ou anglaise qui utilisent le métal). Nous suivions la montée de l'eau lourde dans le niveau d'eau, nous ressentions tous une très grande émotion. Tous les calculs nous semblaient exacts. Nous pensions : « Comment cela ne pourrait-il pas

marcher? ». Mais, tant que l'expérience n'était pas faite, tant que nous ne tenions pas la réussite, nous avions toujours la crainte qu'un point nous eût échappé et nous sentions toutes nos responsabilités. Car, pour nous, réussir, c'était apporter quelque chose à la nation.

« Quelques minutes plus tard, les appareils ont commencé à dévier, indiquant d'abord une multiplication de ces fameux projectiles que sont les neutrons. Mais ce n'était pas encore le développement en chaînes divergentes. Cependant M. Kowarski, mon principal collaborateur depuis quatorze ans, maintenant considéré comme un maître dans le domaine de l'énergie atomique, dit à un moment donné : « Cela doit marcher. » Cela doit marcher, le mot veut dire que les réactions doivent partir maintenant toutes seules et que l'énergie doit se libérer. Effectivement, après quelques coups de pompe, on arrête; le niveau d'eau reste constant et nous voyons les appareils, les aiguilles dévier, je dirai majestueusement, indiquant le démarrage de la réaction en chaînes divergentes, non explosives bien entendu, puisque le système de sécurité fonctionne dès qu'une certaine énergie est atteinte. »

L'Univers noir. — Dans les « Nouvelles littéraires » du 7 avril, André Chamson précise la position qu'il avait prise, peu auparavant, à la radio, contre cet *Univers noir* qui inspire aujourd'hui nos romans, notre théâtre, notre cinéma :

« L'antique contradiction, l'éternelle antithèse qui, depuis toujours, a nourri le génie de l'humanité, ne me semble pas prescrite. Les ténèbres et la lumière, le mal et le bien, la mort et la vie, la matière et l'esprit, l'ange et la bête — ce n'est pas si bête que ça! C'est surtout la fécondité et l'abondance. Que saurions-nous des êtres et des choses si nous ne pouvions les saisir à travers ces contradictions? Je ne saurais, pour ma part, dire ce que c'est que la noblesse et la beauté, mais je sais les reconnaître sur un visage ou sur une main posée au coin d'une table, et je ne saurais pas ce que c'est qu'une malédiction si je n'avais au moins une vague idée de la grâce!

« Je veux me borner à dire aujourd'hui que l'univers noir est en train de devenir le mol oreiller d'une esthétique complaisante envers elle-même. C'est un académisme, et un académisme satisfait. C'est le type même du poncif, avec ses recettes et ses formules. C'est le thème éprouvé à l'usage de l'artiste jovial qui s'arrange parfaitement avec la vie. De la malédiction de Van Gogh et de Rimbaud, elle a fait un titre de rente et un certificat de bonne vie et mœurs. Le souvenir de ces grands foudroyés protège maintenant de médiocres personnages bien contents d'être ce qu'ils sont. Pâleur de Dante, tristesse de Molière, solitude de Sade, angoisse de Baudelaire. Nous voici enfin dans un univers de tout repos, sans imagination et sans mémoire, sans espérance et sans remords. Ce n'est plus un univers noir, c'est un monde grisâtre, puant d'ennui. Toutes les valeurs s'y confondent, toutes les perspectives s'y détruisent. Car la conscience du mal, de la déchéance et de l'abjection est, peut-être, la plus difficile à préserver : encore un peu et nous serons menacés de la perdre! Quel malheur pour l'artiste et pour l'œuvre d'art! »

Le microfilm aux Archives. — M. Paul Guth (« Le Figaro littéraire », 23 avril) est allé interroger M. Charles Braibant, directeur des Archives nationales, sur l'emploi du microfilm dans ce département :

« — Le trente-cinq millimètres du cinéma normal. Sept cent cinquante photographies par bobine de trente mètres. Ou la formule nouvelle : le seize millimètres. Cinquante centimes l'image. Deux mille trois cent quinze pages comprimées dans une bobine de trente mètres. Trois mille photographies à l'heure prises par le Recordak. Toutes les archives du procès de Nuremberg en trente-trois bobines, tenant dans une boîte de quarante centimètres sur trente centimètres, plus petite qu'une valise de dactylographe.

« Nous traversons des espaces. Au fond d'une cour, l'hôtel de Boisgelin. Deux ailes minuscules : du dix-huitième siècle pour poupée.

« — C'est ici que je voudrais fourrer le dépôt des microfilms, dit M. Charles Braibant, avançant à pas gaillards. Cet hôtel renfermerait le contenu de trente-six casernes. Le microfilm occupe cinquante fois moins de place que le papier. On pourra brûler toute la paperasse administrative, comptable ou statistique, et la conserver en pilules. Dans ces écuries de l'hôtel où piaffaient quarante-six chevaux, *tiendront* soixante-quinze millions de minutes de notaires. »

Répertoire. — J. Cavaillez : *Le château de Montaigne au XVIII*[e]

siècle (« Larousse mensuel », avril). — Marie-Louise Barron : *Le procès de la succession Baudelaire* (« Les Lettres françaises », 7 et 14 avril). — Joë Bousquet : *Rimbaud et Swedenborg* (« Critique », avril). — Sur *Jules Romains* : notice biographique, par André Cuisenier, et bibliographie dans « Biblio » (mars).

René Thomas : *Christian Bérard* (« Larousse mensuel », avril). — Bernard Dorival : *Othon Friesz* (*id.*). — Sur *Chopin* : groupement d'articles dans la « Revue française » (avril), article de R. Kempf dans « France-Illustration » (23 avril). — R. Guerrand : *Le fantastique social au cinéma, essai sur l'œuvre de Marcel Carné* (« La Vie intellectuelle », avril).

Georges Bataille : *Le bonheur, l'érotisme et la littérature* (« Critique », avril). — Julien Benda : *Le matérialisme dialectique et la logique formelle* (*id.*). — André Vichinsky : *Sur les Droits de l'Homme* (« La nouvelle critique », avril).

Dr François Goust : *L'électrochoc* (« Larousse mensuel », avril). — Marcel Barralme : *Production et répartition mondiales de l'or* (*id.*). — Olivier Denis : *La production et le marché des corps gras dans le monde* (« Revue de Défense nationale », avril). — Numéro spécial de « France-Illustration » (30 avril) sur le Salon de l'Aviation.

VARIETES

LA PESTE D'ATHENES. — Dans l'ouvrage, curieux à tant d'égards, que le docteur Logre a consacré récemment à l'*Anxiété de Lucrèce*, l'auteur ne manque pas d'étudier le dernier chapitre du *De natura* qui relate la dramatique peste d'Athènes. Tout le monde est aujourd'hui d'accord pour admettre que cette épidémie, si elle relève bien du groupe des maladies infectieuses et contagieuses qu'on appelait naguère pestilentielles, ne fut certainement pas la peste elle-même. M. Logre émet l'hypothèse d'une scarlatine, qui n'est pas à retenir, ou d'une spirochétose ictéro-hémorragique, diagnostic défendu par M. Gelma de Strasbourg en 1925. Le point de vue étiologique est d'ailleurs accessoire pour lui, qui s'intéresse surtout à ce que Lucrèce a ajouté de personnel à la description du Thucydide.

Il est toujours difficile et imprudent d'établir un diagnostic rétrospectif; l'interprétation est si proche de l'imagination qu'on glisse, sans s'en apercevoir, de l'hypothèse à la conviction. Pourtant il y en a un infiniment plus probable, qui ne semble pas avoir été discuté, au moins en France, c'est celui du *typhus*. Il a été assez à l'honneur ces dernières années pour attirer l'attention, et d'ailleurs il est endémique en Afrique du Nord où les médecins le connaissent bien. Ceux qui ont lu l'histoire de Thucydide n'hésitent pas à l'y reconnaître, comme le docteur G. Fournier, d'Alger, me l'a confirmé. Au demeurant, il suffit de confronter les signes de la maladie athénienne avec ceux du typhus classique pour les identifier d'une façon presque sûre.

Description de Lucrèce	*Description actuelle*
Tête brûlante, toute en feu	Fièvre à 40°-41°
les yeux rouges et brillant d'un éclat trouble	conjonctives injectées

obstrué par les ulcères, le canal de la voix se fermait	laryngite ulcéreuse
la gorge toute noire distillait une sueur de sang	mucosités noirâtres de l'arrière-gorge
la langue était dégouttante de sang, un flot de sang corrompu jaillissait des narines engorgées	hémorragies, épistaxis, ecchymoses
langue lourde à se mouvoir, rugueuse	langue racornie, sèche, fendillée
incapable de s'apaiser, la soif desséchante	soif intense, ardente
le corps tombait en défaillance; les corps épuisés gisaient immobiles	lassitude extrême. Malade couché sur le dos, immobile, prostration profonde
Le souffle expiré par la bouche répandait une odeur infecte, semblable à celle qu'exhalent les cadavres	odeur spéciale de putréfaction
hoquet fréquent, ininterrompu	hoquet
le corps était rouge de partout.. couvert d'ulcères semblables à des brûlures	éruptions, taches ecchymotiques, tout le tégument est congestionné. Les points qui supportent le poids du corps sont rouges violacés en attendant l'escarre
crachats rares, arrachés avec peine par une toux rauque	toux impuissante à expulser les mucosités
tremblement des membres	trémulation généralisée
lésion des nerfs, des articulations et surtout des parties génitales	gangrènes, au niveau du sacrum, du thorax, abdomen et surtout des organes génitaux
quelques-uns sans pieds ni mains	gangrène des extrémités, parfois humide avec mutilation
d'autres qui n'avaient plus d'yeux.	chorio-rétinite, atrophie optique.

La concordance est assez impressionnante. Si les signes de grande infection comme la fièvre, la soif, l'asthénie ne sont pas très caractéristiques, en revanche la tendance hémorragique diffuse et les suffusions sanguines, les gangrènes et leur même localisation génitale, l'odeur cadavérique sont vraiment tout à fait significatives. Enfin même origine : « Venant du fond de l'Egypte où il avait pris naissance », dit Lucrèce, on l'y trouve encore et l'on sait que c'est à Tunis que Nicolle l'a étudié et a découvert son agent de transmission, le pou.

Le typhus est très ancien, ses épidémies remontent à la plus haute antiquité; Nicolle a pu l'appeler *historique*, pour le distinguer du typhus endémique du rat. Il a été longtemps confondu avec la peste et ce n'est qu'en 1546 que Fracastor l'a distingué dans le groupe confus des maladies pestilentielles. Il semble bien

que c'est lui qui est responsable de cette épidémie d'Athènes, que Thucydide et Lucrèce nous ont rapportée avec une description si remarquable.

Dr J. Borel.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Thadée Natanson la mise au point suivante à propos de l'article de Maurice Nadeau* (Mercure *du 1*[er] *février) sur les Œuvres de Félix Fénéon publiées par Jean Paulhan :

Un ami vient de me signaler, Monsieur le Directeur, le numéro du *Mercure* du 1[er] février et j'y ai lu avec un plaisir très vif l'étude qu'y consacre M. Maurice Nadeau au *Félix Fénéon* de M. Jean Paulhan.

Personne n'a pu apprécier plus que moi les services qu'a su rendre aux lettres et à la *Revue blanche* mon très cher ami, Félix Fénéon, mais je suis sûr qu'avec son souci de l'exactitude, qui lui faisait préférer peu de choses aux chiffres, il eût le premier protesté qu'il n'avait jamais dirigé la *Revue blanche.* Il ne m'eût laissé à moi, qui suis le dernier de ses dirigeants, le soin de dire qu'il avait été le plus utile et le plus délicieux des secrétaires de la rédaction qu'elle ait eus. Peut-être n'eût-il pas tenu à avouer qu'il n'aimait pas plus Gide qu'il n'aimait Chateaubriand mais précisé du moins que Marcel Proust, Guillaume Apollinaire, Claudel, Péguy mais Jules Renard, en particulier, étaient de la revue avant qu'il y entrât, aussi bien que Mallarmé, Verlaine et Régnier et que c'est à la revue qu'il avait fait connaissance de Vuillard, de Bonnard et de Roussel, qu'enfin ce n'est pas lui qui y a introduit plus Jarry que Charles Louis Philippe.

Je n'aurais pas eu à demander à mon ami Vallette d'insérer cette lettre mais vous prie de le faire et vous en remercie déjà. Je suis sûr que mon Félix ne vous en eût pas été moins reconnaissant que moi.

Je vous prie de faire bon accueil, Monsieur le Directeur, à l'expression de sentiments de choix.

Maurice Nadeau, à qui nous avons communiqué cette mise au point nous répond :

« Il est bon que M. Thadée Natanson apporte ces précisions à propos du rôle joué par Félix Fénéon à *La Revue blanche.* Tout le monde en fera son profit et, notamment, Jean Paulhan, qu'en ce passage incriminé de mon article je me suis borné à citer entre guillemets. »

GAZETTE

Maurice Maeterlinck. — *Maurice Maeterlinck disparaît à l'âge de quatre-vingt sept ans, au terme d'une vie longue et bien remplie. La mort ne l'aura point surpris. « Il n'y a pas de mort », affirmait dès* l'Oiseau bleu *ce panthéiste militant qui nous a entretenu pendant près d'un demi-siècle, avec une sorte de ponctualité tranquille, des mystères de la vie et de l'au-delà. — Il n'y a rien à redouter de la mort, il n'y a pas lieu de succomber à l'angoisse métaphysique car « l'inconnu et l'inconnaissable sont et seront peut-être toujours nécessaires à notre bonheur ».*

Entre le rationalisme à rebours dont témoigne ce credo *relatif et le symbolisme des* Serres chaudes *s'inscrit la triple carrière de Maeterlinck : poète, entomologiste et philosophe. Si la gloire de ces deux derniers s'est quelque peu assoupie, on en trouvera la raison dans le fait que* la Vie des Abeilles, la Sagesse et la Destinée *et* le Temple enseveli, *livres célèbres s'il en fut, ressortissent moins aux sciences naturelles et métapsychiques qu'aux sciences dites morales. Leur service vulgarisateur se poursuit souterrainement après avoir été reconnu, en quelque sorte, d'utilité publique. Mais on ne s'y réfère plus guère, mais on les lit déjà moins volontiers. Ce demi-oubli est peut-être la rançon de l'éclectisme et de l'amateurisme d'un esprit que l'on croyait pouvoir comparer à celui d'un Shakespeare ou d'un Marc-Aurèle (n'oublions pas que Maeterlinck obtint le Prix Nobel en* 1911), *et dont l'influence se trouve aujourd'hui comme épuisée. Pas au point, cependant, d'effacer de nos mémoires ce que doit la poésie moderne aux* Serres chaudes, *au « théâtre de marionnettes», ainsi qu'aux présentations de Novalis, de Ruysbroeck l'Admirable et à la théorie du « tragique quotidien » contenues dans le Trésor des Humbles.*

« Poète de l'âme », Maeterlinck a enrichi notre folklore spirituel de cette nouvelle sorte de « correspondances » entre le corps et l'esprit, entre le végétal et le mental, qu'il nommait des « analogies ». A juste titre, car c'est au « démon de l'analogie » que cèdent le plus souvent ces images : « les résédas de la modestie », « l'herbe mauve des absences », « les palmes lentes de mes désirs ». Et, plus contestables — car la faune lui réussit moins que la flore : « les chiens jaunes de mes péchés », « les hyènes louches de mes haines ».

Les Serres chaudes *méritent bien leur nom. Elles évoquent un monde sous verrière, doucement hagard et désuet comme l'idée que l'on se fait, aujourd'hui, du Symbolisme. A l'opposé des minéraux précis et précieux d'un Mallarmé, on trouve là des baisers d'âmes, des attouchements de regards, des effrois et des fatalités sans nombre — tout ce qui nous donne la nostalgie, en un mot, de cette époque révolue. Cette poésie, toutefois, ne se confond avec aucune autre, et seul le poète qui a su recréer en lui-même une telle zone d'ombre et de désaffection pouvait écrire :*

Il y a un long chemin de mon cœur à mon âme!
Et toutes les sentinelles sont mortes à leur poste!
. . . .
Je chante les pâles ballades
Des baisers perdus sans retour!
Sur l'herbe épaisse de l'amour
Je vois des noces de malades.
. . . .
Moi, j'attends un peu de réveil,
Moi, j'attends que le sommeil passe,
Moi, j'attends un peu de soleil
Sur mes mains que la lune glace.

Certes, il y a peut-être un peu trop d'attentes vaines, de signes vagues et de « linges bleus sous la lune » dans cette complainte d'un « ennui bleu dans le cœur ». Mais le lyrisme y trouve son compte. A ce point exsangue, la vie paraît d'autant plus précieuse, et dicte au poète d'obsédantes chansons :

Les paons nonchalants, les paons blancs ont fui,
Les paons blancs ont fui l'ennui du réveil;
Je vois les paons blancs, les paons d'aujourd'hui,
Les paons en allés pendant mon sommeil,
Les paons nonchalants, les paons d'aujourd'hui,
Atteindre indolents l'étang sans soleil,
J'entends les paons blancs, les paons de l'ennui,
Attendre indolents les temps sans soleil.

Ce haut degré d'incantation visionnaire est parfois rejoint dans la Princesse Maleine, Pelléas et Mélisande, Joyzelle, Aglavaine et Sélysette *(qui fut l'un des vingt-sept livres pairs du Docteur Faustroll) et autres pièces pour marionnettes. Il est possible que l'on redécouvre bientôt ces tragédies symbolistes, trop injustement oubliées. Leur goût de mystère flamand reste plus fort que leur côté décevant, que leur excessive simplicité. Dans une certaine mesure, on peut dire que leurs imperfections se confondent avec leurs qualités. Et c'est bien ainsi que l'entendait l'auteur, qui était parfaitement conscient de « ces naïvetés dangereuses », de « ces répétitions étonnées qui donnent aux personnages* (de son théâtre) *l'apparence de somnambules un peu sourds constamment arrachés à un songe pénible ». Pour avoir su capter ces ombres légères — pour nous les avoir rendues sensibles et présentes — Maurice Maeterlinck mérite à jamais ce beau titre,* VIVIFICATEUR D'APPARENCES, *que lui donnait autrefois Antonin Artaud.* — MAURICE SAILLET.

Une lettre sur Ezra Pound. — *A l'article que Jacques Vallette a consacré au poète Ezra Pound dans votre numéro de janvier, et aux rectifications d'ordre civique que vous avez publiées ensuite, j'aimerais ajouter ces quelques notes :*

Ezra Pound vient d'obtenir, en Amérique, le prix Bollingen de mille dollars destiné à couronner la meilleure œuvre poétique de l'année. Le jury était composé des membres des Fellows in American Letters *de la Bibliothèque du Congrès, avec T.-S. Eliot en tête. Il y eut des protestations auxquelles le jury s'attendait, paraît-il, mais comme l'a dit le* New York Herald Tribune *dans son éditorial du 20 mars, cette décision prouve que le jury estimait que la seule chose à considérer était la valeur d'une œuvre poétique, toute question politique mise à part.*

Ezra Pound a soixante-quatre ans. C'est certainement la figure la plus originale de la poésie américaine d'aujourd'hui. En dehors de ses poèmes, dont les Cantos *forment la part essentielle et définitive, semble-t-il, Pound est l'auteur de plusieurs volumes d'essais critiques.*

Il s'est toujours beaucoup intéressé à la littérature française. Son volume Instigations *est presque entièrement consacré à des poètes de langue française : Jules Laforgue, Tristan Corbière, Arthur Rimbaud, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Viélé-Griffin, Stuart Merrill, Laurent Tailhade, Francis Jammes, Jean Moréas, André Spire, Charles Vildrac, Jules Romains et l'Unanimisme, Albert Mockel et la* Wallonie, *etc. Il a écrit en outre un important essai sur Remy de Gourmont dont il a traduit* Physique de l'Amour.

Sa curiosité d'esprit et son érudition sont incroyables. Après s'être passionné sur la poésie provençale et sur les Troubadours, il a longuement étudié les caractères de l'écriture chinoise et la littérature chinoise en général. Il a publié, sous le titre Cathay, *tout un volume de traductions de textes chinois, et n'a pas hésité à s'attaquer à l'interprétation du Tao.*

En dehors de son œuvre écrite, Ezra Pound a fait preuve d'une activité exceptionnelle dans le monde littéraire où il a toujours exercé une grande influence.

Il quitta les Etats-Unis en 1907 (il avait alors vingt-deux ans) et alla d'abord habiter Venise; c'est là que parut son premier recueil de poèmes. En 1909, il vint s'installer à Londres où sa personnalité s'imposa aussitôt. Il fonda d'abord la revue Exiles *et lança contre les Géorgiens le groupe des Imagistes où brillait la poétesse H. D. (Hilda Doolittle). Quand T.-S. Eliot arriva d'Amérique, peu de temps après, il s'occupa avec lui de la revue* The Egoist *dont la vaillante Harriet Weawer était l'éditeur. C'est dans* The Egoist *que parut le premier roman de James Joyce,* Portrait of the artist as a young man *(traduit en français sous le titre* Dedalus).

Il vint à Paris en 1920. Il occupait rue Notre-Dame-des-Champs un atelier dont il avait lui-même peint les murs et fabriqué les

meubles. Là se réunissait toute la colonie littéraire et artistique d'Outre-Atlantique et d'Outre-Manche qui avait envahi la rive gauche à cette époque. Au printemps de l'année 1925, *un jeune poète de Chicago, Ernest Walsh, fonda à Paris avec une Ecossaise, miss Ethel Moorhead, la revue* This Quarter. *Le premier numéro était consacré à Ezra Pound et contenait des hommages de Joyce, Hemingway, etc. Voici la déclaration des éditeurs :*

« Cê numéro est dédié à Ezra Pound qui, par son œuvre créatrice, sa direction de plusieurs revues, son amitié et son aide aux jeunes, ses efforts nombreux et inlassables pour faire apprécier le meilleur, est le premier qui nous paraisse mériter la gratitude de sa génération. »

Hemingway dit dans son hommage : « Voici donc Pound, poète majeur, qui donne un cinquième de son temps à la poésie. Avec le restant de son temps, il essaie de faire prospérer la fortune artistique et matérielle de ses amis. Il les défend quand ils sont attaqués, il les fait entrer dans les revues et sortir de prison. Il leur prête de l'argent. Il vend leurs tableaux. Il organise des concerts pour eux. Il écrit des articles sur eux. Il les présente à des femmes riches. Il fait accepter leurs manuscrits par des éditeurs. Il veille toute la nuit à leur chevet quand ils se disent mourants, et il sert de témoin à leur testament. Il leur avance les frais d'hôpital et il les empêche de se suicider, etc. »

*C'est Ezra Pound qui décida James Joyce à venir à Paris avec sa famille. Et c'est lui qui l'amena chez André Spire où je le rencontrai pour la première fois — rencontre qui fut pour moi d'une extrême importance, — puisque je devins par la suite l'éditeur d'*Ulysse.

Pour finir, je noterai que le Mercure de France *du 1er juin* 1922 *publia, sous le titre* James Joyce et Pécuchet, *l'étude d'Ezra Pound sur* Ulysse *qui venait de paraître.* — SYLVIA BEACH.

Le livre du jour : « Paul et Virginie ».

Les deux premières chroniques publiées sous ce titre ont paru dans les numéros de *Fontaine* d'octobre et de novembre 1947. Elles étaient consacrées respectivement aux *Méditations* de M. de Lamartine et à l'*Armance* de M. de Stendhal. Depuis la disparition de la Revue qui leur avait fait accueil, l'auteur de ces chroniques se trouvait fort en peine : les mois passaient, l'actualité le submergeait. Paraissaient coup sur coup des livres de l'importance de *Paul et Virginie, Emaux et Camées, Les Lettres Persanes;* il voyait avec dépit les autres critiques en rendre compte, emporter la réputation de les avoir découverts. Il considérait tristement ses notes dormant au fond d'un tiroir. C'est alors que le *Mercure de France* vint le tirer d'embarras en lui offrant l'hospitalité. Il s'agit maintenant de rattraper le temps perdu; la chronique qu'on va lire arrive avec quelque retard : on voudra bien excuser l'auteur, et tenir pour sincère la promesse qu'il fait de reprendre pied, avant peu, dans le courant de l'actualité littéraire. Que Messieurs les Ecrivains, seulement, veuillent bien, dans les mois qui vont suivre, ne pas multiplier les chefs-d'œuvre, et Messieurs les Critiques, dans le peloton de tête, attendre un confrère qui, sur crevaison, a dû changer de roue.

Après **Sens plastique**, *voici* **Paul et Virginie** (1) : *l'île Maurice nous gâte. A vrai dire, M. Bernardin de Saint-Pierre n'y est pas né, mais son roman se déroule dans les paysages de cette « île de France » où les ancêtres de M. Malcolm de Chazal ont planté le drapeau du Roi; un sol généreux, surexcitant, a pareillement agi sur l'un et l'autre écrivain. M. Bernardin de Saint-Pierre est actuellement à Paris, où il donne la dernière main à une édition de luxe de son livre, illustrée par M. le Douanier Rousseau et préfacée par M. le marquis de Sade. J'ai eu la chance d'obtenir de lui une interview : c'est cette longue conversation, à bâtons rompus, que je rapporterai ici fidèlement :*

— Je suppose, monsieur, que vous avez longtemps vécu à l'île Maurice?

— L'île de France? Oui. Il y a une vingtaine d'années, j'y ai fait un séjour de quelques mois, que j'ai raconté dans un livre qui est passé inaperçu; du reste, je ne vous conseille pas de le lire.

— ?

— J'y avais mis beaucoup de hargne. Dépit amoureux! Econduit par une fort jolie femme de Port-Louis, j'ai noirci mes couleurs, je l'avoue.

— Et depuis?

— Depuis, j'ai sillonné les mers, trouvant toujours dans des pays neufs et lointains l'occasion d'exercer mes talents d'ingénieur; mais je revenais avec plaisir à l'île de France, et c'est là que j'ai écrit Paul et Virginie.

— Vous avez dû bien connaître M. Malcolm de Chazal?

— Certainement! Un garçon distingué, de première force au whist. Il a les plus belles volières du pays.

— Mais que pensez-vous de ses écrits?

— Ses écrits? Il m'a dit lui-même, en riant, que les négrillons en faisaient des cerfs-volants. Comment donc les connaissez-vous?

— M. Paulhan, après d'autres, les porte aux nues.

— Voilà qui est fâcheux.

— Fâcheux?

— M. Paulhan est un embaumeur. Il n'a pas son pareil pour vider les cadavres exquis et tambouriner sur leur peau tendue.

— Hum! Mais, dites-moi, quels sont vos projets?

— Je compte embarquer sous peu pour Madagascar : une série d'articles à écrire pour le New-York Times. *Vous savez que je ne suis pas un colonialiste.*

— Il n'y a guère qu'un méchant dans votre livre, et c'est un colon.

— Vous l'avez remarqué. Qu'avons-nous donc apporté aux peuples de couleur, sinon nos préjugés, la poudre à canon et les cravates?

— Vous faites, en effet, dans votre roman le procès de la civili-

(1) Didot, édit.

sation. Mais cet éloge de l'ignorance et de la vie primitive n'est-il pas anachronique? Comment renverser la vapeur?

— Je n'ai jamais pensé qu'en écrivant je pusse changer le cours de l'histoire : je me tiens satisfait si j'ai pu inspirer à mes lecteurs des regrets, si j'ai pu humilier un instant l'éclat de la science devant le rayonnement du bonheur. Et puis, attendez donc : quelques bombes atomiques bien placées, et je serai entendu des hommes, s'il en reste.

— Vous parlez du bonheur, et cela me fait plaisir : car Paul et Virginie *me paraît un long chant de bonheur, de sensualité et d'amour. C'est le* Cantique des Cantiques *des temps modernes. Comment oublier le duo de ces adolescents!*

Et tirant de ma poche mon petit in-18, je me mis à lire : « Quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux; le chant des bengalis, moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mais auparavant, repose-toi sur mon sein et je serai délassé. » J'avoue que personne n'ose écrire aujourd'hui des choses aussi simples et aussi bouleversantes.

— Vous avez très bien pris le vrai sens de mon œuvre. Je suis exaspéré des critiques qu'on en a faites. Peut-on s'aveugler à ce point? On m'honore comme le défenseur attendrissant de la vertu et de la religion, on me voue au prix Monthyon. On affecte de croire que je me suis livré tout entier dans le discours final du vieillard : ces pieuses exhortations ne doivent pas être considérées en elles-mêmes, mais dans l'action générale du roman; c'est le dernier ressort que je fais jouer, avant la catastrophe totale. Virginie est morte, Paul meurt lentement d'être privé d'elle. Peut-il encore être raisonné? *Telle est la question. Les arguments de la prudence et de la sagesse, que je prête au vieillard, devaient être essayés, administrés comme un suprême remède, et inefficace, pour que le triomphe des sens fût absolu.*

— D'ailleurs, ce personnage moralisateur qui raconte toute l'histoire, j'ai souvent l'impression, bizarre, que cette histoire lui *échappe et demande à être vue avec d'autres yeux.*

— Vous avez raison. Mais comme je ne songe pas à écrire un Journal de Paul et Virginie, *je gage qu'on me tiendra longtemps pour un Henry Bordeaux à l'huile de coco.*

— Et pourtant, Monsieur, vous avez écrit les pages les plus brûlantes qui soient. Je voudrais lire encore : c'est la langueur de la jeune fille irritée par les premiers désirs, tandis que tombent du ciel les feux verticaux de l'été tropical, c'est ce bain qu'elle s'en va prendre la nuit sous les palmiers et d'où elle sort plus ardente.

Voilà une scène qui me trouble plus que les « partouzes » de J'irai cracher sur vos tombes.

— *M. Boris Vian est un bon joueur de trompette.*

— *C'est ce que je disais.*

— *A propos, avez-vous entendu l'admirable* Sweet Virginie Blues *que Django a improvisé pour moi avec Eddie South? C'est un disque étourdissant. J'aime beaucoup la musique des noirs; le tam-tam, c'est l'ouverture du puits mystique, un prodigieux instrument d'anéantissement.*

— *Vous parlez de mystique. Permettez-moi, Monsieur, de vous marquer mon étonnement que dans ce monde de l'instinct, des sens et du bonheur, vous ayez fait une place à l'Eglise.*

— *L'action se passe dans la première moitié du* XVIIIe *siècle : la vraisemblance exigeait que j'envoie au moins mes héros à la messe le dimanche, dans la belle saison. Entre parenthèses, j'espère que vous avez apprécié ce correctif.*

— *Je n'y avais pas pris garde.*

— *Comment le gouverneur de l'île eût-il toléré l'existence de familles françaises totalement étrangères à la religion? Cette concession faite, je ne crois pas avoir peint des dévots. Leur vie est édénique, d'avant la faute. Observez encore une chose : dans le débat soulevé par l'invitation de la vieille tante de Virginie, qui emporte la funeste décision du départ? Qui force ces âmes simples à se démentir? L'insistance du gouverneur n'eût été de rien : il a fallu l'intervention du prêtre, son espèce de chantage aux ordres de Dieu.*

— *J'ai en effet particulièrement goûté l'hypocrisie raffinée des propos de « ce grand homme vêtu d'une soutane bleue ». Voltaire ne l'eût pas fait mieux parler.*

— *L'autorité de la religion est donc ici à l'origine du désastre. Mais il y a mieux. Vous n'ignorez pas comme on s'est moqué de ma Virginie préférant mourir plutôt que de se dévêtir et de se jeter à la mer avec le matelot tout nu. Cet excès de pudeur m'a valu d'être chansonné dans tous les cabarets de Montmartre.*

— *Virginie est même la vedette d'une revue très déshabillée...*

— *Sans parler des rieurs, des esprits sérieux se sont plaints de l'invraisemblance de ce mouvement chez une fille de la nature, chez une petite sauvage éloignée de nos préjugés. C'est ce qui fait dire au marquis de Sade, dans la préface d'ailleurs très brillante que vous lirez :* M. Bernardin de Saint-Pierre a voulu tuer Virginie.

— *J'avoue que cette contradiction, moi aussi, me choque.*

— *Mais vous oubliez un fait essentiel : l'éducation que mon héroïne vient de recevoir, pendant plus de deux ans, dans un couvent « chic » des environs de Paris. Il a fallu cette claustration, cette culture intensive des sentiments distingués, l'acharnement à développer chez cette fille l'horreur chrétienne du corps, pour qu'obéissant à un réflexe* acquis *elle refusât de se livrer toute nue*

aux bras sauveurs du matelot. La même puissance pernicieuse qui décida de son départ a encore décidé de sa mort.

— De sorte que votre roman serait l'histoire du bonheur naturel détruit par les impératifs religieux des sociétés d'occident?

— En partie. Mais on aurait tort d'y chercher avant tout une leçon; le plaisir d'écrire, d'animer des êtres jeunes dans un paysage à peine modelé par l'homme, me suffisait.

— En tout cas, l'exotisme, les noms chantants et chatoyants des plantes et des animaux sauvages, agissent sur vos lecteurs comme un charme.

— C'est une chose bien remarquable que la séduction exercée sur nous, depuis des millénaires, par les lignes implacables

D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Il y a là plus qu'un besoin de dépaysement : c'est l'indotropisme de l'Occidental, qui l'a toujours jeté dans l'aventure maritime, guerrière ou spirituelle. N'avez-vous pas senti, dans certains parcs, un point particulièrement aimanté : la serre chaude où s'élèvent les plantes des Tropiques?

— Nous ne pourrons guère, je pense, vous retenir ici!

— Qui sait? Je ne compte pas rester très longtemps à Madagascar. Je dois rentrer en France pour me marier...

Je considérais sans mot dire ce quinquagénaire robuste, ce nez rond, ces lèvres gourmandes, cet air de convoitise naturelle, ce visage de mâle bien armé. Et soudain je compris tout à fait Paul et Virginie. Il reprit :

— Oui, je suis fiancé à la fille de mon éditeur.

— Un droit d'auteur, en quelque sorte?

Nous nous mîmes à rire tous les deux. Il se leva pour me reconduire. Sa personne dégageait une odeur ténue de tabac et de musc; il marchait avec une assurance tranquille. Paul et Virginie connaissait le plus fort tirage qu'on ait vu en librairie depuis un demi-siècle; la Métro Goldwyn venait d'en acquérir les droits exclusifs d'adaptation (en technicolor) pour la somme de 100.000 dollars; un grand concours de starlettes s'ouvrait en Amérique, qui devait désigner la Virginie idéale. L'homme avait réussi.

Comme je prenais congé, je lui demandai si je devais lui communiquer le texte de cette interview et le mettre au point avec lui :

— Laissez donc, me dit-il sur un ton de bonhomie royale. Si je ne me reconnais pas dans les propos que vous me prêterez, je dirai seulement comme Socrate de Platon : « Que de choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles je n'ai jamais pensé. » — HENRI COTTEZ.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE). — 6811 — 1949
Dépôt légal : 2e trimestre 1949.

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	**1.250** fr.	**1.600** fr.
6 mois	**650** fr.	**850** fr.

LE NUMÉRO : **125** francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur - Thieffry, Bruxelles, C.C.P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 38, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.